This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

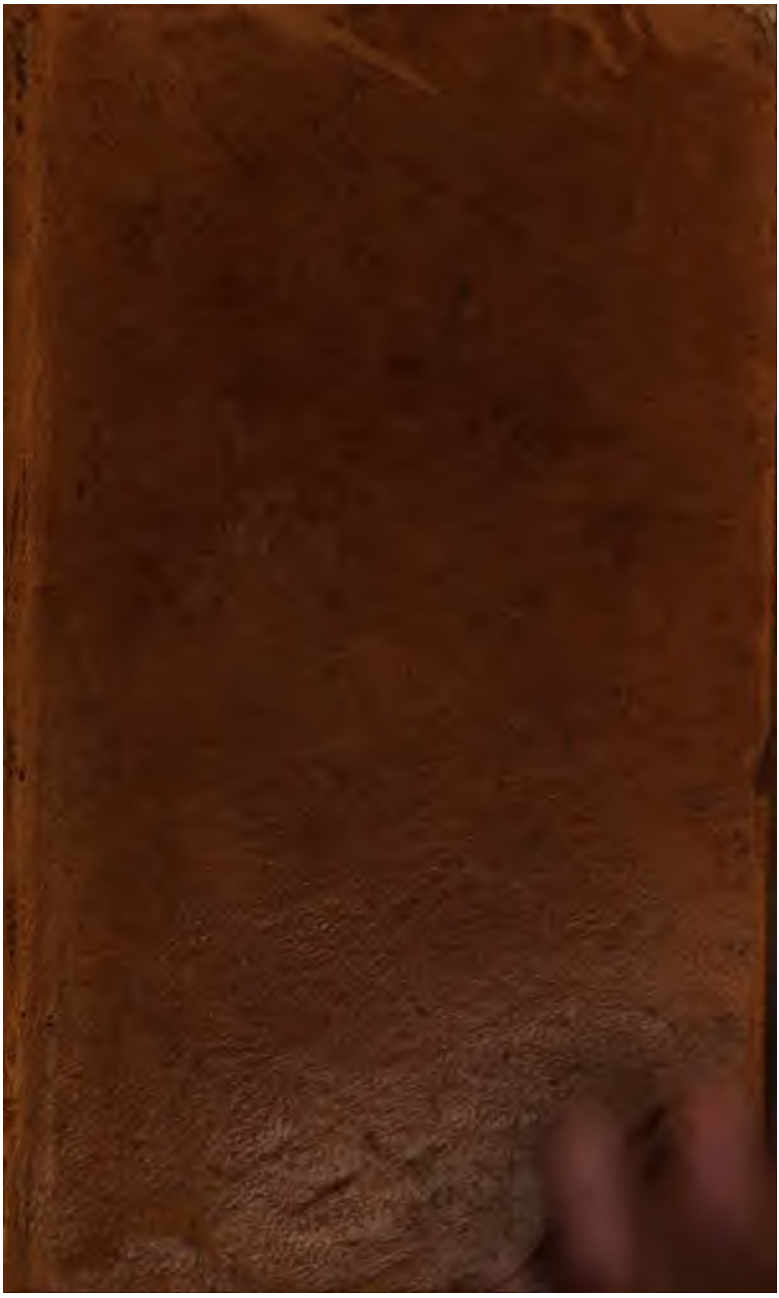
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

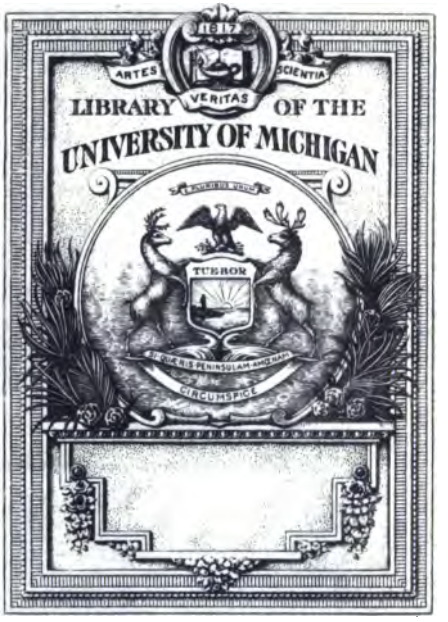
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`





DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES

PQ
1211
.H2
B58
1er

BIBLIOTHÈQUE
DES
THEATRES,

Lettre H.

TOME XXII.

Pièces contenues dans ce Volume.

Héraclides. (les)
Héraclius.
Hérode & Mariamne.
Horace.
Heureuſe Infortune.

MARIAMNE.

BIBLIOTHÈQUE DES THÉATRES,

Composée de plus de 530 Tragédies, Comédies Drames, Comédies-Lyriques, Comédies-Ballets, Pastorales, Opéras-Comiques, Pièces à Vaudevilles, Divertissemens, Parodies, Tragi-Comédies, Parades, tant anciennes que nouvelles.

RECUEIL AUSSI UTILE QU'AGRÉABLE.

On y a joint les Anecdotes concernant toutes les Pièces qui ont été jouées tant à Paris qu'en Province; les noms de tous les Auteurs, Poëtes ou Musiciens, qui ont travaillé pour tous nos Théâtres, des Acteurs ou Actrices célèbres qui ont joués à tous nos Spectacles, avec un Jugement de leurs Ouvrages & de leurs talens.

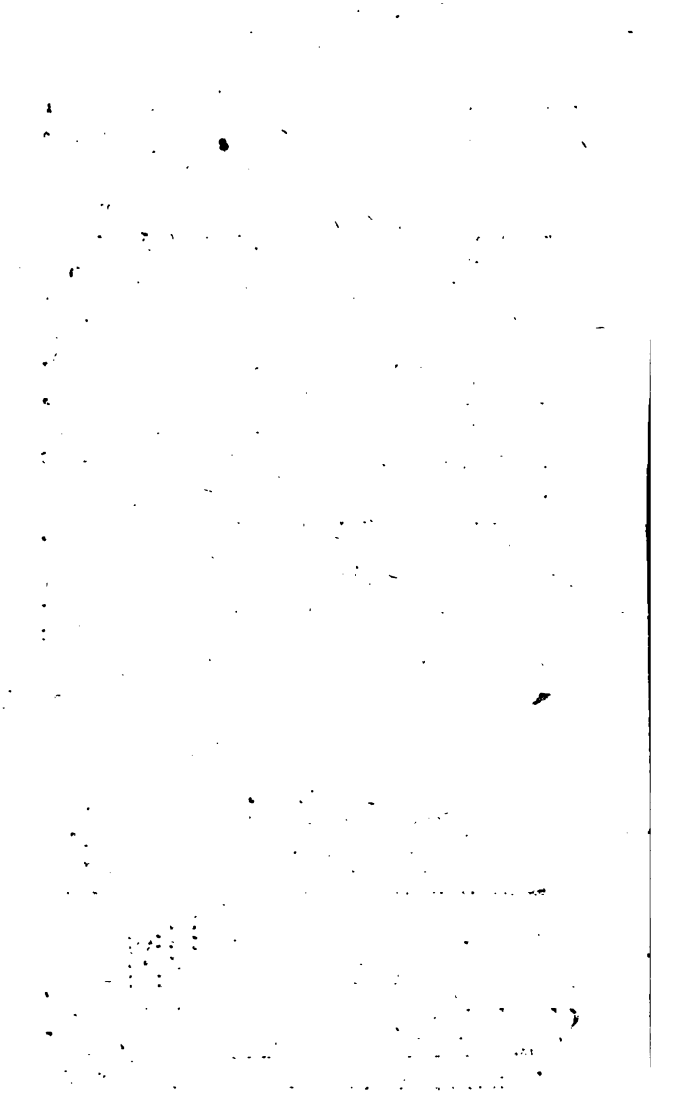
Lettre H.

TOME XXII.

A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

1784.



Marmontel, Jean François

LES HERACLIDES,

TRAGEDIE.

ACTEURS.

DÉMOPHON, Roi d'Athènes. *M. Sarrazin.*

STENELUS, Fils de Démophon. *M. Le Kain.*

DEJANIRE, Veuve d'Hercule. *Mlle Dumeſnil.*

OLIMPIE, Fille d'Hercule & de Déjanire. *Mlle Clairon.*

IOLAS, ancien Ami & Compagnon d'Hercule. *M. Dubois.*

COPRE'E, Envoyé d'Euriſtée, Roi d'Argos. *M. Paulin.*

THALE'S, Confident de Coprée. *M. Bonneval.*

GARDES.

La Scene eſt à Athènes, dans le Veſtibule du Temple de Jupiter.

Dépôt Rom. Lang.
8-Yb 38

LES HERACLIDES,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DEJANIRE, IOLAS.

DEJANIRE.

ECHAPÉE aux fureurs d'Argos & de Miſſene,
Puis-je enfin reſpirer ? ſommes-nous dans Athène ?

IOLAS.

Oui, d'un piége mortel nous ſommes garantis.
Voilà ces murs fameux que Minerve a bâtis.

3-17-38 Thés

Voilà ce Temple auguſte où Jupiter réſide.

DEJANIRE.

Seul ami de la veuve & des enfans d'Alcide,
Généreux Iolas, que va-t-on m'annoncer ?
A cet aſyle encor faudra-t'il renoncer ?
A ce Peuple, à ſon Roi, Déjanire confuſe
N'oſe ſe préſenter. Je ſens que tout m'accuſe.
Ici d'Hercule en moi tout croit voir l'aſſaſſin.
Ce tiſſu, ce poiſon qui dévora ſon ſein,
Ce bucher où périt le vangeur de la terre,
Les cris affreux d'Hercule implorant le Tonnerre,
Ses regards furieux, ſes traits défigurés,
En lambeaux, par ſes mains, ſes membres déchirés,
Tout ſon ſang deſſéché dans ſes veines brûlantes,
Tout ſon corps pénétré de flâmes dévorantes,
Sont ſes tableaux affreux qui marchant devant moi,
Inſpirent, à mon nom, la révolte & l'effroi.
Nous croyons par l'exil racheter notre vie ;
Mais juſques dans l'exil le Tyran nous l'envie.
A nous perdre obſtiné, partout il nous pourſuit.
La terreur nous devance ; & la pitié nous fuit.
Bannis, perſécutés, proſcrits par un Barbare,
Du reſte des humains ſa fureur nous ſépare.
Il rend ſourds à nos cris les peuples allarmés,
Leurs Temples, leurs remparts, leurs cœurs nous ſont fermés,

Et traînant en tous lieux ſa misère profonde,
Le ſang de Jupiter eſt le rebut du monde.

IOLAS.

Madame, eſpérez mieux d'un Roi dont les vertus
Sont l'appui des Mortels par le ſort abattus.
Démophon, de Théſée héritier magnanime,
Ne ſouffrira jamais qu'un Tyran vous opprime.
C'eſt le fils d'un Héros qui, captif aux enfers,
Par l'amitié d'Hercule a vû briſer ſes fers.
D'Argos, vous le ſçavez, Athène eſt la rivale.
La guerre aux deux partis également fatale,
N'a pu les voir encor ni vaincre, ni céder,
Et le ſort ſemble entre eux n'oſer ſe décider.
Mais le bras qui préſide à la gloire d'Athène,
Ne peut laiſſer longtems la victoire incertaine.
Ce fils de Démophon, ce brave Sténélus
Porte dans ſes regards nos deſtins réſolus.
Vous l'avez vû, Madame, & ſa voix conſolante
A ranimé l'eſpoir dans votre ame tremblante.
» Venez, vous a-t-il dit, du Souverain des Dieux
» Le Temple inviolable eſt voiſin de ces lieux.
» Vos enfans ſont les ſiens; & leur mere eſt ſa fille.
» Son Temple doit ſervir d'aſyle à ſa famille ».
Alors vers cette enceinte il vous fait avancer;
A ſon pere lui-même il va vous annoncer.
De votre ſureté ſa parole eſt le gage.
Que dis-je? un nœud plus cher en ſecret nous l'engage.

Il a vu dans les pleurs, & presque à ses genoux,
Cette Fille si digne & d'Hercule & de vous.

DEJANIRE.

Un flatteur me rendroit,

IOLAS.

Interdit à sa vue,
Son cœur a repoussé cette ancienne imprévue :
Il a caché son trouble, & dans leur entretien
D'un tranquile respect affecté le maintien ;
Mais bientôt dans ses yeux devenus plus timides,
J'ai cru d'un feu naissant voir les progrès rapides.
Vos dangers sont les siens, & pour vous en tirer,
L'amour & la vertu viennent de conspirer.

DEJANIRE.

Pardonne à Déjanire une crainte importune,
Cher ami, c'est l'effet d'une longue infortune.
Mon cœur, trompé cent fois, n'ose plus espérer.
Mais le Prince revient.

IOLAS.

Il va vous rassurer.

SCENE II.

DEJANIRE, STENELUS, IOLAS.

DEJANIRE.

Qui des malheureux qu'allez-vous leur apprendre ?

Votre Pere?...

STENELUS.

En ces lieux, Madame, il va se rendre.

DEJANIRE.

Seigneur, à votre voix s'est-il laissé toucher?

STENELUS.

Du Trône en ce moment on ne peut aprocher.
Je n'ai point vu mon Pere.

DEJANIRE.

Ah je lis dans votre ame,
Prince, il nous abandonne!

STENELUS.

Eh le peut-il, Madame?
Je vous répons de lui; mais ce peuple a ses droits.
Son salut est pour nous la premiere des loix.
Des malheurs de la Guerre Athenes rebutée
Vient de voir arriver l'envoyé d'Euristée.
Il propose la Paix, il l'annonce, on l'attend;
Et mon Pere avec lui traite en ce même instant.

DEJANIRE.

Qu'entens-je? Démophon! ce héros magnanime!

STENELUS.

Ce Héros, de son rang est la triste victime.
Il est d'heureux climats où la vertu des Rois
Est l'arbitre du Peuple & l'oracle des Loix.
Là, les sujets unis sous un regne prospère,
Sont enfants de l'Etat dont le Prince est le Pere

Les projets n'ont qu'un centre, un mobile, un appui.
Le Peuple eſt à ſon Prince, & ſon Prince eſt à lui,
Et de leurs intérêts l'accord ferme & paiſible
Rend le Roi tout-puiſſant, & le Peuple invincible.
Ici le meilleur Roi ne peut rien qu'à demi,
Et ſon Peuple eſt ſouvent ſon plus grand ennemi.

DEJANIRE.

Quoi ? pour le crime ſeul prodigue de miracles,
Le ſort à la vertu réſerve les obſtacles !
Tout fléchit ſous les Loix de nos perſécuteurs ;
Et tout s'oppoſe aux vœux de nos libérateurs !
C'en eſt aſſez. Je vois le ſort qu'on nous prépare,

SCENE III.

DEJANIRE, STENELUS, OLIMPIE, IOLAS.

DEJANIRE.

Viens, ma Fille, on nous livre à l'Oppreſſeur barbare :
Dans mon ſang à loiſir ſa main peut ſe baigner ;
La Paix eſt à ce prix, & l'on va la ſigner.

OLIMPIE.

Pere d'Hercule, ô toi qu'en ces murs on adore !
Pour éprouver ton sang que reste-t-il encore ?
Ton Temple sert d'asyle aux plus vils des mortels ;
Nous seuls, on nous poursuit jusque sur tes Autels.
Quel sort pour les enfans du Maître du Tonnerre!
Tu regnes dans les Cieux ; ils rampent sur la Terre.
A rentrer dans les fers tu les vois condamnés.
à Stenelus.
Hé quoi, Prince. Et c'est vous qui nous abandonnez ?

STENELUS.

Moi ! Jugez mieux d'un cœur que vos malheurs déchirent,
Si vous pouviez sçavoir l'intérêt qu'ils m'inspirent.....
Mais quel que soit l'orage on peut le conjurer.
Au pied de ces Autels la Paix doit se jurer ;
Attendons-y mon Pere : & si la Politique
Lui fait tout immoler au repos de l'Attique ;
Libre de la contrainte où le tient sa grandeur,
Je respire, Madame ; il vous reste un vangeur.
Avec vous dès longtems mon cœur d'intelligence
Brûle d'unir ma haine avec votre vangeance.
Dès longtems indigné contre un Monstre odieux
De ses prospérités j'ai rougi pour le Dieux.

Je ſaurai ſuſciter des ennemis au crime.
La révolte aſſoupie alſément ſe ranime.
La haine qu'aux Tyrans porte un peuple opprimé
Eſt un braſier couvert ſous le Trône enfermé :
Il s'enflâme d'un ſouffle.

DEJANIRE.

Eſpérance inutile !
Dans mes malheurs, Athene eſt mon dernier aſyle,
Tout le reſte eſt ſoumis....

STENELUS.

A la néceſſité.
La vertu va renaître avec la liberté.
Mais de votre ennemi, l'Ambaſſadeur s'avance.

DEJANIRE.

C'eſt Coprée. Ah ! ma Fille, évitons ſa préſence ;
Courons vers mes enfans.

STENELUS.

Non. Le Roi va venir ;
L'inſtant fatal aproche, il faut le ſoutenir,
Madame ; demeurez.

SCENE IV.

DEJANIRE, DEMOPHON, IOLAS, STENELUS, OLIMPIE, COPRÉE.

COPRE'E.

QUe vois-je ? Déjanire !
Dans l'Attique ! au moment qu'à la Paix tout conſpire.

STENELUS.

Oui, c'eſt elle, Coprée. Elle eſt libre en ces lieux,
Elle y trouve un aſyle, elle y trouve ſes Dieux.
Seigneur, voilà l'épouſe & la fille d'Alcide,
Daignez les raſſurer : l'infortune eſt timide.

DEMOPHON.

Madame, en ces Etats quel deſtin vous conduit ?

DEJANIRE.

Mes malheurs. O Grand Roi, qui n'en eſt pas inſtruit ?
Vous voyez devant vous une mere, une épouſe,
Trop célébre en ces lieux par ſa fureur jalouſe ;

Par la mort d'un Héros dans mes bras consumé
D'un feu cruel, d'un feu par moi-même allumé.
C'étoit peu de pleurer; dans ma douleur profonde,
Une erreur, qui d'Hercule avoit privé le monde,
Pour noyer dans mon sang un désespoir rongeur,
J'ai deux fois dans mon sein plongé le fer vangeur:
La lumiére à mes yeux étoit presque ravie;
Une pitié cruelle a secouru ma vie.
On m'a peint mes enfans, leur âge, leurs malheurs:
Pour eux j'ai prolongé ma vie & mes douleurs.
Le regret me déchire, & l'ennui me consume;
N'importe, ma tendresse en soutient l'amertume.
Mais qu'ont fait mes enfans, pour être enveloppés
Dans l'abîme des maux dont mes jours sont frappés?
Seigneur, livrez leur mere aux mains de l'homicide;
Mais respectez en eux la mémoire d'Alcide.
Respectez la foiblesse & le malheur unis.
Ils sont nés de mon sang; ils en sont trop punis!
La honte ou les dangers, l'exil ou l'esclavage,
Des fils de Jupiter sont l'affreux héritage.
Les Dieux, peut-être las de les persécuter,
Vous les livrent; daignez ne les pas rebuter.
Vous les abandonne.

COPRE'E.

Et moi je les reclame.

DEJANIRE.

Toi, barbare !

DEMOPHON.

à Coprée, à Déjanire.

Parlez. Je ſuis juſte, Madame.

COPRE'E.

Seigneur, d'un Souverain vous connoiſſez les droits.
Hercule, d'Euriſtée avoit ſubi les loix ;
Ses enfans, nés ſujets, n'ont pu ceſſer de l'être.
Leur mere les dérobe au pouvoir de leur maître ;
Et ce Roi généreux redemande aujourd'hui
Des ſujets, dont lui-même il veut être l'appui.

DEJANIRE.

à Coprée. à Démophon.

Dis plutôt le bourreau. Vous êtes mon refuge,
Seigneur ; daignez m'entendre & ſoyez notre Juge.
Vous ſçavez les périls par Hercule éprouvés,
Aux bouts de l'Univers ſes travaux ſont gravés.
Je pardonne au Tyran dont ſa gloire eſt l'ouvrage,
Sans laſſer ſa conſtance il épuiſa ſa rage.
Aiguillon des vertus qu'il ſembloit ranimer,
Il l'a conduit aux Cieux en voulant l'opprimer.

Mais contre ſes enfans, qu'il craint déja ſans doute;
Sa haine prévoyante a pris une autre route.
De ſes complots un jour ils pourroient triompher:
Et n'oſant les combattre, il veut les étouffer.
Ce n'eſt point un ſoupçon, ce n'eſt point une injure;
C'eſt la vérité même; oui, grand Roi, je le jure,
Par ce ſang précieux qu'à vos pieds je défens,
Par ces ſacrés Autels qu'embraſſent mes enfans;
Euriſtée a ſigné leur ſentence mortelle.

Elle montre Iolas.

Sans l'active frayeur de cet ami fidèle,
La mere & les enfans, au fond d'une priſon,
Etoient réduits au choix du fer ou du poiſon:
Seigneur, un jour plus tard, ſans pitié, ſans reſſource,
Du plus beau ſang des Dieux on tariſſoit la ſource.
Argos le ſçait. La Grece en a frémi d'horreur;
Mais le nom d'Euriſtée y répand la terreur:
Au timide intérêt la Juſtice ſuccombe;
On ne nous connoît plus; Hercule eſt dans la tombe.
Nul mortel à ſon ſang n'oſe offrir ſon appui.
Un cruel les rend tous auſſi cruels que lui.
Telle eſt l'extrémité du péril où nous ſommes.
Abandonnés des Dieux, rebutés par les hommes!
D'un œil compatiſſant, ſi vous ne nous voyez,
Seigneur, c'eſt à la mort que vous nous envoyez.

D'Hercule, à vos genoux, voyez tomber la veuve.
Qu'en faveur de ſon ſang la pitié vous émeuve :
Ce ſont des ſupplians qui vous tendent les mains ;
Des exilés proſcrits du reſte des humains ;
Des orphelins plaintifs, dont la voix vous implore ;
Des parens malheureux, dignes de vous encore ;
Ce ſont les fils d'Hercule ; ils n'eſpérent qu'en vous :
C'eſt pour eux que leur mere embraſſe vos genoux.
Tenez-leur lieu d'ami, de défenſeur, de père,
De maître, s'il le faut : l'excès de ma misère
Met enfin mon orgueil & ma conſtance à bout.
Qu'ils vivent, c'eſt aſſez, je me ſoumets à tout.
Par mon abaiſſement, jugez de ma tendreſſe ;
Jugez ſur-tout, jugez du péril qui les preſſe.

DEMOPHON.

Le croirai-je, Coprée, un Monarque en ſon ſein
Eût-il pu concevoir un ſi lâche deſſein ?
Eſt-ce comme un fléau deſtructeur de la terre,
Que les Dieux dans nos mains ont remis leur tonnerre ?

COPRE'E.

C'eſt de quoi le Héros qu'outragent vos ſoupçons
A ſes pareils, Seigneur, peut donner des leçons.
Toute excuſe avilit la majeſté ſuprême :
Un Roi de ſes deſſeins eſt le Juge lui-même.
Sa gloire, qu'en mes mains il daigne confier,
Défend que je m'abaiſſe à le juſtifier.

Je ne pénetre point dans ſes conſeils auguſtes ;
C'eſt à vous, comme à moi, de penſer qu'ils ſont
juſtes.
Ce ſont vos droits en lui que vous aviliſſez.
Roi, reſpectez un Roi ; ſujets, obéiſſez.

OLIMPIE.

Nous ſujets ! nous, le ſang du Maître du tonnerre !
O Dieux ! il reſte encore un Tyran ſur la terre
Aſſez audacieux pour nous donner des loix !
Si ſans vouloir régner, Hercule a fait des Rois ;
Si ſa valeur, utile à tout ce qui reſpire,
N'a pu ſe renfermer dans les ſoins d'un Empire ;
Doit-on nous en punir ? Sous le joug abattus,
Nos malheurs ſeront-ils le prix de ſes vertus ?
Hercule à ſa famille a préféré le monde :
Sa main trop généreuſe, en prodiges féconde,
Contre un vil ennemi dédaigna de s'armer.
Cet ennemi reſpire, & veut nous opprimer !
Il traite avec mépris les enfans & la mere,
Lui, qui ne doit le jour qu'à la pitié du Pere !
à Démophon.
Comme à nous d'un Héros le ſang vous fut tranſ-
mis,
Seigneur : dignes rivaux & généreux amis,
Ainſi que leurs dangers leur gloire fut commune ;
Nous n'avons point comme eux une égale fortune.

I

Vous, régnez ; nous fuyons. Mais le ſort peut changer.
Aux Rois, par votre exemple, apprenez à vanger
Les deſcendants des Dieux qu'oſé opprimer un traître.
Si nous ſommes proſcrits, vos neveux peuvent l'être.
Hélas! peut-être un jour comme nous malheureux,
Ils chercheront l'appui d'un Prince généreux :
Peut-être que leur ſort dépend de votre exemple,
Que pour vous imiter l'avenir vous contemple :
Et que les juſtes Dieux leur feront éprouver
L'accueil, qu'à vos genoux nos malheurs vont trouver.
Vous ſeul, entre vingt Rois, au fer de l'homicide,
Vous aurez dérobé la famille d'Alcide :
Quel triomphe pour vous, Grand Roi ! du haut des Cieux
Voyez Théſée, Hercule ; ils ont ſur vous les yeux.
Votre pere jaloux de cette honneur inſigne,
N'aura point à rougir de vous en voir indigne.
Il domptoit les Tyrans ; & vous les braverez.
Il nous eût défendus : & vous nous vangerez.

DEMOPHON.

Oui, l'honneur, l'amitié, mon rang, votre naiſſance,
Tout me fait un devoir de vanger l'innocence.

Je vais trouver mon peuple & le déterminer.

COPRE'E.

Et moi, ſans vous donner le tems d'examiner,
Je vous déclare, au nom de leur Roi, de mon Maître,
Qu'aujourd'hui dans ſon camp il veut les voir paraître,
Et qu'au premier refus, réſolu de marcher,
Dans vos murs, dans ce Temple il viendra les chercher.
Songez que ſon armée occupe vos frontières :
Que ces murs contre lui ſont vos ſeules barrières ;
Qu'un mot dans ſes Etats le fait ſe retirer :
Qu'au centre de l'Attique un mot va l'attirer.
Ou la Guerre, ou la Paix. Choiſiſſez.

DEMOPHON.

Quelle audace !
Va, dis à ton Tyran qu'on brave ſa menace :
Que les derniers débris de ces murs abbatus,
Seront contre le crime un rempart aux vertus.
Mon Fils....

Coprée ſe retire.

SCENE V.

DEMOPHON, DEJANIRE, OLIMPIE, STENELUS, IOLAS.

STENELUS.

JE vous répons du peuple & de l'armée ;
Seigneur. D'un vain péril bien loin d'être allarmée,
Athéne avec transport embrassera l'honneur
D'assurer sous ses murs leur vie & leur bonheur.

DEMOPHON.

Que j'aime à voir en toi ce généreux courage ;
Mon Fils oui, leur salut doit être ton ouvrage.
Ma gloire & leur malheur auront un même appui.
Viens animer le peuple, & combattre avec lui.
Ma vieillesse aux dangers me défend de te suivre ;
Mais dans un digne Fils, heureux de me survivre,
Tes exploits à mon cœur sont plus chers que les miens.
Notre gloire est commune & mes droits sont les tiens.

OLIMPIE.

O Roi, l'honneur du Trône !

DEJANIRE.

O vertu que j'adore !

Quelle reconnoiſſance !....

DEMOPHON *à Déjanire.*

Il n'eſt pas tems encore,
Madame. Dans ce Temple attendez les effets
Du zéle qui m'anime & des vœux que je fais.
Je vais ſuivant l'uſage offrir des ſacrifices,
Interroger les Dieux, nous les rendre propices.

Il s'en va.

STENELUS.

Et moi, je vais, Madame, ardent à vous venger,
Porter dans tous les cœurs le mépris du danger.

Il s'en va.

DEJANIRE.

à Iolas.

Ami, ſuivez leurs pas. Et nous, allons, ma Fille,
Raſſurer aux Autels ma tremblante famille.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

COPRÉE, THALE'S.

COPRE'E.

Puis-je voir Iolas ?

THALE'S.

Seigneur, il va venir ;
Mais dans ces murs encor qui peut vous retenir ?

COPRE'E.

Le ſoin de diviſer cette Ville allarmée,
De révolter le Peuple & d'effrayer l'armée.
Tu connois mes complots. Je preſſe mon départ ;
Demeure, obſerve tout, & viens m'en faire part.

Thalès ſort.

SCENE II.

COPRÉE, IOLAS.

IOLAS.

Viens-tu de ton Tyran m'étaler les promeſſes,
Ou viens-tu m'annoncer ſes fureurs vangereſſes ?
Au ſang qu'il a proſcrit dévoué pour jamais,
Je brave ſes fureurs, j'abhorre ſes bienfaits.
Sa mort fait mon eſpoir, ſa vie eſt mon ſupplice.
Tel eſt mon cœur : eſſaye à t'en faire un complice.

COPRE'E.

Ce ſeroit mal connoître un homme tel que toi,
Que prétendre ébranler ſon courage ou ſa foi.
Envoyé d'un Tyran, qui n'eſt que trop à craindre,
A parler ſon langage il m'a fallu contraindre ;
Mais libre d'un emploi dont mon cœur a frémi,
Je viens en ſureté te parler en ami.
As-tu bien pu penſer que ta triſte Patrie
Du barbare Euriſtée approuvât la furie ?
Sous ſon joug odieux par le crime abattus,
Nous crois-tu ſans pitié, ſans honneur, ſans vertus ?
A tes concitoyens ferois-tu cet outrage ?

IOLAS.

Ce joug qu'ils ont ſubi n'eſt-il pas leur ouvrage ?

COPRE'E.

Penſoit-on qu'à tel point il pût s'appeſantir ?

IOLAS.

Il falloit le briſer dès qu'il s'eſt fait ſentir.

COPRE'E.

Le briſer, quand la force à la fureur unie,
Enchaîne la révolte, & ſert la tyrannie !

IOLAS.

Et ſçais-tu ce qui fait la force des Tyrans ?
La crainte des petits, la baſſeſſe des grands :
Ce fantôme n'eſt rien que ce qu'on le croit être,
Dès qu'on l'oſe attaquer, on le voit diſparaître.

COPRE'E.

Oui, mais pour l'attaquer, il faut ſe réunir.
Un complot diviſé ne peut ſe ſoutenir.
Il faut un chef, un centre où les projets ſe fondent,
Où de ce corps épars tous les membres répondent.
Toi ſeul tu pouvois l'être ; & ſûre de ta foi,
Argos, prête à s'armer, avoit les yeux ſur toi.

IOLAS.

Que dis-tu ?

COPRE'E.

Ce jour même où vous prîtes la fuite,
Des projets d'Euriſtée Argos étoit inſtruite,
On n'attendoit que toi dans cette émotion,
Pour donner le ſignal de la ſédition,

Je t'en fais avertir ; tu ne veux point m'entendre !
Tes soupçons près de moi t'empêchent de te rendre !
Tu n'avois qu'à paraître, & par un coup d'éclat
Tu sauvois tes amis, & ta gloire, & l'Etat...
Oui, ta gloire : à nos yeux ta frayeur l'a ternie.
Est-ce à l'ami d'Hercule à fuir la tyrannie ?
Tu cherchois un appui chez nos foibles voisins !
Tu le trouvois en nous ; il étoit dans tes mains.
Du peuple, à ton aspect, la fureur enhardie,
Alloit de son Tyran punir la perfidie,
Embrâser le Palais, & retirer des fers
Ces enfans d'un Héros, qui lui sont toujours chers :
Leurs maux alloient finir. C'est toi qui les prolonges ;
De périls en périls, c'est toi qui les replonges,
Et leur Tyran ne doit qu'à ta vaine terreur
Le coupable succès de sa noire fureur.

IOLAS.

Le peuple étoit pour eux !

COPRE'E.

Il est encor le même :
Il voudroit les vanger, il les plaint, il les aime ;
Mais à qui, loin de toi, peut-il se confier ?
De ses Chefs, de moi-même il doit se défier.
On demande à grands cris le compagnon d'Hercule :
On est prêt à le suivre ; & c'est lui qui recule !

IOLAS.

IOLAS.

Je conſens à t'en croire & je me livre à toi :
Partons. En te ſuivant, je n'expoſe que moi.

COPRE'E.

Ecoute. Il reſte encore un obſtacle à détruire ;
Mais tout dépend ici de te laiſſer conduire.
Tu ſçais la jalouſie & la rivalité
Qui d'Athène & d'Argos irritent la fierté.
La famille d'Hercule en ces murs confinée
Semble aux Athéniens livrer ſa deſtinée :
Traite nos ennemis comme ſes défenſeurs ;
Et nos concitoyens comme ſes oppreſſeurs :
Voilà ce qui du peuple a rebuté le zéle.
Il ſe voit ſoupçonné : peut-il reſter fidéle ?
Par d'indignes frayeurs ceſſe de l'outrager.
Viens, viens lui confier le ſoin de vous vanger.
Ah ! s'il voit dans ſon ſein la famille d'Alcide,
Lui dire, en s'expoſant au fer de l'homicide :
» Je te préfére à tout. Pour toi j'ai tout quitté ;
» Je ne veux pour rempart que ta fidélité.
De quel zéle animés, les cœurs d'intelligence
Vont pour elle, à l'inſtant, voler à la vangeance !
Tu le verras ce peuple accourir ſur tes pas,
Entourer ces enfans, les porter dans ſes bras,
Et trainant à leurs pieds leur coupable victime,
Eteindre dans ſon ſang vos malheurs & ſon crime.

Hercule eſt en ſecret adoré dans Argos :
Argos dans ſes enfans croira voir ce Héros,
Et révérant en eux ſes vivantes images,
Elle va leur offrir ſon ſang & ſes hommages.
Ce qui frape les yeux porte des traits vainqueurs.
C'eſt l'organe du peuple, & la route des cœurs.
A ma franchiſe enfin tu dois me reconnaître.
Tu vois quel ſoin m'anime, & que je ſuis....

IOLAS.

Un traître.

COPRE'E.

Ingrat !

IOLAS.

Je t'attendois à ce trait de noirceur.

COPRE'E.

Je veux bien te traiter encore avec douceur.
Daigne, pour me juger, pénétrer dans mon ame.
Un intérêt preſſant peut bien faire un infame.
On peut l'être par crainte ou par ambition,
Et la vertu tient peu contre la paſſion.
Mais qui peut m'inſpirer la baſſeſſe de feindre ?
Que puis-je en ma fortune ou déſirer ou craindre ?
Je propoſe la Paix, on la refuſe ; & moi,
Je n'ai qu'à rapporter ces refus à mon Roi,
Même faveur m'attend. Il ſuffit, pour lui plaire

Que j'approuve ſa haine, & flatte ſa colére.
Puis-je vouloir ſans fruit tourner ſur moi l'horreur
Qu'au monde, qu'à moi-même inſpire ſa fureur ?
Et quel cœur aſſez bas, ou quelle ame aſſez noire
Préfére librement l'infamie à la gloire ?

IOLAS.

Dans toute ſon horreur tu peins la trahiſon.
Ton cœur n'a pas du moins aveuglé ta raiſon ;
Et j'aime à voir en toi ce ſentiment du crime
Qui ſous tes pas encor te laiſſe voir l'abîme.
Il ne tiendra qu'à toi, qu'éclairé par le tems,
Je me confie un jour à tout ce que j'entens.

COPRE'E.

Quel garant te faut-il de plus ?

IOLAS.

L'expérience.

COPRE'E.

C'en eſt trop.

IOLAS.

D'Euriſtée as-tu la confiance ?

COPRE'E.

[redacted]

IOLAS.

[redacted] nous trahis donc l'un ou l'autre : & je croi
[redacted] douter encor ſi c'eſt ton maître, ou moi ;
[redacted] ens plus.

COPRE'E.

Ainſi, rien ne te perſuade !

IOLAS.

Non. Tu peux à ton gré remplir ton ambaſſade.

COPRE'E.

Iolas, de ces murs je frémis de ſortir.
Je vous perds, ſi je ſors. Tremblez.

IOLAS.

Tu peux partir.

COPRE'E.

La mort....

IOLAS.

De la vertu je mourrai la victime.
Toi, lâche, tu vivras; mais eſclave du crime.

SCENE III.

IOLAS, COPRÉE, OLIMPIE.

COPRE'E.

AH ! Madame, il vous perd ; & j'en frémis pour vous.

OLIMPIE.

Miniſtre d'un Tyran, va ſervir ſon courroux.
Je vois trop qu'en ces lieux le perfide t'envoye ;
Oui nous dreſſer un piége, & lui rendre ſa proye.

Aux pieds de Jupiter qu'il nous vienne chercher.
Du ſein de notre ayeul qu'il nous vienne arracher,
Tant que le bras d'Hercule a protégé la terre,
Son Pere a pu laiſſer repoſer ſon tonnerre.
Mais Hercule n'eſt plus ; Jupiter va s'armer.
La foudre dans ſes mains eſt prête à s'allumer.
Et nous verrons des deux qui Jupiter protége,
Ou de ſon propre ſang, ou d'un ſang ſacrilége.

Corrége ſort.

SCENE IV.

IOLAS, OLIMPIE, DEJANIRE.

DEJANIRE.

QUoi ce monſtre en ces lieux oſe encor ſe montrer ?

IOLAS.

Oui dans ma confiance il s'eſt flatté d'entrer.
Il commence à trembler puiſqu'il commence à feindre :
Et quand le crime tremble il ceſſe d'être à craindre.
Pour vous, pour vos enfans il n'eſt plus de danger.
Athene, avec ſon Roi, conſpire à vous venger.

DEJANIRE.

Qu'entens-je ? ah, cher ami, faut-il que je t'en croye !
Parle, achéve. Dussai-je en expirer de joye.

IOLAS.

Des menaces d'Argos interdit & troublé,
Le Peuple autour du Roi s'est en foule assemblé,
Démophon, dont la voix s'affaiblit & se glace,
Ordonne à Sténélus de parler à sa place,
Que n'avez-vous pu voir avec quelles couleurs
Ce Prince, aux yeux du Peuple, a peint tous vos malheurs !
La honte de la Grece, esclave d'Eurisée,
La majesté des Dieux par leur sang attestée,
L'inviolable droit des asyles sacrés,
Vos enfans au berceau prêts d'être massacrés,
L'affront de vous trahir, l'honneur de vous défendre,

Il regarde Olimpie.

Un intérêt encor plus pressant & plus tendre,
Dérobant le danger à ce Peuple surpris,
Touche, émeut, persuade, entraîne les esprits.
D'abord, des mécontens on entendoit la plainte ;
Mais la gloire à l'instant a fait taire la crainte :
On marche, on suit le Prince, on s'apprête au combat ;
Et ce jeune Héros, l'ame de tout l'Etat,

Rempliſſant tous les cœurs de l'ardeur qui le guide,
Fait d'un Peuple tremblant une armée intrépide.
Bientôt il va venir recevoir vos adieux :
Son pere eſt aux Autels qui conſulte les Dieux :
Leurs Temples vont fumer de mille ſacrifices :
N'en doutez point, Madame, ils nous ſeront propices.
Les plus heureux forfaits ſont à la fin punis,
Et malheur aux méchans, ſi les bons ſont unis.

DEJANIRE.

Dieux puiſſans ! que j'implore, achevez votre ouvrage.
Ma fille, la douleur obſcurcit ton viſage ?

OLIMPIE.

Pour un jeune Héros la gloire a trop d'appas :
Entouré de dangers il ne les verra pas.
Vous voyez de quel front aux combats il s'élance ;
De ſon zèle pour nous je crains la violence.
A pleurer notre appui ſerions-nous réſervés ?
A quel prix, juſtes Dieux, nous auriez-vous ſauvés ?

IOLAS.

Voici le Roi, Madame.

SCENE V.

DEJANIRE, DEMOPHON, OLIMPIE, IOLAS.

DEJANIRE.

O Roi ! Dieu tutélaire !
Que mes yeux ſoient fermés au jour qui nous éclaire,
Si de tant de bienfaits le digne ſentiment
De ce cœur pénétré s'efface un ſeul moment.

DEMOPHON.

Je remplis mon devoir ; le ſort fera le reſte,
Madame. Qu'il nous ſoit, ou propice, ou funeſte ;
J'éviterai du moins le reproche odieux
D'avoir abandonné le plus beau ſang des Dieux.
Mais des ſoins que m'impoſe & ſa gloire & la mienne,
(montrant Iolas.)
Permettez qu'avec moi cet ami s'entretienne.

DEJANIRE.

D'un ſi cher entretien pourquoi nous éloigner ?

DEMOPHON.

C'eſt un trouble de plus, je dois vous l'épargner.

DEJANIRE.

Dans quel nouvel effroi ce myſtère me plonge?
Ma fille, notre eſpoir ſeroit-il un vain ſonge?
Seigneur, au nom des Dieux! ne me déguiſez rien.
Pardonnez: mes enfans ſont mon unique bien:
Tout m'allarme pour eux. Le Peuple eſt-il rebelle?

DEMOPHON.

Il fera ſon devoir. Je répons de ſon zéle.

DEJANIRE.

Les Ennemis ſans doute arrivent à grands pas?

DEMOPHON.

Madame, on les attend; mais on ne les craint pas.

DEJANIRE.

L'Oracle nous menace? Hélas! tout me l'annonce.

DEMOPHON.

Les Dieux ſeront pour nous, ſi j'en crois ſa réponſe.

DEJANIRE.

D'où naît donc la terreur dont je vous vois atteint?
Dans vos yeux malgré vous l'abattement eſt peint.

DEMOPHON.

Madame, ces moments ne ſont jamais tranquilles.
Mais permettez du moins que je les rende utiles :
Laiſſez-nous.

DEJANIRE, *en ſortant avec Olimpie.*

Je frémis.

SCENE VI.

DEMOPHON, IOLAS.

DEMOPHON.

TU me vois accablé.
J'ai conſulté les Dieux & l'Oracle a parlé.
Voici ce qu'il m'annonce : » Un digne ſacrifice
» Peut ſeul en ta faveur intéreſſer les Dieux.
» Pour rendre la victoire à tes armes propice,
» Qu'une fille d'un ſang illuſtre & glorieux
» Aux Autels de Cerès ſe dévoue & périſſe. »
Aux volontés des Dieux je ne puis m'oppoſer ;
Du ſang de mes ſujets, je ne puis diſpoſer.
Tous les chefs de l'Etat défendroient leur famille.
Eh ! quel pere à la mort pourroit livrer ſa fille ?
Cet Arrêt me confond, je dois te l'avouer.
Où choiſir la victime, & quel ſang dévouer ?

IOLAS.

Grand Roi, pour appaiſer le Ciel impitoyable.
Vous n'oſez me donner un conſeil effroyable,
L'idée en eſt pour vous horrible à ſoutenir.
Puis-je lire moi-même en ce triſte avenir !
Puis-je prévoir à qui ce coup mortel s'adreſſe !

DEMOPHON.

Hélas ! voici mon fils.

SCENE VII.

DEMOPHON, IOLAS, STENELUS.

STENELUS.

SEigneur, le tems nous preſſe.
Quand l'ennemi paroit, quand je puis l'accabler,
Quel ſoudain changement vous fait me rapeller ?

DEMOPHON.

Modérez la chaleur d'un aveugle courage,
Mon fils. D'un poſte heureux vous avez l'avantage ;
Le jour ſur ſon déclin ne luit plus qu'à demi ;
Juſques à ſon retour attendez l'Ennemi.

STENELUS.

Eh pourquoi lui donner le tems de reconnoître

Nos forces, nos deſſeins qu'il préviendra peut-être?

Penſez que je combats à l'aſpect de ces murs.
Mille détours cachés, mille ſentiers obſcurs
Dans l'horreur de la nuit ſont pour nous des retraites,
Et pour les Argiens des embûches ſecrettes.
Si je céde, accablé ſous leur premier effort;
Je laiſſe entr'eux & moi les piéges de la mort.
Si ma premiere attaque entraîne leur déroute;
Egarés dans leur fuite, incertains de leur route,
Je vois leurs bataillons rompus, épouvantés,
Par leur propre frayeur à nos coups préſentés.
Je ne m'enyvre point d'un vain déſir de gloire;
J'ai prévu ma défaite ainſi que ma victoire.
J'ai lu dans tous les cœurs & n'ai rien hazardé.
Chaque mobile eſt prêt, chaque poſte eſt gardé,
Et des tems & des lieux mon armée avertie,
N'attend que le ſignal d'une prompte ſortie.
Enfin du noble eſpoir de revenir vainqueur,
J'ai pour garants les Dieux, la Juſtice & mon cœur....
Seigneur, vous gémiſſez! diſſipez mes allarmes.
Je vois cet Etranger les yeux mouillés de larmes.
De vanger nos amis perdez-vous le deſſein?
Mon pere, ah! s'il eſt vrai, vous me percez le ſein.

Ma vie eſt dévouée, au digne ſang d'Hercule.

DEMOPHON.

Qu'entens-je ?

STENELUS.

Il n'eſt plus tems que mon cœur diſſimule.
Pardonnez. En ſervant d'illuſtres malheureux,
J'ai cru n'être d'abord que juſte & généreux ;
Des traits de la pitié l'amour voilant ſa flâme,
Se changeoit en vertu pour ſurprendre mon ame.
Olimpie.....

DEMOPHON *bas.*

Iolas !

STENELUS.

Il n'eſt rien ſous les Cieux,
Il n'eſt rien, après vous, de plus cher à mes yeux.
Et quel plus digne objet mérita mon hommage?
De tout ce qu'on adore Olimpie eſt l'image.
Elle eſt infortunée ; elle en a plus d'attraits.
Du ſort qui la pourſuit nous repouſſons les traits.
Nous réparons des Dieux l'injuſtice cruelle.
Elle n'a point de Trône; il eſt au-deſſous d'elle :
C'eſt la fille d'Hercule, Hercule a des Autels,
Et ce nom ſeul l'égale au plus grand des Mortels.

DEMOPHON.

Penſez-vous qu'Olimpie à votre amour ſenſible ?

STENELUS.

Ah ! peut-elle éprouver dans ce moment ter-
rible,

Quelqu'autre ſentiment que celui du malheur !
Et l'amour peut-il naître au ſein de la douleur ?
Je n'ai point pénétré dans le fond de ſon ame.
Je n'ai point à ſes yeux fait éclater ma flâme.
Quoiqu'un zéle ſi tendre ait paru la toucher ;
En demander le prix c'étoit le reprocher.
Je voudrois ne devoir l'amour qu'à l'amour même.
Vos bienfaits me font peur : ils gênent ce que j'aime.
Mon pere, ſi pour moi vous vous intéreſſez ;
Cachez-lui ces bienfaits, dont mes yeux ſont bleſſés.
Qu'elle ne voye en moi qu'un amant qui l'adore ;
Dites-lui que pour elle il n'a rien fait encore.
A ſa reconnaiſſance épargnez tout effort
Et que ſon cœur ſoit libre en décidant mon ſort.

IOLAS.

Je répons de ce cœur, Prince.

STENELUS.

Il veut que j'eſpere.
Seigneur, vous l'entendez : tout dépend de mon Pere.

DEMOPHON.

Mon Fils, le ſang d'Hercule eſt un dépôt ſacré ;
Dont les Dieux ſont jaloux d'ordonner à leur gré.

Mais ſi leur volonté permet que j'en diſpoſe,
Ne crains pas que ton Pere à ton bonheur s'oppoſe.

STENELUS.

Qu'entens-je ? à mes tranſports mon cœur ne ſuffit pas,
J'embraſſe vos genoux & je vole aux combats.

DEMOPHON.

Je vous ai défendu, je vous défens encore
D'attaquer l'ennemi du moins avant l'Aurore.
Allez attendre au Camp mes ordres abſolus,
J'ai mes raiſons, mon Fils, ne me réſiſtez plus.

SCENE VIII.

DEMOPHON, IOLAS.

DEMOPHON.

JE vais offrir aux Dieux mon encens & mes larmes ;
Contre eux, vous le ſçavez, je n'ai point d'autres armes.
Ils ont placé le Trône au pié de leurs Autels,
Et les Rois, devant eux, ne ſont que des mortels.
S'ils rejettent mes vœux, tout l'eſpoir qui me reſte,
C'eſt de vous éloigner d'un ſéjour ſi funeſte.

SCENE IX.

IOLAS *ſeul.*

DAns quel abîme, ô Ciel ! me plongent ſes adieux !
Par quel ſang appaiſer la colére des Dieux ?
En tous lieux pourſuivie, errante, abandonnée ;
Qui s'offrira pour toi, famille infortunée ?
O toi, qui de l'honneur m'as tracé le chemin ;
Hercule ! à ton ami daigne tendre la main.
Je frémis de parler, je frémis de me taire.
Dois-je cacher encore, ou trahir ce myſtère ?
C'eſt à toi d'inſpirer à mon cœur combattu
Le Parti, qu'à ma place eût choiſi ta vertu.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

OLIMPIE, IOLAS.

OLIMPIE.

JE vois ſortir ma Mere, éperdüe, éplorée !
De quel trouble mortel l'as-tu donc pénétrée ?
Toi-même tu paroiſ interdit, abattu !
Sténélus eſt pour nous : Tu connois ſa vertu.
Hier, du haut du Temple, au pié de ces murailles,
J'ai cru voir ou mon Pere ou le Dieu des Batailles.
Que ce Prince étoit grand ! que ſa voix, ſon aſpect
Inſpiroient à la fois d'audace & de reſpect !
Sur le front des Soldats la joye & le courage
Eclatoient à ſa vüe, & marquoient ſon paſſage.
On voyoit tous les yeux le ſuivre ou le chercher ;

Heureux ſur qui les ſiens daigneroient s'attacher !
O toi, qui fus témoin des triomphes d'Alcide,
N'étoit-ce point ainſi que ce vainqueur rapide
Paraiſſoit au milieu de ſes braves Guerriers,
S'il daignoit quelquefois partager ſes Lauriers ?
Quel élève pour lui, s'il reſpiroit encore !
Quelle joie, en voyant tant de valeur éclore,
De verſer dans ſon cœur ſes leçons, ſes conſeils !
Mais non : l'Exemple ſeul ſuffit à ſes pareils.
De la gloire aux grands cœurs la carrière eſt aiſée ;
Et ſur les pas d'Hercule, il ſeroit un Theſée.

IOLAS.

Qu'ai-je entendu ! quel charme entraîne vos eſprits !

OLIMPIE.

Des vertus d'un Héros notre eſtime eſt le prix.

IOLAS.

Je crains un intérêt plus tendre & plus ſenſible.

OLIMPIE.

Quel qu'il ſoit, il eſt juſte.

IOLAS.

En ce moment terrible !

OLIMPIE.

Et c'eſt dans ce moment qu'il doit nous attendrir :

Quand pour nous à la mort il brûle de courir,
Connais-tu quelque Loi tyrannique, inflexible,
Qui commande à mon cœur de rester insensible,
Qui défende aux vertus d'en pouvoir triompher ?
S'il en est, c'est un Monstre, & je dois l'étoufer.
Je l'aime. A la vertu la vertu rend hommage.

IOLAS.

Dieux ! la Fille d'Hercule !

OLIMPIE.

Adore son image.
Avant de me blâmer, condamne les mortels
Dont le culte aux Héros élève des Autels.
J'aime mon bienfaicteur, l'appui de ma famille,
A cet amour, Hercule eût reconnu sa Fille. . . .
Tu gémis !

IOLAS.

Ah, Madame ! en ces momens d'horreur
Nos cœurs ne doivent plus s'ouvrir qu'à la terreur.

OLIMPIE.

Expliquez-vous :

IOLAS.

Madame, une amitié vulgaire
Croiroit devoir gémir, vous flatter, ou se taire ;
Et tels sont nos malheurs, à ne vous rien céler ;
Qu'il paroît inhumain de vous les révéler.

D'Hercule, au déſeſpoir la famille réduite
N'a plus de ſureté, de ſalut qu'en la fuite.

OLIMPIE.

Comment ?

IOLAS.

D'un prompt revers ce peuple eſt menacé;
Si le Roi n'accomplit l'Oracle prononcé.

OLIMPIE.

Quel Oracle ?

IOLAS.

Les Dieux, pour prix de la victoire;
Des cruautés, Madame, ordonnent la plus noire.
Aux Autels de Cérès ils veulent voir périr
Une illuſtre victime. On ne veut point l'offrir.
Eſt-il un Pere, un homme, un Monſtre ſi ſauvage,
Que l'horreur ne ſaiſiſſe à cette ſeule image?
Il faut la violence; & ce coupable effort
Eſt pour l'ame du Roi plus cruel que la mort.
Peut-il du ſein d'un Pere arracher une Fille?

OLIMPIE.

De cela ſeul dépend le ſort de ma famille?

IOLAS.

Oui, le Ciel la protege & la vange à ce prix.

OLIMPIE.

à part. *à Iolas.*

Je vous entends, grands Dieux! raſſ-

Le ſuccès eſt certain : la victime eſt offerte.

IOLAS.

Qui ?

OLIMPIE.

Moi.

IOLAS.

Vous !

OLIMPIE.

A tes yeux mon ame s'eſt ouverte.
Tu me connais. Tu ſçais par quel lien caché
A la vie aujourd'hui mon cœur eſt attaché.
Mais l'amour dans ce cœur n'eſt point une faibleſſe.
Il s'immole à ma gloire auſſi-tôt qu'il la bleſſe.
Je ſçais, que des débris du deſtin le plus beau,
La gloire eſt le ſeul bien qui nous ſuive au Tombeau.
Hercule à ſes enfans l'a laiſſée en partage ;
Et mon ſang doit payer un ſi noble héritage.

IOLAS.

Dans le cœur d'une Mere, ah ! c'eſt porter la mort.
Eloignons-nous, fuyons de ce funeſte bord.

OLIMPIE.

Nous fuir ! quand les deſtins à nos vœux moins contraires
Ne veulent que mon ſang pour rançon de mes freres !

Que diroit-on de nous, en voyant d'un côté
Un Peuple généreux, pour notre liberté
Se livrer aux fureurs d'une Guerre ſanglante ;
De l'autre, des ingrats que la mort épouvante,
Le laiſſer, en fuyant, au milieu du danger,
Dont le trépas d'un ſeul eût pu le dégager ?
Mourons. C'eſt un triomphe & non pas un ſupplice.
Non, Dieux cruels, mon cœur n'eſt point votre complice.
Pourſuivez, accablez les enfans d'un Rival,
D'un Héros, que ſa gloire a rendu votre égal.
Plus grands que leurs malheurs, toute votre colére
Ne les rendra jamais indignes de leur Pere.
Mon ſang dépend de vous ; ce cœur dépend de ſoi,
Et malgré vous du moins, mes vertus ſont à moi.
C'en eſt aſſez, ami : je ſuis fille d'Alcide.

IOLAS.

Oui, ſon ſang vous anime, & ſa vertu vous guide.

OLIMPIE.

Va trouver Démophon. Que l'Autel ſoit paré ;
Que les fleurs, le bandeau, le fer ſoit préparé ;
Mon cœur eſt prêt.

IOLAS.

O Dieux ! ô vertueuſe Fille !

OLIMPIE.

Je m'immole à ma gloire ainſi qu'à ma famille.
Je m'immole au Héros dont le bras nous défend.
Qu'on me mène a l'Autel, & qu'il ſoit triomphant.

IOLAS.

O deſſein effroyable autant que magnanime!
Puis-je ou le condamner ou l'approuver ſans crime?
De votre ſort, Madame, accablé, mais jaloux,
Adieu, je vais combattre, & mourir comme vous.

OLIMPIE.

Eſt-il tems d'expoſer une tête ſi chére?
Vivez pour eſſuyer les larmes d'une mere.
Penſez que de ſes jours vos ſoins me ſont garants.
C'eſt aſſez d'un Héros pour vaincre nos Tyrans.
Laiſſez à ſa valeur le fruit de la victoire.
A la ſimple amitié ſacrifier la gloire;
C'eſt un de ces devoirs qu'on doit aimer pour eux.
Moins ils ſont éclatans, plus ils ſont généreux.
Dieux! voici Déjanire. Ami, cache tes larmes.

Iolas ſort.

SCENE II.

DEJANIRE, OLIMPIE.

DEJANIRE.

AH pourquoi me troubler par de vaines allarmes ?
Dans un doute mortel pourquoi laiſſer mon cœur,
Quand nous touchons, ma fille, au comble du bonheur ?

OLIMPIE.

Nous, Madame !

DEJANIRE.

Au Palais ma frayeur m'a conduite ;
Mais le Roi dès l'Aurore, en ſecret & ſans ſuite,
Au Temple de Cérès s'étoit déja rendu.
Nouvel objet d'effroi pour mon cœur éperdu.
Je reviens ſur mes pas encor plus allarmée ;
Cependant Sténélus arrive de l'armée.
Il a reçu du Roi quelque avis important,
Et du combat lui-même il vient preſſer l'inſtant.
Il me voit ; il approche ; il s'étonne ; il ſoupire.
Eſt-ce ainſi qu'en ces lieux doit marcher Déjanire,

Me

Me dit-il ? seule, errante, & l'effroi dans les yeux ?
Quel triomphe pour moi, quel prix plus glorieux,
Que de la voir assise à côté de mon pere,
De pouvoir la nommer du tendre nom de mere !

OLIMPIE, *bas.*

Ciel ! qu'entens-je ?

DEJANIRE.

Oui, ma fille, il s'est ouvert à moi.
Il t'aime ; il va combattre ; il va vaincre pour toi.
Pour prix de son triomphe, il ne veut que ma fille.
Tu deviens aujourd'hui l'appui de ta famille.
Qu'il m'est doux de fonder son bonheur sur le tien,
Et de voir tous les cœurs justifier le mien !
La mort va terminer ma course douloureuse ;
Mais je meurs sans regret si ma fille est heureuse.

OLIMPIE.

Madame, il n'est qu'un bien qui me doive toucher :
Des mains de vos Tyrans c'est de vous arracher,
De sauver d'un Héros les vivantes images.
Voilà de votre hymen les plus précieux gages,
Les seuls dignes d'Hercule & de tout votre amour,
Les seuls qui de sa gloire hériteront un jour.
C'est pour eux.....

SCENE III.

DEJANIRE, OLIMPIE, DEMOPHON.

DEMOPHON.

Rappellez les forces de votre ame.
Je vous plains ; mais ſur l'heure il faut partir, Madame.
Votre ſéjour ici vous expoſe & nous perd.
Eloignez-vous. Le Port vous eſt encore ouvert.
Un Vaiſſeau vous attend.

DEJANIRE *à Olimpie*

Soutiens-moi, je ſuccombe.
Un Vaiſſeau nous attend! je ne veux qu'une tombe.
Mes enfans, votre mere a déja trop vécu.
Par l'excès du malheur ſon courage eſt vaincu.

DEMOPHON.

O Mere reſpectable autant que malheureuſe !

DEJANIRE.

Je vous ai vu nous tendre une main généreuſe,
Aux cris de nos douleurs vous laiſſer émouvoir,
Contre la violence armer votre pouvoir ;
L'Ennemi ſe préſente, on marche, on va combattre,
Tout flatte notre eſpoir ; & vous venez l'abattre !

Votre gloire eſt au comble ; & veut ſe démentir !
Un ordre rigoureux nous condamne à partir !
Vous nous abandonnez au ſort le plus horrible !
Seigneur, vous laſſez-vous d'être juſte & ſenſible ?

DEMOPHON.

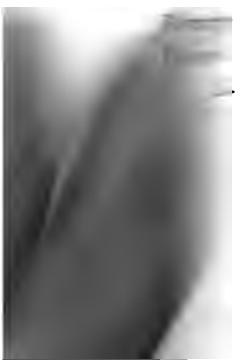
Je ſuis le même encor. Je vous plains. Je frémis ;
Mais cherchez, croyez-moi, de plus heureux amis.

DEJANIRE.

Il n'en eſt plus pour moi, ſi vous ceſſez de l'être,
Si le Fils de Théſée a pu nous méconnoître,
Si des enfans d'Hercule il dédaigne les pleurs,
Qui voudra ſe charger du poids de nos malheurs ?
C'eſt trop nous expoſer aux mépris de la Terre,
Seigneur. Si vous fuyez les dangers de la Guerre,
Ne ſoyez ni prudent, ni cruel à demi :
Achevez d'appaiſer un Barbare ennemi,
Achevez d'étouffer une pitié funeſte.
Livrez-nous à la mort, le ſeul bien qui nous reſte.

DEMOPHON.

Moi ! vous livrer, Madame !



Vos ſerments ſont pour vous d'inviolables Loix ;
Et les Dieux ſont garants des promeſſes des Rois.
Vous nous avez promis un rempart, un aſyle :
Notre exil eſt honteux, notre fuite inutile ;
Il y va de l'honneur, il y va du mépris ;
Tenez votre promeſſe : il n'importe à quel prix.

DEMOPHON.

Qu'oſez-vous demander ?

DEJANIRE *tombant aux piés de Demophon.*

Seigneur, vous êtes Pere.
Verrez-vous à vos piés expirer une Mere !....
Vous détournez les yeux ! c'eſt trop m'humilier.
Ma Fille, ce n'eſt point à nous de ſupplier.
à Demophon.
Viens, ſuis-moi. Roi cruel, tes victimes ſont prêtes
Au glaive du Tyran, tu peux offrir nos têtes.
Viens le voir s'aſſouvir d'un ſang que tu lui vends ;
Mais ne te flatte point de nous livrer vivans.
Sois le témoin du crime ainſi que le complice.
Pour nous, ce Temple même eſt le lieu du ſupplice.
Autour de ces Autels il faut nous immoler
Avant de nous trahir il faut les violer.
Je veux que Jupiter aux piés de ſa ſtatuë
Puiſſe voir ſa famille à ſes yeux abbatuë !

Que ſon ſang jailliſſant ſous le fer inhumain
Aille exciter la foudre immobile en ſa main.

Elle ſort.

SCENE IV.

DEMOPHON, OLIMPIE.

OLIMPIE.

Seigneur, au déſeſpoir vous la voyez livrée.

DEMOPHON.

Hélas! des mêmes traits mon ame eſt déchirée.
Vous, qu'un Fils, mon eſpoir, croit voir à ſon retour
Partager ſon bonheur, ſa gloire, & mon amour,
Ma Fille, permettez ce nom à ma tendreſſe,
Vous voyez mes combats & l'horreur qui me preſſe.
Je ſçais qu'à l'inſtant même un vertueux ami
A trahi le ſecret dont mon cœur a frémi.
Quelle victime, aux Dieux faudra-t-il que j'immole?

OLIMPIE.

Les Dieux ſeront contens. Gardez votre parole.

DEMOPHON.

Qui moi ! leur obéir au prix de votre ſang !

OLIMPIE.

Ce ſang eſt un dépôt pour celles de mon rang.
C'eſt pour le prodiguer qu'un Héros nous le donne.
Nous naiſſons, pour mourir quand la gloire l'ordonne.
Je n'affecterai point un orgueil faſtueux.
La nature a ſes droits ſur un cœur vertueux.
L'état épouvantable où je laiſſe une Mere,
L'eſpoir de vous nommer du tendre nom de Pere,
L'amour de votre Fils, ou plutôt mon amour
Me font avec horreur abandonner le jour.
Mais je dois mériter ſes vœux & votre eſtime,
Etre digne de vous, & du ſang qui m'anime,
Et réduite à choiſir la honte, ou le trépas,
Je n'ai point balancé ; je ne changerai pas.

DEMOPHON.

Quoi, ma fille ! les Dieux, jaloux de leur ouvrage,
N'auroient-ils pris plaiſir à former leur image,
Ne l'auroient-ils offerte aux regards des Mortels,
Que pour la voir détruire au pied de leurs Autels ?
Non ; je ne puis...

OLIMPIE.

Tournez cette pitié ſenſible
Sur une mere, hélas ! dont le ſort eſt horrible.
Conſolez un Héros dont mon cœur eſt charmé.
Que je le plains, s'il m'aime autant qu'il eſt aimé!
Dites-lui, qu'au tombeau j'emporte ſon image,
Qu'entre une mere & lui mon ame ſe partage.
Témoin de mon amour, témoin de mes douleurs,
Rendez-lui mes adieux, confiez-lui mes pleurs.
Dites-lui qu'effrayé du coup qui nous ſépare,
Mon cœur s'eſt révolté contre un arrêt barbare :
Dites-lui que la fille & d'Hercule & des Dieux,
N'a cherché qu'en tremblant un trépas glorieux.
Senſible à mes regrets, ſi ſon cœur les partage ;
Que ſes ſoins pour ma mere en ſoient le digne gage.
Qu'il aime ſes enfans, qu'il leur ſerve d'appui.
Si leur ſœur eût pu vivre, elle eût vécu pour lui...
Nous nous attendriſſons. Ce ne ſont point des larmes
Qui doivent aſſurer le ſuccès de vos armes,
Et ce n'eſt point à vous à pleurer ſur mon ſort,
Quand je vole à la gloire, en courant à la mort.
La route à tous les deux en doit paroître aiſée.
Je ſuis fille d'Hercule & vous fils de Théſée.
Allez, Seigneur, preſſez ce glorieux inſtant,
D'un front auſſi ſerein, que ma vertu l'attend.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

DEJANIRE, *ſeule.*

QUe contient cet écrit que l'on vient de me rendre ?
Le Prêtre de Cérès ! qu'a-t-il donc à m'apprendre ?
(*après avoir lu.*)
Je me meurs.... Qu'ai-je lû ! .... Quoi, me trahir ainſi !
Mes ſoupçons, leur effroi, tout eſt donc éclairci....
Le ſacrifice eſt prêt ! .... O ſacrifice impie !
O comble des horreurs ! ... Qui ? ma fille ! Olimpie !
C'eſt ſa mort qu'on prépare ! Où fuir ? où la cacher ?
Juſqu'en mes bras ſanglants viendront-ils la chercher ?

Olimpie ! Olimpie !... Entens ma voix mourante ;
Viens du moins embraſſer une Mere expirante.

SCENE II.

DEJANIRE, OLIMPIE.

OLIMPIE, *au fond du Théâtre.*

QUels accens douloureux ſont venus juſqu'à moi ?...
Déjanire ! à ſes yeux dérobons mon effroi.
L'inſtant approche ; allons.

DEJANIRE, *à Olimpie.*

Où vas-tu ?

OLIMPIE, *à part.*

Dieux !

DEJANIRE.

Ma fille !

OLIMPIE.

Je vous cherchois, Madame. Une triſte famille
Soupire dans ce Temple après votre retour.
Rendez-lui le ſeul bien qui reſte à ſon amour.
A mes freres tremblants rendez votre préſence.
Peuvent-ils un moment ſupporter votre abſence !

DEJANIRE.

Sont-ils les ſeuls à plaindre, & les ſeuls malheureux ?

OLIMPIE.

J'en vois beaucoup, Madame, & je gémis ſur eux.
Je gémis ſur ce Peuple, armé pour nous défendre.
Que de ſang, que de pleurs ce jour fera répandre !
Madame, ayons pitié, dans ce moment d'effroi,
De l'état accablant & d'un Pere & d'un Roi.
Permettez que ma vuë épargne à ſa faibleſſe
L'horreur de l'abandon où ſans doute on le laiſſe.

Elle veut ſortir.

DEJANIRE.

Tu me quittes !

OLIMPIE.

Je vais le voir & lui parler.

DEJANIRE.

Et moi, ma fille, & moi, qui va me conſoler ?
Que deviendra ta mere ?

OLIMPIE.

A mes freres rendue,
Vous allez raſſurer leur tendreſſe éperduë,
Embraſſer vos enfans, mêler vos vœux aux leurs,
Les voir, & dans leur ſein oublier vos douleurs.

DEJANIRE.

Oublier mes douleurs ! loin de toi ! moi, cruelle !

Connais-tu bien ta mere ? & ſçais-tu que pour elle,
Sans toi, ſans cet objet le charme de ſes yeux,
La vie eſt importune, & le jour odieux ?
Tu pleures, Olimpie ?

OLIMPIE.

Ah ! doutez-vous, Madame,
Qu'une ſi tendre voix ne pénétre mon ame ?
Penſez-vous que mon cœur par ce charme attiré,
Se ſépare de vous ſans être déchiré !
Mais la reconnaiſſance à cet effort m'oblige.
La pitié me l'impoſe, & le devoir l'exige.
Elle veut ſortir.

DEJANIRE.

Arrête !

OLIMPIE *bas.*

Quel effroi ſe peint dans ſes regards !
(*haut.*)
Laiſſez-moi ſatisfaire à de juſtes égards.
Vous allez me revoir.

DEJANIRE.

Hélas ! où te verrai-je ?
Eſt-ce ſur cet Autel impie & ſacrilége
Où des Prêtres cruels vont déchirer ton ſein ?

OLIMPIE.

Grands Dieux !

DEJANIRE.

J'ai découvert leur barbare deſſein.

Mais ma mort préviendra ton trépas & leur crime.

OLIMPIE.

Ma mere !

DEJANIRE.

Si les Dieux veulent une victime ;
Je ſuis prête. C'eſt moi qu'il faut ſacrifier :
Mon crime eſt à moi ſeule, & je dois l'expier.

OLIMPIE.

Non, Madame, le Ciel propice à ma famille,
Pour prix de ſon bonheur ne veut que votre fille.

DEJANIRE.

Toi l'innocence même, & la même vertu !
Pour quel crime ? A quels Dieux te ſacrifirois-tu ?
Peuvent-ils ordonner que l'innocent périſſe ?
S'ils ont ſoif de mon ſang, que la ſource en tariſſe.

OLIMPIE.

Sur mes freres, ſur vous, ils peuvent ſe vanger.

DEJANIRE.

Qu'ils changent leurs arrêts. Mon cœur ne peut changer.

SCENE III.

DEJANIRE, OLIMPIE, DEMOPHON.

DEJANIRE.

SEigneur, j'ai tout appris. C'eſt en vous que j'eſpere.
Je me jette à vos piés:

DEMOPHON *la relevant.*

O malheureuſe Mere !

DEJANIRE.

Plus malheureuſe hélas ! qu'on ne peut concevoir,
Par l'excés de mes maux laiſſez-vous émouvoir.
Vous voyez devant vous le charme de ma vie.
Si dans mon déſeſpoir ma Fille m'eſt ravie,
Mes enfans vont pleurer & leur Mere & leur ſœur.
Elle ſeule à mes maux mêloit quelque douceur.
Cent fois, prête à céder à ma douleur mortelle,
J'ai regardé ma Fille, & j'ai vécu pour elle.
A ſon ſort, pour jamais mon ſort eſt attaché.
Avec elle, Seigneur, le jour m'eſt arraché.

Et tout ce que j'eſpere, & tout ce que j'envie,
C'eſt de ſauver ma Fille, & de perdre la vie.

OLIMPIE.

Ce n'eſt point votre ſang que demandent les Dieux.

DEJANIRE.

En croyez vous, grand Roi, cet Oracle odieux?
Et l'organe des Dieux eſt-il celui du crime?
Délivrez vos ſujets d'un joug qui les opprime.
Ce culte, déteſté des Dieux & des mortels
Outrage la Nature & ſouille les Autels.
Déchirez le bandeau que des hommes perfides
Etendent ſur les yeux des Peuples trop timides.
Démaſquez, confondez leur pieuſe fureur.
Il reſte un hydre à vaincre, & cette hydre eſt l'erreur.
Oſez la terraſſer. Cette ſeule victoire
De Théſée & d'Hercule effacera la gloire.

DEMOPHON.

Que dites vous Madame? & ce grand changement
Eſt il l'œuvre d'un jour, d'une heure, d'un moment?
On va combattre, On ſçait ce que l'Oracle exige;
Et telle eſt ſur les cœurs la force du preſtige,

Que ſi l'ordre des Dieux n'eſt à l'inſtant ſuivi ;
Ce Peuple conſterné va ſe croire aſſervi.
De ſa frayeur lui-même il ne ſera plus maître ;
Et qui ſe croit vaincu ne peut manquer de l'être.
Madame, il faut nous perdre, ou par un noble effort
Vous réſoudre....

DEJANIRE.

A livrer Olimpie à la mort !
Qu'on m'arrache plutôt ce cœur & ces entrailles.
Je vais de mille cris rempliſſant vos murailles
Offrir à cet Autel où mon ſang eſt proſcrit,

Elle montre ſa Fille.

Ce flanc qui la conçut, ce ſein qui la nourrit.
Son âge, mon amour, la pitié, la nature
Vont d'un Peuple attendri ſoulever le murmure,
Tous condamnant l'horreur de ce culte inhumain,
D'un Prêtre furieux vont déſarmer la main.
Tous vont avoir pour nous, ma Fille, je l'eſpere,
Ou le cœur d'un enfant, ou le cœur d'une Mere.

DEMOPHON.

Ce Peuple, ſi les Dieux ne ſont point obéis ;
Ne verra que ces Dieux irrités & trahis.

DEJANIRE.

Cruel, vous m'accablez !

DEMOPHON.

Votre ſort eſt horrible,
J'en ſuis épouvanté. Je ſuis Pere, & ſenſible ;
Mais j'expoſe mon Peuple, & que puis-je de plus ?

DEJANIRE.

Je le vois trop. Mes pleurs, mes cris ſont ſuperflus.
Roi cruel, votre Fils n'aura point vos allarmes.
Je vais mettre à ſes piés ma tendreſſe & mes larmes.

DEMOPHON.

Que faites-vous ô Ciel ! s'il apprend votre ſort,
Son déſeſpoir nous perd & le livre à la mort.
Mon Fils rebelle aux Dieux, rebelle à la Patrie,
Pour vous, contre les miens va tourner ſa furie,
Seconder vos Tyrans, & par un attentat
Leur livrer vos enfans, vous, ſon Pere, & l'Etat.

DEJANIRE.

Quoi vous voulez forcer ma douleur au ſilence ?
C'eſt trop de barbarie & trop de violence.
On égorge ma Fille, & pour ſauver ſes jours
On ne me permet point d'implorer du ſecours !

OLIMPIE.

Non c'eſt à moi Madame à ſoulever l'Armée.
Sténélus y commande, & ſi j'en ſuis aimée,
Il ne ſouffrira point qu'on obtienne des Dieux,
Au prix de tout mon ſang un Triomphe odieux.

DEMOPHON.

Qu'entens-je ?

OLIMPIE.

Son amour me répond de ſon zéle.
Je cours auprès de lui.

DEJANIRE *avec l'emportement du déſeſpoir.*

Tu vas mourir, cruelle;
Je te connais. Arrête, & ne me quitte pas.
Mes pas ſeront ſans ceſſe attachés à tes pas.
Je te ſuivrai partout.

OLIMPIE.

Oui, ſuivez-moi, Madame.
Oubliez le Héros dont vous futes la femme.

Empêchez mon courage & ma vertu d'agir,
Et forcez votre fille à vivre, pour rougir.

DEJANIRE.

Et toi, ma fille, auſſi !

OLIMPIE.

Si je ſuis votre fille,
Si vous m'aimez, aimez ma gloire & ma famille.
Penſez au ſang des Dieux qui me doit animer.
Penſez à vos enfans que l'on veut opprimer.
Inſenſible pour eux, de moi ſeule idolâtre,
N'êtes-vous que ma mere ? êtes-vous leur marâtre ?
Ne ſont-ils pas le ſang du Vainqueur des Enfers,
La terreur des Tyrans, l'eſpoir de l'Univers ?
Vous voulez les trahir, pour une infortunée
Qu'à languir dans l'oubli ſon ſéxe a condamnée :
Pour moi qui ne puis rien de grand, de généreux,
Si vous m'ôtez l'honneur de m'immoler pour eux !
Qu'ils vivent pour vanger, pour protéger la Terre.
Qu'ils vivent, pour monter au ſéjour du Tonnerre.
Et pour eux & pour vous, c'eſt à moi de mourir :
Voilà ma ſeule gloire, & je dois y courir.

DEJANIRE.

Eſt-ce au prix de leur ſang que je défens ta vie ?

OLIMPIE.

Oui, Madame, avec eux Athène eſt aſſervie.
Je puis ſeule en mourant diſſiper la terreur
D'un Peuple menacé par les Dieux en fureur.
Domptez votre tendreſſe. Adieu.

DEJANIRE.

Daigne m'entendre:
Quels adieux !

SCENE IV.

DEJANIRE, OLIMPIE, DEMOPHON, IOLAS.

IOLAS.

STénélus dans ces lieux va ſe rendre.

DEJANIRE.

Je reſpire.

DEMOPHON.

Mon fils ! au moment du combat !

DEJANIRE.

Il vient me ſecourir.

OLIMPIE.

Mon courage s'abat.

DEMOPHON.

Madame, gardez-vous de lui laiſſer connaître...

DEJANIRE.

Non, de mon déſeſpoir mon cœur n'eſt plus le maître.

OLIMPIE.

Tremblez, mere trop tendre. Un ſoupir, un regard
Au ſein de vos enfans va plonger le poignard.
Penſez que dans vos mains leur ſort eſt en balance,
Qu'il dépend d'un ſeul mot, ou d'un profond ſilence.
Ce moment va finir, ou combler leurs malheurs,
Et pour eux & pour moi renfermez vos douleurs.
Puiſque je vis pour vous, je dois chérir la vie :
Je dois craindre une mort de vos larmes ſuivie.
Sans doute il m'eſt affreux de m'y voir condamner.
Il m'eſt affreux ſurtout de vous abandonner.
D'une fille à vos yeux ſi la perte eſt cruelle ;
La perte d'une mere eſt horrible pour elle :
Et du plus grand des biens avant de me priver,
Croyez-en mon amour, je vais tout éprouver.
Confiez-moi le ſoin de ſauver votre fille.
Sans expoſer l'Etat, ſans trahir ma famille,
Je vais intéreſſer le Prince à nos malheurs ;
Mais nous ſommes perdus s'il voit couler vos pleurs,
Laiſſez-nous.

DEJANIRE.

Voudrois-tu me trahir ?

OLIMPIE.

Non, Madame.

DEJANIRE.

Hé bien, je m'y réſous. Je te livre mon ame.
Ma joye & mes douleurs, ma vie & mon trépas,
Tu tiens tout dans tes mains, ne m'abandonne pas.

OLIMPIE, *à Iolas.*

Voici le Prince. Ami, va ſecourir ma Mere.

SCENE V.

OLIMPIE, STENELUS.

STENELUS.

JE venois recevoir les ordres de mon Pere ;
Madame. Pardonnez.

OLIMPIE.

Le Roi ſort éperdu.
Le moment du combat eſt encor ſuſpendu,
Prince ; mais ſçavez-vous quel trouble y met obſtacle ?

STENELUS.

Oui. Je ſçais que mon Pere a conſulté l'Oracle ;

Mais quoique ſa réponſe ait du nous effrayer,
Votre ſort en dépend : peut-il trop ſe payer ?
Le nom de la Victime eſt pour nous un myſtère,
Dont le Roi ſeul encore eſt le dépoſitaire ;
Mais quel que ſoit le ſang qu'on va vous immoler,
Ce ſang pour votre gloire eſt heureux de couler.

OLIMPIE.

Prince, au nom de la gloire, au nom de la Nature,
Dont ce culte barbare excite le murmure,
Au nom des mêmes Dieux que l'on veut outrager,
Enfin, au nom du ſang que vous allez vanger ;
Epargnez, s'il ſe peut, celui de la Victime.

STENELUS.

Que ne puis-je briſer ce joug qui nous opprime !
Mais ce culte, ſans doute indigne de nos Dieux,
D'autant plus reſpecté qu'il eſt plus odieux,
Imitant le pouvoir de ces Dieux qu'il outrage,
Imprime la terreur, inſpire le courage,
Etend ſur tous les cœurs ſes inflexibles droits,
Et juſques ſur le Trône épouvante les Rois.
Heureux, pour appaiſer cette horrible tempête,
Qu'il ſuffiſe aujourd'hui d'immoler une tête !

OLIMPIE.

Il faut donc la livrer.

STENELUS.

Il faut, pour vous vanger,
Ne rien craindre, Madame, & ne rien ménager.
Ceſſez de prodiguer ces précieuſes larmes.
La Victime elle-même éprouve moins d'allarmes:
Libre, elle meurt pour vous, pour ſon Roi, pour l'Etat,
Et dans mon camp, Madame, il n'eſt point de Soldat
Qui ne leur porte envie, & plein du même zéle,
N'ait réſolu de vaincre, ou de mourir comme elle.

OLIMPIE.

C'en eſt fait. Mon effroi vient de ſe diſſiper.
Oui, Prince, vos périls doivent ſeuls m'occuper.
Je ne dois voir....

STENELUS.

Ceſſez de trembler pour ma vie.
Quel que ſoit mon deſtin, il eſt digne d'envie.
Si je vis c'eſt pour vous. C'eſt pour vous que je meurs.
Mon ſang eſt trop payé, s'il vous coûte des pleurs.
Daignez ne pas rougir du beau feu qui m'anime.
C'eſt l'encens qu'aux vertus offre un cœur magnanime.
Mais cet affreux moment n'eſt pas fait pour l'amour:
La vangeance m'appelle; & c'eſt à mon retour,

C'eſt

C'eſt le front couronné des palmes de la gloire,
Que tombant à vos piés de mon char de victoire,
J'oſerai vous prier d'accepter une main
Fumante encor du ſang d'un Tyran inhumain;
Ainſi doit éclater le beau feu qui me brûle.
Il faut être un Héros pour plaire au ſang d'Hercule:
Et je dois vous conduire aux Autels de nos Dieux
Par le même chemin qui l'a conduit aux Cieux.
Juſques-là, c'eſt aſſez que votre indifférence,
Pour prix de mon amour lui laiſſe l'eſpérance.

OLIMPIE.

C'eſt aſſez pour vous, Prince, & c'eſt trop peu pour moi.
Vous êtes généreux; votre exemple eſt ma Loi.
J'aurois trop à rougir, ſi mon ame indéciſe
Aux hazards des ſuccès ſembloit être ſoumiſe,
Et d'un ſi noble zéle attendant les effets,
Réſiſtoit aux vertus, pour céder aux bienfaits.
Des jeux cruels du ſort vous n'êtes point le maître,
Pour la dernière fois, nous nous voyons peut-être.

Un moment peut nous rendre heureux ou malheureux ;
Et c'eſt-là que triomphe un amour généreux.
Ou vainqueur, ou vaincu, n'importe, je vous aime,
Vous ne devez mon cœur qu'à l'amour, qu'à vous-même.
Vos exploits, vos bienfaits ſont des droits ſuperflus.
Si le ſort vous trahit ; c'eſt un titre de plus.

STENELUS.

O vertu que j'adore ! ô grandeur que j'envie !
Pour m'acquitter, Madame, eſt-ce aſſez d'une vie !
Ah ! je vais ; pénétré de cet excès d'honneur,
Egaler s'il ſe peut ma gloire à mon bonheur.
Adieu.

OLIMPIE.

Donnez encore un moment à ma vue.

STENELUS.

L'on m'attend, & je crains une attaque imprévue.
La victoire & mon cœur vont hâter mon retour.
Vous pleurez !

OLIMPIE.

Pardonnez ces larmes à l'amour.

Je vous aime. J'en fais mon bonheur & ma gloire.
Penſez à cet amour, gardez-en la mémoire.
Quoique le Ciel ordonne & de vous & de moi ;
Vous plaire, vous aimer, vivre ſous votre Loi ;
Voilà d'où dépendoit le bonheur d'Olimpie.
Ne l'oubliez jamais.

STENELUS.

Moi que je vous oublie.
Mais quel preſſentiment trouble & glace vos ſens ?
Craignez-vous de tomber aux mains de vos Tyrans ?

OLIMPIE.

Oui, je crains ; mais ſurtout, dans ce moment terrible,
Je crains l'emportement d'un Héros trop ſenſible.
Au nom de notre amour, diſſipez mon effroi.
Je demande une grace.....

STENELUS.

Ordonnez.

OLIMPIE.

Jurez-moi,
A quelque affreux revers que le deſtin vous livre,
Quels que ſoient vos malheurs, jurez-moi d'y ſurvivre :

De ſupporter le jour pour le ſalut de tous;
Pour un Pere accablé qui n'eſpére qu'en vous;
Pour l'Etat, dont la gloire en vos vertus réſide,
Et ſi ce n'eſt aſſez, pour les enfans d'Alcide.
De ces jours précieux, jurez de prendre ſoin.

STENELUS.

Quel ſerment ?....

OLIMPIE.

Je l'exige.

STENELUS.

Il n'en eſt pas beſoin.

OLIMPIE.

Mon repos en dépend.

STENELUS.

Hé bien, je vous le jure.
Je vivrai, pour vanger vos malheurs, votre injure,
Pour vous aimer.

OLIMPIE.

Adieu. C'eſt trop vous retenir,
Adieu. De vos ſerments, gardez le ſouvenir.

SCENE VI.

OLIMPIE *ſeule.*

Quels adieux ! quels combats ! & quel triomphe horrible !
Pardonne ce retour d'une ame trop ſenſible,
O vertu ! ſoutiens-moi dans cet affreux moment.
Tiens-moi lieu d'une Mere, & du plus digne amant.
Je ne les verrai plus ! ma mort qui ſe prépare,
Par un immenſe abîme à jamais nous ſépare.
Je ne les verrai plus ! ... je les aurai ſervis.
D'un triomphe éclatant leurs pleurs ſeront ſuivis.
O toi ! de la vertu le terme & le partage,
Gloire des Immortels ! ſois mon ſeul héritage :
C'eſt à toi que j'aſpire. Hercule, entens ma voix.
J'implore ton ſecours pour la dernière fois.
Viens animer ta fille à ſoutenir ta gloire.
Qu'une mort généreuſe aſſure ma mémoire.
Qu'elle m'élève à toi, qu'elle m'ouvre les Cieux.
La terre eſt un exil pour la Race des Dieux.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

DEJANIRE *ſeule, dans l'égarement.*

MA fille !.... C'en eſt fait.... Hélas j'ai tout perdu !
O jour que je revois, pourquoi m'es-tu rendu ?
Ils marrachent ma fille, & me laiſſent la vie !
Mais ſi leur cruauté n'étoit point aſſouvie....
Courons, & que ſon ſang par ma mort racheté....
Quoi, je ſuis priſonnière ! ô crime ! ô lâcheté !

SCENE II.

IOLAS, DEJANIRE.

DEJANIRE *appercevant Iolas.*

BArbare, qu'as-tu fait de ma fille ?

IOLAS.

Ah ! Madame,

Ne me reprochez rien.

DEJANIRE.

Tu viens m'arracher l'ame.
Ote-toi de mes yeux & me laiſſe mourir.

IOLAS.

Les Dieux me ſont témoins que pour la ſecourir,
J'ai mis tout en uſage. Inutiles obſtacles !
Le Roi même a voulu démentir les Oracles.
Il expoſoit ſon Peuple à la fureur des Dieux,
Plutôt que d'accomplir cet arrêt odieux.
Votre fille, elle ſeule, à ſa gloire fidelle,
A cherché malgré nous une mort digne d'elle.
Elle paraît au Temple. A ſa noble fierté,
La victime eût paſſé pour la Divinité.
Le Prêtre la dévoüe à ſes Dieux ſanguinaires,
Il la couvre en tremblant des voiles funéraires,
Il la ceint du bandeau, la couronne de fleurs.
Mon cœur ſe brife alors, mes yeux fondent en pleurs,
Je cours vers elle. Arrête ! & ſi je te ſuis chère
Laiſſe-moi mourir libre, & digne de mon Pere.
Hors du Temple à ces mots je la vois s'élancer,
Le Prêtre qui la ſuit me défend d'avancer.
Le Peuple l'environne, & ſa pieuſe rage
Par des chants de triomphe anime ſon courage.

Au milieu de ces cris dans les airs confondus ;
Les cris de ma douleur ne ſont point entendus.
Seul, je veux arrêter cette pompe barbare.
D'abord devant mes pas la foule ſe ſépare.
Je pénétre, je cours, éperdu, furieux ;
Mais le Prêtre s'écrie » on outrage vos Dieux,
» Peuple, vangez leurs droits, défendez leur vic-
» time. »
Aveuglément docile à la voix qui l'anime
Le Peuple fond ſur moi, tous mes efforts ſont vains.
Il me preſſe, il m'accable, il déſarme mes mains.
Il me laiſſe enfin libre, & reſpecte ma vie ;
Mais déjà la victime à mes yeux eſt ravie,
Déjà loin de ces murs, où je cours égaré,
Elle marche à l'Autel pour ſa mort préparé ;
Et je viens, accablé de ſa perte cruelle,
Ou conſoler ſa Mere, ou mourir auprès d'elle.

DEJANIRE.

Ah cruel ! à mes yeux eſt-il temps de t'offrir ?
On me tenoit captive ; & tu l'as pu ſouffrir !
Tu viens pleurer ma Fille ! il falloit me la rendre :
Contre ſes aſſaſſins j'aurois ſçu la défendre.
Leur reſpect pour les Dieux leur fait tout violer.
Non, ce n'eſt point aux Dieux qu'on vient de l'immoler.

En eſt-il qui ſe plaiſe à ce ſanglant hommage ?
Peux-tu les reconnaître à cette horrible image ?
Non. C'eſt la cruauté des perfides Mortels
Qui ſe fait un devoir de ſouiller leurs Autels.
Comme eux, ils les ont cru violents, implacables,
Pour ſe juſtifier ils les rendent coupables.
O Superſtition ! ô fille des Enfers !
De quels Monſtres affreux tu remplis l'Univers !
Tu fais de l'homme un Tigre, & ta noire impoſture,
Dans le cœur le plus tendre étouffe la nature.
C'eſt toi qui de ma fille as déchiré le flanc,
Et voilà le ſeul Dieu qui demandoit ſon ſang.
Mais Sténélus peut-être a ſuſpendu ſa rage.
Courons, ami, ſoutiens ma force, & mon courage.

IOLAS.

Madame, il n'eſt plus temps. On a vu s'allumer
Le bucher dévorant qui l'alloit conſumer.
Que dis-je ? on ne combat qu'après le ſacrifice ;
Le ſignal s'eſt donné ſous cet affreux auſpice.

DEJANIRE.

Je n'ai donc plus d'eſpoir. Tout eſt fini pour moi.
Ecoute. Je n'attens qu'un ſervice de toi.

Guide mes pas tremblans vers ce ſanglant Théâtre,
Où repoſe l'objet que mon cœur idolâtre.
Que je baigne, en mourant, ſa cendre de mes pleurs,
Et qu'un même Tombeau renferme nos deux cœurs.

SCENE III.

IOLAS, DEJANIRE, DEMOPHON.

DEMOPHON.

VOs Tyrans ſont vaincus. Des débris de leur perte,
Madame, ils ont laiſſé la Campagne couverte.
Le Barbare Euriſtée à vos piés terraſſé,
L'aîné de vos enfans ſur ſon Trône placé,
Nos Peuples à l'envi nous rendant leur hommage;
D'un ſuperbe avenir telle eſt pour vous l'image.
Je n'oublirai jamais qu'un auguſte lien,
Madame, alloit unir votre ſang & le mien.

Qu'ils ne devoient former qu'une même famille,
Que mon Fils malheureux promis à votre Fille....

DEJANIRE.

A ma Fille ! ah cruel ! ſi vous l'aviez voulu....
Mais non. Dans votre cœur il étoit réſolu,
Ce forfait, honoré du nom de ſacrifice.
Vous trompiez ma faibleſſe. Un Barbare artifice
Sembloit de ton hymen allumer le flambeau ;
Et ton lit nuptial, ma Fille, eſt le tombeau !
Et vous venez m'offrir vos ſecours, votre zéle
Ma Fille ne vit plus ; je perds tout avec elle.
Tremblez. Votre ſupplice eſt déjà préparé.
C'eſt dans le cœur d'un Fils au déſeſpoir livré ;
D'un Fils que vous aimez, & que votre furie
Prive d'une moitié ſi tendrement chérie,
C'eſt au fond de ce cœur, compagnon de mes maux,
Que vous allez trouver mes vangeurs, vos Bourreaux.
Son amante n'eſt plus. Que ſans ceſſe il la pleure.
Qu'il pleure ſur ſa tombe, ou plutôt qu'il y meure.

Quels que ſoient ſes regrets, ſes larmes, ſa douleur,
Ils ne peuvent jamais égaler ſon malheur.
Mais non. Pour les ſentir il faudroit être Mere.
Ma Fille, c'eſt à moi que ta perte eſt amere.
Le temps peut eſſuyer les larmes d'un amant.
L'amour au déſeſpoir ſe conſole aiſément.
La Nature elle ſeule, immuable, éternelle,
Se nourrit de ſes pleurs toujours nouveaux comme elle.

à Iolas.

Guide mes pas.

IOLAS *à Démophon.*

Seigneur, daignez nous ſecourir.

DEMOPHON.

Où voulez-vous aller ?

DEJANIRE.

Voir ma Fille & mourir.

IOLAS.

Madame !

SCENE IV.

DEJANIRE, DEMOPHON, IOLAS, STENELUS, OLIMPIE *parée en victime*, THALES.

DEJANIRE.

Laiſſe-moi.... Ciel ! ma Fille ! j'expire;

Olimpie ſe jette dans les bras de Déjanire.

C'eſt toi !.. quel Dieu te rend aux vœux de Déjanire.

OLIMPIE.

Un Héros, dont j'ai vu les exploits triomphants,

DEJANIRE.

Ah Prince ! ô mon appui ! ma fille ! mes enfans !

Partagez mes tranſports. Et vous trop heureux Pere,

Pardonnez mes fureurs à l'amour d'une Mere.

DEMOPHON.

Je ne ſens que ma joie & mon étonnement.

Mon Fils, quel coup du ſort produit ce changement ?

STENELUS.

L'amour. De vos délais mon armée inquiette,

Attendoit le ſignal, immobile & muette,

(*montrant Olimpie.*)
Vers les triſtes aprêts à ſa mort deſtinés
Des ſoldats attentifs les yeux étoient tournés.
Un Dieu veilloit ſur elle. A mes piés on améne
(*montrant Thalès.*)
Cet eſclave Argien pris ſous les murs d'Athène.
J'apprens que de Cérès le Sacrificateur,
L'Interprête des Dieux, n'eſt qu'un lâche impoſteur.
J'apprens qu'avec Coprée il eſt d'intelligence.
Que du Tyran d'Argos il remplit la vangeance.
Cependant le bucher venoit de s'allumer:
Ce ſacrifice horrible alloit ſe conſommer.
Tout à coup au milieu d'un ſilence farouche,
Son nom, avec effroi, vole de bouche en bouche.
De l'eſclave ſuivi, dans mon trouble mortel,
J'abandonne mon Camp, je vole vers l'Autel,
J'arrive; quelle image à mes yeux ſe préſente!
Le glaive meurtrier levé ſur mon amante,
Ses traits qu'avec horreur la mort alloit couvrir,
Ses yeux levés au Ciel, qui la laiſſoit périr.
Le Prêtre ſur ſa proie alloit fondre en furie.
Le coup alloit partir. Je parois, je m'écrie:
» Arrête, malheureux! ſi tu frappes, tu meurs; »
Il frémit, il veut voir d'où partent ces clameurs.
Il rencontre mes yeux que le courroux anime.
Il voit auprès de moi le témoin de ſon crime;

Il voit qu'il eſt trahi. Son bras déſeſpéré
Tourne contre ſon ſein le glaive préparé.
Il tombe dans ſon ſang. Ma main tremblante encore
Enléve de l'Autel cet objet que j'adore.
Précieuſe victime, échapée au couteau!
Couverte encor du Voile, & ceinte du Bandeau,
Je la mêne en triomphe aux yeux de mon Armée.
De mon départ, encor, je la trouve allarmée.
» Amis, voici la fille, & d'Hercule & des Dieux
» Ai-je dit; tombartons, triomphons, à ſes yeux.
A ces mots, ou plutôt à l'aſpect d'Olimpie,
D'une intrépide ardeur mon armée eſt remplie.
On donne le ſignal; on ſe mêle; on combat.
Mon cœur ſemble paſſer dans le cœur du Soldat.
Tout fléchit ſous nos coups; & la fille d'Alcide,
A travers ces horreurs, eſt l'Aſtre qui nous guide.
Argos eſt ſous vos Loix. Le Ciel m'a protégé.
Si j'étois criminel, il ſe ſeroit vangé.
Mais pouvoit-il, en moi, punir comme un outrage,
Le ſoin de conſerver ſon plus parfait ouvrage.

à Déjanire.

Joignez un prix plus doux, Madame, à ſa faveur.

DEJANIRE.

Oui, mon fils, je le veux ; & j'en fais mon bonheur.
Elle vous doit la vie ; & je vous dois ma fille.
Vivez. Servez longtems de Pere à ma famille
Soyez unis, heureux, c'eſt mon plus cher eſpoir.
Je ne demande aux Dieux que le temps de le voir.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monſeigneur le Chancelier les *Héraclides*, *Tragédie & autres Œuvres de M. Marmontel*, & n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empecher l'Impreſſion. A Paris le 11. Decembre 1752.

JOLLY.

Corneille, Pierre

HERACLIUS,

EMPEREUR

D'ORIENT,

TRAGÉDIE.

1647.

A MONSEIGNEUR, SÉGUIER, CHANCELIER DE FRANCE.

MONSEIGNEUR,

Je ſais que cette Tragédie n'eſt pas d'un genre aſſez relevé pour eſpérer légitimement que vous y daigniez jetter les yeux, & que, pour offrir quelque choſe à votre grandeur qui n'en fût pas entiérement indigne, j'aurais eu beſoin d'une parfaite peinture de toute la vertu d'un Caton, ou d'un Sénèque : mais comme je tâchais d'amaſſer des forces pour ce grand deſſein, les nouvelles faveurs que j'ai reçues de vous m'ont donné une juſte impatience de les publier ; & les applaudiſſemens qui ont ſuivi les repréſentations de ce Poëme m'ont fait préſumer que ſa bonne fortune pourrait ſuppléer à ſon peu de mérite. La curioſité que ſon récit a laiſſée dans les eſprits pour ſa lecture, m'a flatté aiſément, juſques à me perſuader que je ne pouvais prendre

une plus heureuſe occaſion de leur faire ſavoir combien je vous ſuis redevable ; & j'ai précipité ma reconnaiſſance, quand j'ai conſidéré qu'autant que je la différerais pour m'en acquitter plus dignement, autant je demeurerais dans les apparences d'une ingratitude inexcuſable envers vous. Mais quand même les dernieres obligations que je vous ai ne m'auraient pas fait cette glorieuſe violence, il faut que je vous avoue ingénûment que les intérêts de ma propre réputation m'en impoſaient une très-preſſante néceſſité. Le bonheur de mes ouvrages ne la porte en aucun lieu où elle ne demeure fort douteuſe, & où l'on ne ſe défie avec raiſon de ce qu'en dit la voix publique, parce qu'aucun d'eux n'y fait connaître l'honneur que j'ai d'être connu de vous. Cependant on ſait par toute l'Europe l'accueil favorable que votre Grandeur fait aux Gens de Lettres, que l'accès auprès de vous eſt ouvert & libre à tous ceux que les Sciences ou les talens de l'eſprit élévent au-deſſus du commun, que les careſſes dont vous les honorez ſont les marques les plus indubitables & les plus ſolides de ce qu'ils valent, & qu'enfin nos plus belles Muſes, que feu Monſeigneur le Cardinal de Richelieu avait choiſies de ſa main pour en compoſer un corps tout d'eſprits, ſeraient encore inconſolables de ſa perte, ſi elles n'avaient trouvé chez votre Grandeur la même protection qu'elles rencontraient chez ſon Éminence. Quelle appa-

rence donc qu'en quelque climat où notre langue puiſſe avoir entrée, on puiſſe croire qu'un homme mérite quelque véritable eſtime, ſi ſes travaux n'y portent les aſſurances de l'etat que vous en faites, dans les hommages qu'il vous en doit ? Trouvez bon, MONSEIGNEUR, que celui-ci, plus heureux que le reſte des miens, affranchiſſe mon nom de la honte de ne vous en avoir point encore rendu, & que, pour affermir ce peu de réputation qu'ils m'ont acquis, il tire mes lecteurs d'un doute ſi légitime, en leur apprenant, non-ſeulement que je ne ſuis pas tout-à-fait inconnu, mais auſſi même que votre bonté ne dédaigne pas de répandre ſur moi votre bienveillance & vos graces. De ſorte que, quand votre vertu ne me donnerait pas toutes les paſſions imaginables pour votre ſervice, je ſerais le plus ingrat de tous les hommes, ſi je n'étais toute ma vie très-véritablement,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble, très-obéiſſant,
& très-fidele ſerviteur,
P. CORNEILLE.

AU LECTEUR,

SUR LA TRAGÉDIE D'HÉRACLIUS.

VOici une hardie entrepriſe ſur l'Hiſtoire, dont vous ne connaîtrez aucune choſe dans cette Tragédie, que l'ordre de la ſucceſſion des Empereurs Tibère, Maurice, Phocas & Héraclius. J'ai falſifié la naiſſance de ce dernier; mais ce n'a été qu'en ſa faveur, & pour lui en donner une plus illuſtre, le faiſant fils de l'Empereur Maurice, bien qu'il ne le fût que d'un Préteur d'Afrique de même nom que lui. J'ai prolongé la durée de l'Empire de ſon prédéceſſeur de douze années, & lui ai donné un fils, quoique l'hiſtoire n'en parle point, mais ſeulement d'une fille nommée Domitia, qu'il maria à un Priſcus ou Criſpus. J'ai prolongé de même la vie de l'Impératrice Conſtantine. Comme j'ai fait régner ce tyran vingt ans au lieu de huit, je n'ai fait mourir cette Princeſſe que dans la quinziéme année de ſa tyrannie, quoiqu'il l'eût ſacrifiée à ſa ſûreté avec ſes filles dès la cinquiéme. Je ne me mettrai pas en peine de juſtifier cette licence que j'ai priſe; l'événement l'a aſſez juſtifiée, & les

exemples des Anciens que j'ai rapportés ſur Rodogune, ſemblent l'autoriſer ſuffiſamment: mais, à parler ſans fard, je ne voudrais pas conſeiller à perſonne de la tirer en exemple. C'eſt beaucoup hazarder, & l'on n'eſt pas toujours heureux; & dans un deſſein de cette nature, ce qu'un bon ſuccès fait paſſer pour une ingénieuſe hardieſſe, un mauvais le fait prendre pour une témérité ridicule.

Baronius parlant de la mort de l'Empereur Maurice & de celle de ſes fils, que Phocas faiſait immoler à ſa vue, rapporte une circonſtance très-rare, dont j'ai pris l'occaſion de former le nœud de cette Tragédie, à qui elle ſert de fondement. Une nourrice eut tant de zèle pour ce malheureux Prince, qu'elle expoſa ſon propre fils au ſupplice, au lieu d'un des ſiens, qu'on lui avait donné à nourrir. Maurice reconnut l'échange & l'empêcha, par une conſidération pieuſe que cette extermination de toute ſa famille était un juſte jugement de Dieu, auquel il n'eût pas cru ſatisfaire, s'il eût ſouffert que le ſang d'un autre eût payé pour celui d'un de ſes fils. Mais quant à ce qui était de la mere, elle avait ſurmonté l'affection maternelle en faveur de ſon Prince, & l'on peut dire que ſon enfant était mort pour ſon regard. Comme j'ai cru que cette action était aſſez généreuſe pour mériter une perſonne plus illuſtre à la produire, j'ai fait

de cette Nourrice une Gouvernante. J'ai ſuppoſé que l'échange avait eu ſon effet ; & de cet enfant ſauvé par la ſuppoſition d'un autre, j'en ai fait Héraclius, le ſucceſſeur de Phocas. Bien plus, j'ai feint que cette Léontine ne croyant pas pouvoir cacher long-tems cet enfant que Maurice avait commis à ſa fidélité, vu la recherche exacte que Phocas en faiſait faire, & ſe voyant même déja ſoupçonnée, & prête à être découverte, ſe voulut mettre dans les bonnes graces de ce tyran, en lui allant offrir ce petit Prince dont il était en peine, au lieu duquel elle lui livra ſon propre fils Léonce. J'ai ajoûté que par cette action Phocas fut tellement gagné, qu'il crut ne pouvoir remettre ſon fils Martian aux mains d'une perſonne qui lui fût plus acquiſe, d'autant que ce qu'elle venait de faire l'avait jettée, à ce qu'il croyait, dans une haîne irréconciliable avec les amis de Maurice qu'il avait ſeuls à craindre. Cette faveur où je la mets auprès de lui, donne lieu à un ſecond échange d'Héraclius, qu'elle nourriſſait comme ſon fils ſous le nom de Léonce, avec Martian que Phocas lui avait confié. Je lui fais prendre l'occaſion de l'éloignement de ce tyran, que j'arrête trois ans, ſans revenir, à la guerre contre les Perſes ; & à ſon retour je fais qu'elle lui donne Héraclius pour ſon fils, qui eſt dorénavant élevé auprès de lui ſous le nom de Martian, pendant qu'elle retient le

vrai Martian auprès d'elle, & le nourrit ſous le nom de ſon Léonce, qu'elle avait expoſé pour l'autre. Comme ces deux Princes ſont grands, & que Phocas, abuſé par ce dernier échange, preſſe Héraclius d'épouſer Pulchérie, fille de Maurice, qu'il avait réſervée exprès ſeule de toute ſa famille, afin qu'elle portât par ce mariage le droit & les titres de l'Empire dans ſa maiſon; Léontine, pour empêcher cette alliance inceſtueuſe du frere & de la ſœur, avertit Héraclius de ſa naiſſance. Je ſerais trop long ſi je voulais ici toucher le reſte des incidens d'un Poëme ſi embarraſſé, & me contenterai de vous avoir donné ces lumieres, afin que vous en puiſſiez commencer la lecture avec moins d'obſcurité. Vous vous ſouviendrez ſeulement qu'Héraclius paſſe pour Martian, fils de Phocas, & Martian pour Léonce, fils de Léontine, & qu'Héraclius ſait qui il eſt, & qui eſt ce faux Léonce; mais que le vrai Martian, Phocas, ni Pulchérie n'en ſavent rien, non plus que le reſte des Acteurs, hormis Léontine, & ſa fille Eudoxe.

On m'a fait quelque ſcrupule de ce qu'il n'eſt pas vraiſemblable qu'une mere expoſe ſon fils à la mort pour en préſerver un autre; à quoi j'ai deux réponſes à faire. La premiere, que notre unique Docteur Ariſtote nous permet de mettre quelquefois des choſes qui même ſoient contre la raiſon & l'apparence,

pourvu que ce ſoit hors de l'action, ou, pour me ſervir des termes latins de ſes Interprètes, *extra fabulam*, comme eſt ici cette ſuppoſition d'enfans; & nous donne pour exemple Œdipe, qui, ayant tué un Roi de Thèbes, l'ignore encore vingt ans après. L'autre, que, l'action étant vraie du côté de la mere, comme je l'ai remarqué tantôt, il ne faut plus s'informer ſi elle eſt vraiſemblable, étant certain que toutes les vérités ſont recevables dans la Poéſie, quoiqu'elle ne ſoit pas obligée à les ſuivre. La liberté qu'elle a de s'en écarter n'eſt pas une néceſſité, & la vraiſemblance n'eſt qu'une condition néceſſaire à la diſpoſition, & non pas au choix du ſujet, ni des incidens qui ſont appuyés de l'hiſtoire. Tout ce qui entre dans le Poëme doit être croyable; & il l'eſt, ſelon Ariſtote, par l'un de ces trois moyens, la vérité, la vraiſemblance, ou l'opinion commune. J'irai plus outre; &, quoique peut-être on voudra prendre cette propoſition pour un paradoxe, je ne craindrai point d'avancer que le ſujet d'une belle Tragédie doit n'être pas vraiſemblable. La preuve en eſt aiſée par le même Ariſtote, qui ne veut pas qu'on en compoſe une d'un ennemi qui tue ſon ennemi, parce que, bien que cela ſoit fort vraiſemblable, il n'excite dans l'ame des ſpectateurs, ni pitié ni crainte, qui ſont les deux paſſions de la Tragédie; mais il nous renvoie

la

la choisir dans les événemens extraordinaires qui se passent entre personnes proches, comme d'un pere qui tue son fils, une femme son mari, un frere sa sœur; ce qui n'étant jamais vraisemblable, doit avoir l'autorité de l'histoire ou de l'opinion commune pour être cru; si bien qu'il n'est pas permis d'inventer un sujet de cette nature. C'est la raison qu'il donne de ce que les Anciens traitaient presque les mêmes sujets, d'autant qu'ils rencontraient peu de familles où fussent arrivés de pareils désordres, qui font les belles & puissantes oppositions du devoir & de la passion.

Ce n'est pas le lieu de m'étendre ici plus au long sur cette matiere; j'en ai dit ces deux mots en passant, par une nécessité de me défendre d'une objection qui détruirait tout mon ouvrage, puisqu'elle va à en sapper le fondement; & non par ambition d'étaler mes maximes, qui, peut-être, ne sont pas généralement avouées des Savans. Aussi ne donné-je ici mes opinions qu'à la mode de M. de Montagne, non pour bonnes, mais pour miennes. Je m'en suis bien trouvé jusqu'à présent; mais je ne tiens pas impossible qu'on réussisse mieux en suivant les contraires.

ACTEURS.

PHOCAS, Empereur d'Orient.

HÉRACLIUS, Fils de l'Empereur Maurice, cru Martian fils de Phocas, Amant d'Eudoxe.

MARTIAN, Fils de Phocas, cru Léonce fils de Léontine, Amant de Pulchérie.

PULCHÉRIE, Fille de l'Empereur Maurice, Maitreſſe de Martian.

LÉONTINE, Dame de Conſtantinople, autrefois Gouvernante d'Héraclius & de Martian.

EUDOXE, Fille de Léontine, & Maitreſſe d'Héraclius.

CRISPE, Gendre de Phocas.

EXUPERE, Patricien de Conſtantinople.

AMINTAS, Ami d'Exupere.

Un Page de Léontine.

La Scene eſt à Conſtantinople.

HERACLIUS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PHOCAS, CRISPE.

PHOCAS.

CRISPE, il n'eſt que trop vrai, la plus belle couronne
N'a que de faux brillans dont l'éclat l'environne;
Et celui dont le Ciel pour un ſceptre fait choix,
Juſqu'à ce qu'il le porte, en ignore le poids.
Mille & mille douceurs y ſemblent attachées,
Qui ne ſont qu'un amas d'amertumes cachées:

b) Qui croit les poſſéder les ſent s'évanouir,
Et la peur de les perdre empêche d'en jouir.
c) Surtout, qui, comme moi, d'une obſcure naiſſance,
Monte par la révolte à la toute-puiſſance,
Qui de ſimple ſoldat à l'Empire élevé,
Ne l'a que par le crime acquis, & conſervé;
d) Autant que ſa fureur s'eſt immolé de têtes,
Autant deſſus la ſienne il croit voir de tempêtes;
e) Et comme il n'a ſemé qu'épouvante, & qu'horreur,
Il n'en recueille enfin que trouble, & que terreur.
J'en ai ſemé beaucoup, & depuis quatre luſtres
Mon trône n'eſt fondé que ſur des morts illuſtres;
Et j'ai mis au tombeau, pour régner ſans effroi,
f) Tout ce que j'en ai vu de plus digne que moi.
Mais le ſang répandu de l'Empereur Maurice,
Ses cinq fils à ſes yeux envoyés au ſupplice,
En vain en ont été les premiers fondemens,
Si, pour m'ôter ce trône, ils ſervent d'inſtrumens,
On en fait revivre un au bout de vingt années;
g) Byzance ouvre, dis-tu, l'oreille à ces menées;
Et le peuple, amoureux de tout ce qui me nuit,
D'une croyance avide embraſſe ce faux bruit;
h) Impatient déja de ſe laiſſer ſéduire
Au premier impoſteur armé pour me détruire,
i) Qui, s'oſant revêtir de ce fantôme aimé,
Voudra ſervir d'idole à ſon zéle charmé.
k) Mais ſais-tu ſous quel nom ce fâcheux bruit s'excite?

CRISPE.

Il nomme Héraclius celui qu'il reſſuſcite.

PHOCAS.

Quiconque en eſt l'Auteur devait mieux l'inventer.
Le nom d'Héraclius doit peu m'épouvanter;
Sa mort eſt trop certaine, & fut trop remarquable,
Pour craindre un grand effet d'une ſi vaine fable.
Il n'avait que ſix mois, & lui perçant le flanc

On en fit dégoutter plus de lait que de sang ;
Et ce prodige affreux, dont je tremblai dans l'ame, (l
Fut aussi-tôt suivi de la mort de ma femme.
Il me souvient encor qu'il fut deux jours caché,
Et que, sans Léontine, on l'eût long-temps cherché :
Il fut livré par elle, à qui, pour récompense,
Je donnai de mon fils à gouverner l'enfance, (m
Du jeune Martian, qui, d'âge presque égal,
Etait resté sans mere en ce moment fatal.
Juge par-là combien ce conte est ridicule.

CRISPE.

Tout ridicule, il plaît, & le peuple est crédule ;
Mais, avant qu'à ce conte il se laisse emporter, (n
Il vous est trop aisé de le faire avorter.
Quand vous fites périr Maurice & sa famille,
Il vous en plut, Seigneur, réserver une fille, (o
Et résoudre dès-lors qu'elle aurait pour époux
Ce Prince destiné pour régner après vous.
Le peuple en sa personne aime encore & révère (p
Et son pere Maurice, & son ayeul Tibère ;
Et vous verra sans trouble en occuper le rang,
S'il voit tomber leur Sceptre au reste de leur sang.
Non, il ne courra plus après l'Ombre du frere,
S'il voit monter la sœur sur le trône du pere ;
Mais pressez cet hymen. Le Prince aux champs de Mars,
Chaque jour, chaque instant s'offre à mille hazards ;
Et, n'eût été Léonce, en la derniére guerre, (q
Ce dessein avec lui serait tombé par terre, (r
Puisque, sans la valeur de ce jeune guerrier,
Martian demeurait ou mort, ou prisonnier. (s
Avant que d'y périr, s'il faut qu'il y périsse,
Qu'il vous laisse un neveu qui le soit de Maurice,
Et qui, réunissant l'une & l'autre maison,
Tire chez vous l'amour qu'on garde pour son nom. (t

PHOCAS.

Hélas ! de quoi me ſert ce deſſein ſalutaire,
Si, pour en voir l'effet, tout me devient contraire ?
Pulchérie & mon fils ne ſe montrent d'accord
Qu'à fuir cet hyménée à l'égal de la mort ;
Et les averſions entre eux deux mutuelles,
Les font d'intelligence à ſe montrer rebelles.
La Princeſſe ſur-tout frémit à mon aſpect ;
Et, quoiqu'elle étudie un peu de faux reſpect,
Le ſouvenir des ſiens, l'orgueil de ſa naiſſance,
L'emporte à tous momens à braver ma puiſſance.
Sa mere, que long-temps je voulus épargner,
Et qu'en vain par douceur j'eſpérai de gagner,
L'a de la ſorte inſtruite, & ce que je vois ſuivre
u) Me punit bien du trop que je la laiſſai vivre.

CRISPE.

x) Il faut agir de force avec de tels eſprits,
Seigneur, & qui les flatte endurcit leurs mépris.
La violence eſt juſte où la douceur eſt vaine.

PHOCAS.

C'eſt par-là qu'aujourd'hui je veux domter ſa haîne :
y) Je l'ai mandée exprès, non plus pour la flatter,
Mais pour prendre mon ordre, & pour l'exécuter.

CRISPE.

Elle entre.

SCENE II.

PHOCAS, PULCHÉRIE, CRISPE.

PHOCAS.

ENFIN, Madame, il eſt temps de vous rendre;
Le beſoin de l'État défend de plus attendre;
Il lui faut des Céſars, & je me ſuis promis
D'en voir naître bien-tôt de vous & de mon fils.
Ce n'eſt pas exiger grande reconnaiſſance
Des ſoins que mes bontés ont pris de votre enfance,
De vouloir qu'aujourd'hui, pour prix de mes bienfaits,
Vous daigniez accepter les dons que je vous fais.
Ils ne font point de honte au rang le plus ſublime;
Ma couronne & mon fils valent bien quelque eſtime;
Je vous les offre encore après tant de refus;
Mais apprenez auſſi que je n'en ſouffre plus,
Que, de force ou de gré, je veux me ſatisfaire,
Qu'il me faut craindre en Maître, ou me chérir en pere,
Et que, ſi votre orgueil s'obſtine à me haïr,
Qui ne peut être aimé ſe peut faire obéir.

PULCHÉRIE.

Jai rendu juſqu'ici cette reconnaiſſance (*a*
A ces ſoins tant vantés d'élever mon enfance,
Que, tant qu'on m'a laiſſée en quelque liberté, (*a*
J'ai voulu me défendre avec civilité: (*b*
Mais, puiſqu'on uſe enfin d'un pouvoir tyrannique,
Je vois bien qu'à mon tour il faut que je m'explique;

c¹) Que je me montre entiere à l'injuſte fureur,
Et parle à mon tyran en fille d'Empereur.
Il fallait me cacher avec quelque artifice
d¹) Que j'étais Pulchérie, & fille de Maurice,
e¹) Si tu faiſais deſſein de m'éblouir les yeux,
f¹) Juſqu'à prendre tes dons pour des dons précieux.
Vois quels ſont tes préſens dont le refus t'étonne.
Tu me donnes, dis-tu, ton fils & ta couronne;
g¹) Mais que me donnes-tu, puiſque l'une eſt à moi,
Et l'autre en eſt indigne étant ſorti de toi?
Ta libéralité me fait peine à comprendre:
Tu parles de donner, quand tu ne fais que rendre;
Et puiſqu'avecque moi tu veux le couronner,
Tu ne me rends mon bien que pour te le donner.
Tu veux que cet hymen, que tu m'oſes preſcrire,
Porte dans ta maiſon les titres de l'Empire,
Et de cruel Tyran, d'infâme raviſſeur,
Te faſſe vrai Monarque, & juſte poſſeſſeur.
Ne reproche donc plus à mon ame indignée,
Qu'en perdant tous les miens tu m'as ſeule épargnée:
Cette feinte douceur, cette ombre d'amitié
Vient de ta politique, & non de ta pitié.
h¹) Ton intérêt, dès-lors, fit ſeul cette réſerve;
Tu m'as laiſſé la vie, afin qu'elle te ſerve;
Et mal ſûr dans un trône où tu crains l'avenir,
Tu ne m'y veux placer que pour t'y maintenir;
Tu ne m'y fais monter que de peur d'en deſcendre;
i¹) Mais connais Pulchérie, & ceſſe de prétendre.
Je ſais qu'il m'appartient ce trône où tu te ſieds,
Que c'eſt à moi d'y voir tout le monde à mes pieds;
Mais comme il eſt encor teint du ſang de mon pere,
S'il n'eſt lavé du tien, il ne ſaurait me plaire;
Et ta mort, que mes vœux s'efforcent de hâter,
Eſt l'unique degré par où j'y veux monter.
Voilà quelle je ſuis, & quelle je veux être;
Qu'un autre t'aime en pere, ou te redoute en Maître

Le cœur de Pulchérie eſt trop haut, & trop franc,
Pour craindre, ou pour flatter le bourreau de ſon ſang.

PHOCAS.

J'ai forcé ma colere à te prêter ſilence, (k
Pour voir à quel excès irait ton inſolence.
J'ai vu ce qui t'abuſe, & me fait mépriſer,
Et t'aime encore aſſez pour te déſabuſer.
N'eſtime plus mon ſceptre uſurpé ſur ton pere,
Ni que, pour l'appuyer, ta main ſoit néceſſaire.
Depuis vingt ans je régne, & je régne ſans toi;
Et j'en eus tout le droit du choix qu'on fit de moi.
Le trône où je me ſieds n'eſt pas un bien de race;
L'armée a ſes raiſons pour remplir cette place;
Son choix en eſt le titre, & tel eſt notre ſort,
Qu'une autre élection nous condamne à la mort.
Celle qu'on fit de moi fut l'arrêt de Maurice;
J'en vis avec regret le triſte ſacrifice;
Au repos de l'État il fallut l'accorder;
Mon cœur qui réſiſtait fut contraint de céder.
Mais pour remettre un jour l'Empire en ſa famille,
Je fis ce que je pus, je conſervai ſa fille;
Et, ſans avoir beſoin de titres, ni d'appui,
Je te fais part d'un bien qui n'était plus à lui.

PULCHÉRIE.

Un chétif centenier des troupes de Myſie, (l
Qu'un gros de mutinés elut par fantaiſie,
Oſer arrogamment ſe vanter à mes yeux
D'être juſte Seigneur du bien de mes ayeux!
Lui qui n'a pour l'Empire autre droit que ſes crimes, (m
Lui qui de tous les miens fit autant de victimes,
Croire s'être lavé d'un ſi noir attentat,
En imputant leur perte au repos de l'État!
Il fait plus, il me croit digne de cette excuſe!
Souffre, ſouffre à ton tour que je te déſabuſe;
Apprends que, ſi jadis quelques ſéditions

Uſurperent le droit de ces élections,
L'Empire était chez nous un bien héréditaire;
Maurice ne l'obtint qu'en gendre de Tibère;
n[1]) Et l'on voit depuis lui remonter mon deſtin
Juſqu'au grand Théodoſe, & juſqu'à Conſtantin.
Et je pourrais avoir l'ame aſſez abattue....

PHOCAS.

o[1]) Hé bien! ſi tu le veux, je te le reſtitue
Cet Empire, & conſens encor que ta fierté
Impute à mes remords l'effet de ma bonté.
Dis que je te le rends, & te fais des careſſes,
Pour appaiſer des tiens les Ombres vengereſſes,
Et tout ce qui pourra ſous quelqu'autre couleur
Autoriſer ta haîne, & flatter ta douleur.
Pour un dernier effort je veux ſouffrir la rage
Qu'allume dans ton cœur cette ſanglante image.
Mais que t'a fait mon fils? était-il, au berceau,
Des tiens que je perdis le juge, ou le bourreau?
Tant de vertus qu'en lui le monde entier admire,
Ne l'ont-elles pas fait trop digne de l'Empire?
En ai-je eu quelque eſpoir qu'il n'ait aſſez rempli?
Et voit-on ſous le Ciel Prince plus accompli?
Un cœur comme le tien, ſi grand, ſi magnanime....

PULCHÉRIE.

Va, je ne confonds point ſes vertus, & ton crime;
Comme ma haîne eſt juſte, & ne m'aveugle pas,
p[1]) J'en vois aſſez en lui pour les plus grands États:
J'admire chaque jour les preuves qu'il en donne:
J'honore ſa valeur, j'eſtime ſa perſonne,
q[1]) Et penche d'autant plus à lui vouloir du bien,
Que, s'en voyant indigne, il ne demande rien;
Que ſes longues froideurs témoignent qu'il s'irrite
r[1]) De ce qu'on veut de moi par-delà ſon mérite;
Et que de tes projets ſon cœur triſte & confus,
Pour m'en faire juſtice, approuve mes refus.

Ce fils si vertueux d'un pere si coupable,
S'il ne devait régner, me pourrait être aimable; (s
Et cette grandeur même où tu le veux porter (t
Est l'unique motif qui m'y fait résister.
Après l'assassinat de ma famille entiere,
Quand tu ne m'as laissé pere, mere, ni frere,
Que j'en fasse ton fils légitime héritier!
Que j'assure par-là leur trône au meurtrier!
Non, non; si tu me crois le cœur si magnanime
Qu'il ose séparer ses vertus de ton crime,
Sépare tes présens, & ne m'offre aujourd'hui
Que ton fils sans le sceptre, ou le sceptre sans lui.
Avise; &, si tu crains qu'il te fût trop infâme
De remettre l'Empire en la main d'une femme,
Tu peux dès aujourd'hui le voir mieux occupé.
Le Ciel me rend un frere à ta rage échappé.
On dit qu'Héraclius est tout prêt de paraître.
Tyran, descends du trône, & fais place à ton Maître. (u

PHOCAS.

A ce compte, arrogante, un fantôme nouveau, (x
Qu'un murmure confus fait sortir du tombeau,
Te donne cette audace, & cette confiance!
Ce bruit s'est fait déja digne de ta croyance. (y
Mais....

PULCHÉRIE.

Je sais qu'il est faux pour t'assurer ce rang.
Ta rage eut trop de soin de verser tout mon sang:
Mais la soif de ta perte en cette conjoncture
Me fait aimer l'auteur d'une belle imposture.
Au seul nom de Maurice il te fera trembler;
Puisqu'il se dit son fils, il veut lui ressembler;
Et cette ressemblance où son courage aspire (z
Mérite mieux que toi de gouverner l'Empire.
J'irai par mon suffrage affermir cette erreur,

L'avouer pour mon frere, & pour mon Empereur ;
Et dedans ſon parti jetter tout l'avantage
Du peuple convaincu par mon premier hommage.
Toi, ſi quelque remords te donne un juſte effroi,
a²) Sors du trône, & te laiſſe abuſer comme moi ;
Prends cette occaſion de te faire juſtice.

PHOCAS.

Oui, je me la ferai bientôt par ton ſupplice ;
Ma bonté ne peut plus arrêter mon devoir ;
b²) Ma patience a fait par-delà ſon pouvoir.
Qui ſe laiſſe outrager mérite qu'on l'outrage ;
Et l'audace impunie enfle trop un courage.
Tonne, menace, brave, eſpere en de faux bruits,
Fortifie, affermis ceux qu'ils auront ſéduits.
Dans ton ame, à ton gré, change ma deſtinée ;
c²) Mais choiſis pour demain la mort, ou l'hyménée.

PULCHÉRIE.

Il n'eſt pas pour ce choix beſoin d'un grand effort,
A qui hait l'hyménée, & ne craint point la mort.

PHOCAS.

Dis, ſi tu veux encor, que ton cœur la ſouhaite.

(*Dans les deux Scenes ſuivantes Héraclius paſſe pour Martian, & Martian pour Léonce. Héraclius ſe connaît ; mais Martian ne ſe connaît pas.*)

SCENE III. (d²

PHOCAS ; PULCHÉRIE ; HÉRACLIUS, *cru Martian, & ſachant qu'il eſt Héraclius*, CRISPE.

PHOCAS, *à Héraclius.*

APPROCHE, Martian, que je te le répète. (e²
Cette ingrate Furie, après tant de mépris,
Conſpire encor la perte & du pere & du fils.
Elle-même a ſemé cette erreur populaire
D'un faux Héraclius qu'elle accepte pour frere ;
Mais quoi qu'à ces mutins elle puiſſe impoſer,
Demain ils la verront mourir, ou t'épouſer.

HÉRACLIUS, *cru Martian.*

Seigneur....

PHOCAS.

Garde ſur toi d'attirer ma colere.

HÉRACLIUS, *cru Martian.*

Duſſé-je mal uſer de cet amour de pere,
Etant ce que je ſuis, je me dois quelque effort, (f²
Pour vous dire, Seigneur, que c'eſt vous faire tort ; (g²
Et que c'eſt trop montrer d'injuſte défiance,
De ne pouvoir régner que par ſon alliance :
Sans prendre un nouveau droit du nom de ſon époux,
Ma naiſſance ſuffit pour regner après vous.
J'ai du cœur, & tiendrais l'Empire même infâme,
S'il fallait l'obtenir de la main d'une femme.

PHOCAS.

h¹) Hé bien ! elle mourra ; tu n'en as pas beſoin.

HÉRACLIUS, *cru Martian.*

De vous-même, Seigneur, daignez mieux prendre
ſoin.
Le peuple aime Maurice, en perdre ce qui reſte
Nous rendrait ce tumulte au dernier point funeſte.
Au nom d'Héraclius, à demi ſoulevé,
Vous verriez par ſa mort le déſordre achevé.
Il vaut mieux la priver du rang qu'elle rejette,
Faire régner une autre, & la laiſſer ſujette ;
i¹) Et d'un parti plus bas puniſſant ſon orgueil....

PHOCAS.

Quand Maurice peut tout du creux de ſon cercueil,
A ce fils ſuppoſé, dont il faut me défendre,
Tu parles d'ajoûter un véritable gendre !

HÉRACLIUS.

Seigneur, j'ai des amis chez qui cette moitié....

PHOCAS.

A l'épreuve d'un ſceptre il n'eſt point d'amitié,
k¹) Point qui ne s'éblouiſſe à l'éclat de ſa pompe,
Point qu'après ſon hymen ſa haîne ne corrompe.
Elle mourra, te dis-je.

PULCHÉRIE.

Ah ! ne m'empêchez pas
De rejoindre les miens par un heureux trépas.
l¹) La vapeur de mon ſang ira groſſir la foudre
Que Dieu tient déja prête à le réduire en poudre ;
Et ma mort, en ſervant de comble à tant d'horreurs....

PHOCAS.

Par ſes remercîmens juge de ſes fureurs.
J'ai prononcé l'arrêt, il faut que l'effet ſuive.
Réſous-la de t'aimer, ſi tu veux qu'elle vive; (*m*
Sinon, j'en jure encore, & ne t'écoute plus,
Son trépas dès demain punira ſes refus.

SCENE IV.

PULCHÉRIE; HÉRACLIUS, *ſe connoiſſant;* MARTIAN, *ſe croyant Léonce.*

HÉRACLIUS.

EN vain il ſe promet que, ſous cette menace,
J'eſpère en votre cœur ſurprendre quelque place.
Votre refus eſt juſte, & j'en ſais les raiſons.
Ce n'eſt pas à nous deux d'unir les deux maiſons;
D'autres deſtins, Madame, attendent l'un & l'autre:
Ma foi m'engage ailleurs auſſi-bien que la vôtre.
Vous aurez en Léonce un digne poſſeſſeur; (*n*
Je ſerai trop heureux d'en poſſéder la ſœur.
Ce guerrier vous adore, & vous l'aimez de même.
Je ſuis aimé d'Eudoxe, autant comme je l'aime. (*o*
Léontine leur mere eſt propice à nos vœux;
Et quelque effort qu'on faſſe à rompre ces beaux nœuds,
D'un amour ſi parfait les chaînes ſont ſi belles,
Que nos captivités doivent être éternelles.

PULCHÉRIE.

Seigneur, vous connaiſſez ce cœur infortuné;
Léonce y peut beaucoup, vous me l'avez donné;

Et votre main illuſtre augmente le mérite
Des vertus dont l'éclat pour lui me ſollicite.
Mais à d'autres penſers il me faut recourir :
p^2) Il n'eſt plus tems d'aimer alors qu'il faut mourir ;
q^2) Et quand à ce départ une ame ſe prépare....

HÉRACLIUS.

Redoutez un peu moins les rigueurs d'un barbare.
Pardonnez-moi ce mot ; pour vous ſervir d'appui,
r^2) J'ai peine à reconnaître encore un pere en lui.
Réſolu de périr pour vous ſauver la vie,
Je ſens tous mes reſpects céder à cette envie ;
Je ne ſuis plus ſon fils, s'il en veut à vos jours ;
Et mon cœur tout entier vole à votre ſecours.

PULCHÉRIE.

C'eſt donc avec raiſon que je commence à craindre ;
Non la mort, non l'hymen où l'on me veut contraindre,
Mais ce péril extrême, où, pour me ſecourir,
Je vois votre grand cœur aveuglément courir.

MARTIAN, *ſe croyant Léonce.*

Ah ! mon Prince, ah ! Madame, il vaut mieux vous réſoudre,
s^2) Par un heureux hymen, à diſſiper ce foudre.
Au nom de votre amour, & de votre amitié,
Prenez de votre ſort tous deux quelque pitié.
t^2) Que la vertu du fils, ſi pleine & ſi ſincère,
u^2) Vainque la juſte horreur que vous avez du pere ;
x^2) Et, pour mon intérêt, n'expoſez pas tous deux....

HÉRACLIUS.

Que me dis-tu, Léonce, & qu'eſt-ce que tu veux ?
Tu m'as ſauvé la vie ; &, pour reconnaiſſance,

Je voudrais à tes feux ôter leur récompenſe ;
Et, miniſtre inſolent d'un Prince furieux,
Couvrir de cette honte un nom ſi glorieux,
Ingrat à mon ami, perfide à ce que j'aime,
Cruel à la Princeſſe, odieux à moi-même !
Je te connais, Léonce, & mieux que tu ne crois ;
Je ſais ce que tu vaux, & ce que je te dois.
Son bonheur eſt le mien, Madame, & je vous donne
Léonce & Martian en la même perſonne ;
C'eſt Martian en lui que vous favoriſez. (y²)
Oppoſons la conſtance aux périls oppoſés. (z²)
Je vais près de Phocas eſſayer la priere ;
Et, ſi je n'en obtiens la grace toute entiere, (a³)
Malgré le nom de pere, & le titre de fils,
Je deviens le plus grand de tous ſes ennemis.
Oui, ſi ſa cruauté s'obſtine à votre perte,
J'irai pour l'empêcher juſqu'à la force ouverte ;
Et puiſſe, ſi le Ciel m'y voit rien épargner,
Un faux Héraclius en ma place régner.
Adieu, Madame.

SCENE V.

PULCHÉRIE ; MARTIAN, *ſe croyant Léonce.*

PULCHÉRIE.

ADieu, Prince trop magnanime,
Prince digne en effet d'un trône acquis ſans crime,
Digne d'un autre pere. Ah Phocas ! ah tyran !
Se peut-il que ton ſang ait formé Martian ?
Mais allons, cher Léonce, admirant ſon courage,

Tâcher de notre part à repouſſer l'orage.
Tu t'es fait des amis, je ſais des mécontens.
Le peuple eſt ébranlé, ne perdons point de tems:
L'honneur te le commande, & l'amour t'y convie.

MARTIAN, *ſe croyant Léonce.*

Pour otage en ſes mains ce tigre a votre vie;
Et je n'oſerai rien qu'avec un juſte effroi
b3) Qu'il ne venge ſur vous ce qu'il craindra de moi.

PULCHÉRIE.

N'importe; à tout oſer le péril doit contraindre.
c3) Il ne faut craindre rien quand on a tout à craindre.
d3) Allons examiner, pour ce coup généreux,
Les moyens les plus prompts, & les moins dangereux.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LÉONTINE, EUDOXE.

LÉONTINE.

VOILA ce que j'ai craint de ſon ame enflammée. (a

EUDOXE.

S'il m'eût caché ſon ſort, il m'aurait mal aimée. (b

LÉONTINE.

Avec trop d'imprudence il vous l'a révélé.
Vous êtes fille, Eudoxe, & vous avez parlé. (c
Vous n'avez pu ſavoir cette grande nouvelle
Sans la dire, à l'oreille, à quelque ame infidelle, (d
A quelque eſprit léger, ou de votre heur jaloux,
A qui ce grand ſecret a peſé comme à vous.
C'eſt par-là qu'il eſt ſu, c'eſt par-là qu'on publie
Ce prodige étonnant d'Héraclius en vie;
C'eſt par-là qu'un tyran, plus inſtruit que troublé
De l'ennemi ſecret qui l'aurait accablé,
Ajoûtera bientôt ſa mort à tant de crimes, (e
Et ſe ſacrifira pour nouvelles victimes,
Ce Prince dans ſon ſein pour ſon fils élevé,
Vous qu'adore ſon ame, & moi qui l'ai ſauvé.
Voyez combien de maux pour n'avoir ſu vous taire! (f

EUDOXE.

g) Madame, mon reſpect ſouffre tout d'une mere ;
Qui, pour peu qu'elle veuille écouter la raiſon,
Ne m'accuſera plus de cette trahiſon :
h) Car c'en eſt une enfin bien digne de ſupplice,
i) Qu'avoir d'un tel ſecret donné le moindre indice.

LÉONTINE.

Et qui donc aujourd'hui le fait connaître à tous ?
Eſt-ce le Prince, ou moi ?

EUDOXE.

Ni le Prince, ni vous.
De grace, examinez ce bruit qui vous alarme.
On dit qu'il eſt en vie, & ſon nom ſeul les charme ;
On ne dit point comment vous trompâtes Phocas,
Livrant un de vos fils pour ce Prince au trépas,
Ni comme après du ſien étant la gouvernante,
Par une tromperie encor plus importante,
k) Vous en fîtes l'échange, &, prenant Martian,
Vous laiſſâtes pour fils ce Prince à ſon tyran ;
En ſorte que le ſien paſſe ici pour mon frere,
l) Cependant que de l'autre il croit être le pere,
Et voit en Martian Léonce qui n'eſt plus,
Tandis que ſous ce nom il aime Héraclius.
m) On dirait tout cela, ſi par quelque imprudence
Il m'était échappé d'en faire confidence ;
Mais pour toute nouvelle on dit qu'il eſt vivant ;
Aucun n'oſe pouſſer l'Hiſtoire plus avant.
Comme ce ſont pour tous des routes inconnues,
n) Il ſemble à quelques-uns qu'il doit tomber des nues ;
Et j'en ſais tel qui croit, dans ſa ſimplicité,
o) Que, pour punir Phocas, Dieu l'a reſſuſcité.
Mais le voici.

SCENE II.

HÉRACLIUS, LÉONTINE, EUDOXE.

HÉRACLIUS.

MADAME, il n'eſt plus tems de taire
D'un ſi profond ſecret le dangereux myſtère :
Le Tyran, alarmé du bruit qui le ſurprend,
Rend ma crainte trop juſte, & le péril trop grand :
Non que de ma naiſſance il faſſe conjecture ;
Au contraire, il prend tout pour groſſiere impoſture,
Et me connaît ſi peu, que, pour la renverſer,
A l'hymen qu'il ſouhaite il prétend me forcer.
Il m'oppoſe à mon nom qui le vient de ſurprendre :
Je ſuis fils de Maurice, il m'en veut faire gendre,
Et s'acquérir les droits d'un Prince ſi chéri,
En me donnant moi-même à ma ſœur pour mari.
En vain nous réſiſtons à ſon impatience,
Elle par haîne aveugle, & moi par connaiſſance ;
Lui, qui ne conçoit rien de l'obſtacle éternel
Qu'oppoſe la nature à ce nœud criminel,
Menace Pulchérie au refus obſtinée,
Lui propoſe à demain la mort, ou l'hyménée.
J'ai fait pour le fléchir un inutile effort ;
Pour éviter l'inceſte, elle n'a que la mort.
Jugez s'il n'eſt pas tems de montrer qui nous ſommes,
De ceſſer d'être fils du plus méchant des hommes,
D'immoler mon Tyran aux périls de ma ſœur,
Et de rendre à mon pere un juſte ſucceſſeur.

LÉONTINE.

Puiſque vous ne craignez que ſa mort, ou l'inceſte,

Je rends graces, Seigneur, à la bonté céleſte,
De ce qu'en ce grand bruit le ſort nous eſt ſi doux,
Que nous n'avons encor rien à craindre pour vous.
Votre courage ſeul nous donne lieu de craindre ;
Moderez-en l'ardeur, daignez vous y contraindre :
Et puiſqu'aucun ſoupçon ne dit rien à Phocas,
Soyez encor ſon fils, & ne vous montrez pas.
De quoi que ce tyran menace Pulchérie,
s) J'aurai trop de moyens d'arrêter ſa furie,
De rompre cet hymen, ou de le retarder,
Pourvu que vous veuilliez ne vous point hazarder.
Répondez moi de vous, & je vous réponds d'elle.

HÉRACLIUS.

Jamais l'occaſion ne s'offrira ſi belle.
Vous voyez un grand peuple à demi révolté,
Sans qu'on ſache l'Auteur de cette nouveauté.
Il ſemble que de Dieu la main appeſantie,
t) Se faiſant du tyran l'effroyable partie,
Veuille avancer par-là ſon juſte châtiment ;
Que par un ſi grand bruit ſemé confuſément
Il diſpoſe les cœurs à prendre un nouveau Maître,
Et preſſe Héraclius de ſe faire connaître.
C'eſt à nous de répondre à ce qu'il en prétend.
Montrons Héraclius au peuple qui l'attend ;
Evitons le hazard qu'un impoſteur l'abuſe,
Et qu'après s'être armé d'un nom que je refuſe,
De mon trône à Phocas, ſous ce titre arraché,
Il puiſſe me punir de m'être trop caché.
Il ne ſera pas tems, Madame, de lui dire
Qu'il me rende mon nom, ma naiſſance, & l'Empire,
Quand il ſe prévaudra de ce nom déja pris,
Pour me joindre au Tyran dont je paſſe pour fils.

LÉONTINE.

Sans vous donner pour chef à cette populace,
Je romprai bien encor ce coup, s'il vous menace ;

Mais gardons juſqu'au bout ce ſecret important ;
Fiez-vous plus à moi qu'à ce peuple inconſtant.
Ce que j'ai fait pour vous depuis votre naiſſance
Semble digne, Seigneur, de cette confiance :
Je ne laiſſerai point mon ouvrage imparfait,
Et bientôt mes deſſeins auront un plein effet.
Je punirai Phocas, je vengerai Maurice ;
Mais aucun n'aura part à ce grand ſacrifice ;
J'en veux toute la gloire, & vous me la devez :
Vous régnerez par moi, ſi par moi vous vivez.
Laiſſez entre mes mains mûrir vos deſtinées,
Et ne hazardez point le fruit de vingt années.

EUDOXE.

Seigneur, ſi votre amour peut écouter mes pleurs,
Ne vous expoſez point au dernier des malheurs.
La mort de ce Tyran, quoique trop légitime,
Aura dedans vos mains l'image d'un grand crime :
Le peuple pour miracle oſera maintenir
Que le Ciel par ſon fils l'aura voulu punir ;
Et ſa haîne obſtinée, après cette chimère,
Vous croira parricide en vengeant votre pere.
La vérité n'aura ni le nom, ni l'effet,
Que d'un adroit menſonge à couvrir ce forfait ;
Et d'une telle erreur l'ombre ſera trop noire,
Pour ne pas obſcurcir l'éclat de votre gloire.
Je ſais bien que l'ardeur de venger vos parens....

HÉRACLIUS.

Vous en êtes auſſi, Madame, & je me rends ; (a
Je n'examine rien, & n'ai pas la puiſſance
De combattre l'amour, & la reconnaiſſance.
Le ſecret eſt à vous, & je ſerais ingrat,
Si, ſans votre congé, j'oſais en faire éclat ;
Puiſque ſans votre aveu toute mon aventure
Paſſerait pour un ſonge, ou pour une impoſture.
Je dirai plus : l'Empire eſt plus à vous qu'à moi,

Puiſqu'à Léonce mort tout entier je le doi.
e) C'eſt le prix de ſon ſang; c'eſt pour y ſatisfaire
Que je rends à la ſœur ce que je tiens du frere.
y) Non que, pour m'acquitter par cette élection,
Mon devoir ait forcé mon inclination.
Il préſenta mon cœur aux yeux qui le charmerent;
Il prépara mon ame au feu qu'ils allumerent;
Et ces yeux tout divins, par un ſoudain pouvoir,
ζ) Acheverent ſur moi l'effet de ce devoir.
Oui, mon cœur, chere Eudoxe, à ce trône n'aſpire,
Que pour vous voir bientôt Maitreſſe de l'Empire.
a') Je ne me ſuis voulu jetter dans le hazard,
Que par la ſeule ſoif de vous en faire part;
C'était là tout mon but. Pour éviter l'inceſte,
Je n'ai qu'à m'éloigner de ce climat funeſte;
Mais ſi je me dérobe au rang qui vous eſt dû,
Ce ſera par moi ſeul que vous l'aurez perdu;
Seul je vous ôterai ce que je vous dois rendre.
b') Diſpoſez des moyens, & du temps de le prendre.
c') Quand vous voudrez régner, faites-m'en poſſeſſeur:
Mais comme enfin j'ai lieu de craindre pour ma ſœur,
Tirez-la dans ce jour de ce péril extrême,
Ou demain je ne prends conſeil que de moi-même.

LÉONTINE.

Repoſez vous ſur moi, Seigneur, de tout ſon ſort,
Et n'en appréhendez ni l'hymen, ni la mort.

SCENE

SCENE III.

LÉONTINE, EUDOXE.

LÉONTINE.

CE n'eſt plus avec vous qu'il faut que je déguiſe ;
A ne vous rien cacher ſon amour m'autoriſe.
Vous ſaurez les deſſeins de tout ce que j'ai fait, (d
Et pourrez me ſervir à preſſer leur effet.
Notre vrai Martian adore la Princeſſe ;
Animons toutes deux l'amant pour la Maitreſſe,
Faiſons que ſon amour nous venge de Phocas, (e
Et de ſon propre fils arme pour nous le bras.
Si j'ai pris ſoin de lui, ſi je l'ai laiſſé vivre,
Si je perdis Léonce, & ne le fis pas ſuivre,
Ce fut ſur l'eſpoir ſeul qu'un jour, pour s'agrandir,
A ma pleine vengeance il pourrait s'enhardir.
Je ne l'ai conſervé que pour ce parricide.

EUDOXE.

Ah ! Madame !

LÉONTINE.

Ce mot déja vous intimide !
C'eſt à de telles mains qu'il nous faut recourir,
C'eſt par-là qu'un Tyran eſt digne de périr ;
Et le courroux du Ciel, pour en purger la terre,
Nous doit un parricide au refus du tonnerre.
C'eſt à nous qu'il remet de l'y précipiter ;
Phocas le commettra, s'il le peut éviter ;
Et nous immolerons au ſang de votre frere
Le pere par le fils, ou le fils par le pere.
L'ordre eſt digne de nous, le crime eſt digne d'eux.

Sauvons Héraclius au péril de tous deux.

EUDOXE.

Je ſais qu'un parricide eſt digne d'un tel pere ;
f') Mais faut-il qu'un tel fils ſoit en péril d'en faire ?
Et, ſachant ſa vertu, pouvez-vous juſtement
Abuſer juſques-là de ſon aveuglement ?

LÉONTINE.

Dans le fils d'un Tyran l'odieuſe naiſſance
g') Mérite que l'erreur arrache l'innocence ;
Et que, de quelque éclat qu'il ſe ſoit revêtu,
h') Un crime qu'il ignore en ſouille la vertu.

SCENE IV.

LÉONTINE, EUDOXE, UN PAGE.

LE PAGE.

i') EXUPÈRE, Madame, eſt là qui vous demande.

LÉONTINE.

Exupere ! A ce nom que ma ſurpriſe eſt grande !
k') Qu'il entre. A quel deſſein vient-il parler à moi,
l') Lui que je ne vois point, qu'à peine je connoi ?
Dans l'ame il hait Phocas qui s'immola ſon pere,
Et ſa venue ici cache quelque myſtere.
Je vous l'ai déja dit, votre langue nous perd.

SCENE V.

EXUPERE, LÉONTINE, EUDOXE.

EXUPERE.

MADAME, Héraclius vient d'être découvert.

LÉONTINE, *à Eudoxe.*

Hé bien! (*n*)

EUDOXE.

Si....

LÉONTINE.

(*à Exupere.*)

Taiſez-vous. Depuis quand?

EXUPERE.

Tout-à-l'heure.

LÉONTINE.

Et déja l'Empereur a commandé qu'il meure?

EXUPERE.

Le Tyran eſt bien loin de s'en voir éclairci.

LÉONTINE.

Comment?

EXUPERE.

Ne craignez rien, Madame; le voici.

LÉONTINE.

Je ne vois que Léonce.

EXUPERE.

Ah ! quittez l'artifice.

SCENE VI.

MARTIAN, LÉONTINE, EXUPERE, EUDOXE.

MARTIAN

MADAME, dois-je croire un billet de Maurice ?
Voyez ſi c'eſt ſa main, ou s'il eſt contrefait.
Dites s'il me détrompe, ou m'abuſe en effet,
Si je ſuis votre fils, ou s'il était mon pere ;
Vous en devez connaître encor le caractère.

LÉONTINE.

Léontine a trompé Phocas,
Et livrant pour mon fils un des ſiens au trépas,
Dérobe à ſa fureur l'héritier de l'Empire.
O vous qui me reſtez de fidèles ſujets,
Honorez ſon grand zèle, appuyez ſes projets ;
Sous le nom de Léonce Héraclius reſpire.

MAURICE.

(*Elle rend le billet à Exupere.*)

Seigneur, il vous dit vrai ; vous étiez en mes mains,
Quand on ouvrit Byzance au pire des humains.
Maurice m'honora de cette confiance ;
Mon zèle y répondit par-delà ſa croyance.
Le voyant priſonnier & ſes quatre autres fils,
Je cachai quelques jours ce qu'il m'avait commis :
Mais enfin toute prête à me voir découverte,

Ce zèle ſur mon ſang détourna votre perte. (p
J'allai pour vous ſauver vous offrir à Phocas ;
Mais j'offris votre nom, & ne vous donnai pas. (q
La généreuſe ardeur de ſujette fidelle
Me rendit pour mon Prince à moi-même cruelle.
Mon fils fut, pour mourir, le fils de l'Empereur.
J'éblouis le Tyran, je trompai ſa fureur :
Léonce, au lieu de vous, lui ſervit de victime.

(*Elle fait un ſoupir.*)

Ah ! pardonnez, de grace ; il m'échappe ſans crime. (r
J'ai pris pour vous ſa vie, & lui rends un ſoupir ; (s
Ce n'eſt pas trop, Seigneur, pour un tel ſouvenir.
A cet illuſtre effort par mon devoir réduite,
J'ai domté la nature, & ne l'ai pas détruite.
Phocas, ravi de joie à cette illuſion,
Me combla de faveurs avec profuſion,
Et nous fit de ſa main cette haute fortune, (t
Dont il n'eſt pas beſoin que je vous importune.
Voilà ce que mes ſoins vous laiſſaient ignorer ;
Et j'attendais, Seigneur, à vous le déclarer,
Que, par vos grands exploits, votre rare vaillance
Pût faire à l'Univers croire votre naiſſance,
Et qu'une occaſion pareille à ce grand bruit (u
Nous pût de ſon aveu promettre quelque fruit.
Car comme j'ignorais que notre grand Monarque (x
En eût pu rien ſavoir, ou laiſſer quelque marque,
Je doutais qu'un ſecret n'étant ſu que de moi,
Sous un Tyran ſi craint, pût trouver quelque foi.

EXUPERE.

Comme ſa cruauté, pour mieux gêner Maurice, (y
Le forçait de ſes fils à voir le ſacrifice,
Ce Prince vit l'échange, & l'allait empêcher :
Mais l'acier des Bourreaux fut plus prompt à trancher ;
La mort de votre fils arrêta cette envie, (z
Et prévint d'un moment le refus de ſa vie.

Maurice, à quelque eſpoir ſe laiſſant lors flatter,
a²) S'en ouvrit à Félix & vint le viſiter,
Et trouva les moyens de lui donner ce gage
Qui vous en pût un jour rendre un plein témoignage.
Félix eſt mort, Madame, & n'aguère en mourant
Il remit ce dépôt à ſon plus cher parent,
Et m'ayant tout conté : *Tiens*, dit-il, *Exupere*,
Sers ton Prince & venge ton Pere.
b²) Armé d'un tel ſecret, Seigneur, j'ai voulu voir
Combien parmi le peuple il aurait de pouvoir.
J'ai fait ſemer ce bruit ſans vous faire connaître ;
Et voyant tous les cœurs vous ſouhaiter pour Maître,
J'ai ligué du Tyran les ſecrets ennemis,
Mais ſans leur témoigner plus qu'il ne m'eſt permis.
Ils aiment votre nom, ſans ſavoir davantage,
Et cette ſeule joie anime leur courage,
c²) Sans qu'autres que les deux qui vous parlaient là-bas
De tout ce qu'elle a fait ſachent plus que Phocas.
Vous venez de ſavoir ce que vous vouliez d'elle,
C'eſt à vous de répondre à ſon généreux zèle.
Le Peuple eſt mutiné, nos amis aſſemblés,
Le Tyran effrayé, ſes Confidens troublés.
Donnez l'aveu du Prince à ſa mort qu'on apprête,
Et ne dédaignez pas d'ordonner de ſa tête.

MARTIAN, *ſe croyant Héraclius.*

d²) Surpris des nouveautés d'un tel événement,
e²) Je demeure à vos yeux muet d'étonnement.
f²) Je ſais ce que je dois, Madame, au grand ſervice
Dont vous avez ſauvé l'héritier de Maurice.
Je croyais, comme fils, devoir tout à vos ſoins,
Et je vous dois bien plus, lorſque je vous ſuis moins ;
Mais, pour vous expliquer toute ma gratitude,
Mon ame a trop de trouble & trop d'inquiétude.
g²) J'aimais, vous le ſavez, & mon cœur enflammé
Trouve enfin une ſœur dedans l'objet aimé.
Je perds une Maitreſſe en gagnant un Empire :

Mon amour en murmure, & mon cœur en ſoupire ;
Et de mille penſers mon eſprit agité
Paraît enſeveli dans la ſtupidité.
Il eſt temps d'en ſortir, l'honneur nous le commande.
Il faut donner un Chef à votre illuſtre bande. (A
Allez, brave Exupere, allez, je vous rejoins ;
Souffrez que je lui parle un moment ſans témoins.
Diſpoſez cependant vos amis à bien faire ;
Sur-tout, ſauvons le fils, en immolant le pere :
Il n'eut rien du Tyran qu'un peu de mauvais ſang, (i
Dont la derniere guerre a trop purgé ſon flanc.

EXUPERE.

Nous vous rendrons, Seigneur, entiere obéiſſance,
Et vous allons attendre avec impatience.

SCENE VII.

MARTIAN, LÉONTINE, EUDOXE.

MARTIAN.

MADAME, pour laiſſer toute ſa dignité (l
A ce dernier effort de généroſité,
Je crois que les raiſons que vous m'avez données
M'en ont ſeules caché le ſecret tant d'années.
D'autres ſoupçonneraient qu'un peu d'ambition,
Du Prince Martian voyant la paſſion,
Pour lui voir ſur le trône élever votre fille,
Aurait voulu laiſſer l'Empire en ſa famille,
Et me faire trouver un tel deſſein bien doux
Dans l'éternelle erreur d'être ſorti de vous ;
Mais je tiendrais à crime une telle penſée ;
Je me plains ſeulement d'une ardeur inſenſée,

D'un déteſtable amour que, pour ma propre ſœur,
Vous-même vous avez allumé dans mon cœur.
l²) Quel deſſein faiſiez-vous ſur cet aveugle inceſte ?

LÉONTINE.

Je vous aurais tout dit avant ce nœud funeſte,
m²) Et je le craignais peu, trop ſûre que Phocas,
Ayant d'autres deſſeins, ne le ſouffrirait pas.
n²) Je voulais donc, Seigneur, qu'une flamme ſi belle
Portât votre courage aux vertus dignes d'elle,
Et que, votre valeur l'ayant ſû mériter,
Le refus du Tyran vous pût mieux irriter.
Vous n'avez pas rendu mon eſpérance vaine.
J'ai vu dans votre amour une ſource de haîne ;
Et j'oſe dire encor qu'un bras ſi renommé
Peut-être aurait moins fait, ſi le cœur n'eût aimé.
Achevez donc, Seigneur, & puiſque Pulchérie
o²) Doit craindre l'attentat d'une aveugle furie.....

MARTIAN.

Peut-être il vaudrait mieux moi-même la porter
p²) A ce que le Tyran témoigne en ſouhaiter.
Son amour, qui pour moi réſiſte à ſa colere,
N'y reſiſtera plus quand je ſerai ſon frere ;
Pourrais-je lui trouver un plus illuſtre époux ?

LÉONTINE.

Seigneur, qu'allez-vous faire, & que me dites-vous ?

MARTIAN.

Que peut-être, pour rompre un ſi digne hyménée,
J'expoſe à tort ſa tête avec ma deſtinée,
Et fais d'Héraclius un Chef de Conjurés,
Dont je vois les complots encor mal aſſurés.
Aucun d'eux du Tyran n'approche la perſonne ;
Et quand même l'iſſue en pourrait être bonne,
q²) Peut-être il m'eſt honteux de reprendre l'État
Par l'infâme ſuccès d'un lâche aſſaſſinat :

Peut-être il vaudrait mieux en tête d'une Armée
Faire parler pour moi toute ma renommée, (r
Et trouver à l'Empire un chemin glorieux,
Pour venger mes parens d'un bras victorieux. (s
C'eſt dont je vais réſoudre avec cette Princeſſe,
Pour qui, non plus l'amour, mais le ſang m'intéreſſe. (t
Vous, avec votre Eudoxe.....

LÉONTINE.

Ah! Seigneur, écoutez.

MARTIAN.

J'ai beſoin de conſeil dans ces difficultés;
Mais, à parler ſans fard, pour écouter les vôtres,
Outre mes intérêts, vous en avez trop d'autres.
Je ne ſoupçonne point vos vœux ni votre foi;
Mais je ne veux d'avis que d'un cœur tout à moi.
Adieu.

SCENE VIII.

LÉONTINE, EUDOXE.

LÉONTINE.

TOUT me confond, tout me devient contraire.
Je ne fais rien du tout quand je penſe tout faire;
Et lorſque le hazard me flatte avec excès,
Tout mon deſſein avorte au milieu du ſuccès.
Il ſemble qu'un démon funeſte à ſa conduite (u
De beaux commencemens empoiſonne la ſuite.
Ce billet dont je vois Martian abuſé
Fait plus en ma faveur que je n'aurais oſé;
Il arme puiſſamment le fils contre le pere;

Mais comme il a levé le bras en qui l'espere,
Par le prompt châtiment il vous avez regret
Que la nature y forme un obstacle secret.
Mais comme il nous trompe, il ne peut le ſéduire :
Il trahit, en feignant, ce qu'il croit mieux détruire :
Il ſoutient, & m'oſera me le vous pencher,
Il va prendre l'accès un sein de l'empêcher.

EUDOXE.

Madame, pour le moins vous avez connaiſſance
De l'auteur de ce bruit, & de mon innocence.
Mais je m'étonne fort de voir à l'abandon
Du Prince Heraclius les droits avec le nom.
Ce billet confirmé par votre témoignage,
Pour monter dans le trône, eſt un grand avantage.
Si Martian le peut ſous ce titre occuper,
Fermez-vous qu'il le laiſſe aiſément détromper ?
Et qu'au premier moment qu'il vous verra dédire,
Aux mains de ſon vrai Maître il remette l'Empire ?

LÉONTINE.

Vous êtes curieuſe, & voulez trop ſavoir.
N'ai-je pas déja dit que j'y ſaurai pourvoir ?
Tâchons, ſans plus tarder, à revoir Exupere,
Pour prendre en ce déſordre un conſeil ſalutaire.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MARTIAN, PULCHÉRIE.

MARTIAN.

JE veux bien l'avouer, Madame, car mon cœur
A de la peine encore à vous nommer ma sœur.
Quand, malgré ma fortune à vos pieds abaissée,
J'osais Jusques à vous élever ma pensée,
Plus plein d'étonnement que de timidité,
J'interrogeais ce cœur sur sa témérité;
Et dans ses mouvemens, pour secrette réponse,
Je sentais quelque chose au-dessus de Léonce,
Dont, malgré ma raison, l'impérieux effort
Emportait mes desirs au-delà de mon sort.

PULCHÉRIE.

Moi-même assez souvent j'ai senti dans mon ame
Ma naissance en secret me reprocher ma flamme:
Mais quoi! l'Impératrice à qui je dois le jour
Avait innocemment fait naître cet amour.
J'approchais de quinze ans, alors qu'empoisonnée,
Pour avoir contredit mon indigne hyménée,
Elle mêla ces mots à ses derniers soupirs:
Le Tyran veut surprendre ou forcer vos desirs,
Ma fille, & sa fureur à son fils vous destine;

Mais prenez un époux des mains de Léontine,
Elle garde un trésor qui vous sera bien cher.
Cet ordre en sa faveur me fut si bien toucher,
Qu'au lieu de la haïr d'avoir livré mon frere,
J'en tins le bruit pour faux, elle me devint chere;
Et confondant ces mots de trésor & d'époux,
Je crûs les bien entendre expliquant tout de vous.
J'opposais de la sorte à ma fiere naissance
Les favorables loix de mon obéissance;
Et je m'imputais même à trop de vanité,
De trouver entre nous quelque inégalité.
La race de Léonce était Patricienne,
L'éclat de vos beautés l'égalait à la mienne;
Et je me laissais dire en mes douces erreurs:
C'est de pareils Héros qu'on fait les Empereurs.
Tu peux bien sans rougir aimer un grand courage,
A qui le monde entier peut rendre un juste hommage.
J'écoutais sans dédain ce qui m'autorisait:
L'amour pensait le dire, & le sang le disait;
Et de ma passion la flatteuse imposture
S'emparait dans mon cœur des droits de la nature.

MARTIAN.

Ah! ma sœur, puisqu'enfin mon destin éclairci
Veut que je m'accoutume à vous nommer ainsi,
Qu'aisément l'amitié jusqu'à l'amour nous mene!
C'est un penchant si doux qu'on y tombe sans peine;
Mais, quand il faut changer l'amour en amitié,
Que l'ame qui s'y force est digne de pitié!
Et qu'on doit plaindre un cœur qui, n'osant s'en défendre,
Se laisse déchirer avant que de se rendre!
Ainsi donc la nature à l'espoir le plus doux
Fait succéder l'horreur, & l'horreur d'être à vous!
Ce que je fuis m'arrache à ce que j'aimais d'être!
Ah! s'il m'était permis de ne me pas connaître,

Qu'un ſi charmant abus ſerait à préférer
A l'âpre vérité qui vient de m'éclairer !

PULCHÉRIE.

J'eus pour vous trop d'amour pour ignorer ſes forces.
Je ſais quelle amertume aigrit de tels divorces ;
Et la haîne, à mon gré, les fait plus doucement,
Que quand il faut aimer, mais aimer tendrement.
J'ai ſenti comme vous une douleur bien vive,
En briſant les beaux fers qui me tenaient captive ;
Mais jen condamnerais le plus doux ſouvenir,
S'il avait à mon cœur coûté plus d'un ſoupir.
Ce grand coup m'a ſurpriſe, & ne m'a point troublée ;
Mon ame l'a reçu ſans en être accablée ;
Et comme tous mes feux n'avaient rien que de ſaint,
L'honneur les alluma, le devoir les éteint.
Je ne vois plus d'amant où je rencontre un frere ;
L'un ne me peut toucher, ni l'autre vous déplaire ;
Et je tiendrai toujours mon bonheur infini,
Si les miens ſont vengés, & le Tyran puni.
Vous, que va ſur le trône élever la naiſſance,
Régnez ſur votre cœur avant que ſur Byſance ;
Et domtant comme moi ce dangereux mutin,
Commencez à répondre à ce noble deſtin.

MARTIAN.

Ah ! vous fûtes toujours l'illuſtre Pulchérie,
En fille d'Empereur dès le berceau nourrie ;
Et ce grand nom ſans peine a pu vous enſeigner
Comment deſſus vous-même il vous fallait régner :
Mais pour moi qui, caché ſous une autre aventure,
D'une ame plus commune ai pris quelque teinture,
Il n'eſt pas merveilleux ſi ce que je me crus
Mêle un peu de Léonce au cœur d'Héraclius.
A mes confus regrets ſoyez donc moins ſévere ;
C'eſt Léonce qui parle, & non pas votre frere ;

SCENE II.

PHOCAS, EXUPERE, AMINTAS, MARTIAN, PULCHÉRIE, CRISPE.

PHOCAS.

QUEL eſt votre entretien avec cette Princeſſe ?
n) Des noces que je veux ?

MARTIAN.

C'eſt de quoi je la preſſe.

PHOCAS.

Et vous l'avez gagnée en faveur de mon fils ?

MARTIAN.

Il ſera ſon époux, elle me l'a promis.

PHOCAS.

C'eſt beaucoup obtenu d'une ame ſi rebelle.
Mais quand ?

MARTIAN.

C'eſt un ſecret que je n'ai pas ſu d'elle.

PHOCAS.

Vous pouvez m'en dire un dont je ſuis plus jaloux.
On dit qu'Héraclius eſt fort connu de vous :
Si vous aimez mon fils, faites-le moi connaître.

MARTIAN.

Le connaiſſez trop, puiſque je vois ce traître.

EXUPERE.

Je ſers mon Empereur, & je ſais mon devoir.

MARTIAN.

Chacun te l'avoûra, tu le fais aſſez voir.

PHOCAS.

De grace, éclairciſſez ce que je vous propoſe:
Ce billet à demi m'en dit bien quelque choſe;
Mais, Léonce, c'eſt peu ſi vous ne l'achevez.

MARTIAN.

Nommez-moi par mon nom, puiſque vous le ſavez;
Dites Héraclius, il n'eſt plus de Léonce;
Et j'entends mon arrêt ſans qu'on me le prononce.

PHOCAS.

Tu peux bien t'y réſoudre, après ton vain effort
Pour m'arracher le ſceptre, & conſpirer ma mort.

MARTIAN.

J'ai fait ce que j'ai dû: vivre ſous ta puiſſance
C'eût été démentir mon nom, & ma naiſſance;
Et ne point écouter le ſang de mes parens,
Qui ne crie en mon cœur que la mort des tyrans.
Quiconque pour l'Empire eut la gloire de naître,
Renonce à cet honneur, s'il peut ſouffrir un Maître:
Hors le trône, ou la mort, il doit tout dédaigner:
C'eſt un lâche, s'il n'oſe, ou ſe perdre, ou régner.
J'entends donc mon arrêt ſans qu'on me le prononce.
Héraclius mourra comme a vécu Léonce,
Bon ſujet, meilleur Prince; & ma vie & ma mort
Rempliront dignement & l'un & l'autre ſort.
La mort n'a rien d'affreux pour une ame bien née:
A mes côtés pour toi je l'ai cent fois traînée;
Et mon dernier exploit contre tes ennemis,

Fut d'arrêter ſon bras qui tombait ſur ton fils.

PHOCAS.

Tu prends, pour me toucher, un mauvais artifice
Héraclius n'eut point de part à ce ſervice:
J'en ai payé Léonce, à qui ſeul était dû
L'ineſtimable honneur de me l'avoir rendu.
Mais ſous des noms divers à ſoi-même contraire,
Qui conſerva le fils attente ſur le pere:
(p) Et, ſe déſavouant d'un aveugle ſecours,
Si-tôt qu'il ſe connaît, il en veut à mes jours.
Je te devais ſa vie, & je me dois juſtice.
Léonce eſt effacé par le fils de Maurice.
Contre un tel attentat rien n'eſt à balancer,
Et je ſaurai punir comme récompenſer.

MARTIAN.

Je ſais trop qu'un tyran eſt ſans reconnaiſſance,
Pour en avoir conçu la honteuſe eſpérance;
Et ſuis trop au-deſſus de cette indignité,
Pour te vouloir piquer de généroſité.
Que ferais-tu pour moi de me laiſſer la vie,
Si pour moi ſans le trône elle n'eſt qu'infamie?
Héraclius vivrait pour te faire la cour!
Rends-lui, rends-lui ſon ſceptre, ou prive-le du jour:
Pour ton propre intérêt ſois juge incorruptible:
Ta vie avec la ſienne eſt trop incompatible.
Un ſi grand ennemi ne peut être gagné,
Et je te punirais de m'avoir épargné.
Si de ton fils ſauvé j'ai rappellé l'image,
J'ai voulu de Léonce étaler le courage,
Afin qu'en le voyant tu ne doutaſſes plus
Juſques où doit aller celui d'Héraclius.
Je me tiens plus heureux de périr en Monarque
(q) Que de vivre en éclat ſans en porter la marque;
Et puiſque, pour jouir d'un ſi glorieux ſort,
Je n'ai que ce moment qu'on deſtine à ma mort,

Je la rendrai ſi belle, & ſi digne d'envie,
Que ce moment vaudra la plus illuſtre vie.
M'y faiſant donc conduire aſſure ton pouvoir,
Et délivre mes yeux de l'horreur de te voir.

PHOCAS.

Nous verrons la vertu de cette ame hautaine.
Faites-le retirer en la chambre prochaine,
Criſpe, & qu'on me l'y garde, attendant que mon choix,
Pour punir ſon forfait, vous donne d'autres loix.

MARTIAN, *à Pulchérie.*

Adieu, Madame, adieu. Je n'ai pu davantage.
Ma mort vous va laiſſer encor dans l'eſclavage :
Le Ciel par d'autres mains vous en daigne affranchir!

SCENE III.

PHOCAS, PULCHÉRIE, EXUPERE, AMINTAS.

PHOCAS.

ET toi, n'eſpère pas déſormais me fléchir.
Je tiens Héraclius, & n'ai plus rien à craindre,
Plus lieu de te flatter, plus lieu de me contraindre.
Ce frere & ton eſpoir vont entrer au cercueil,
Et j'abattrai d'un coup ſa tête, & ton orgueil.
Mais ne te contrains point dans ces rudes alarmes.
Laiſſe aller tes ſoupirs, laiſſe couler tes larmes.

PULCHERIE.

Moi pleurer! moi gémir, tyran! J'aurais pleuré,

Si quelques lâchetés l'avaient deshonoré,
S'il n'eût pas emporté sa gloire toute entiere,
S'il m'avait fait rougir par la moindre priere,
Si quelque infâme espoir qu'on lui dût pardonner
Eût mérité la mort que tu lui vas donner.
Sa vertu jusqu'au bout ne s'est point démentie;
Il n'a point pris le Ciel, ni le sort à partie,
t) Point querellé le bras qui fait ces lâches coups,
Point daigné contre lui perdre un juste courroux.
Sans te nommer ingrat, sans trop le nommer traître,
De tous deux, de soi-même il s'est montré le Maître;
Et dans cette surprise il a bien sû courir
A la nécessité qu'il voyait de mourir.
Je goûtais cette joie en un sort si contraire:
Je l'aimai comme amant, je l'aime comme frere;
Et dans ce grand revers je l'ai vu hautement
Digne d'être mon frere, & d'être mon amant.

PHOCAS.

Explique, explique mieux le fond de ta pensée;
Et sans plus te parer d'une vertu forcée,
u) Pour appaiser le pere offre le cœur au fils,
Et tâche à racheter ce cher frere à ce prix.

PULCHÉRIE.

Crois-tu que, sur la foi de tes fausses promesses,
x) Mon ame ose descendre à de telles bassesses?
Irends mon sang pour le sien; mais s'il y faut mon cœur,
Périsse Héraclius avec sa triste sœur!

PHOÇAS.

Hé bien! il va périr; ta haîne en est complice.

PULCHÉRIE.

y) Et je verrai du Ciel bientôt cheoir ton supplice.
Dieu, pour le réserver à ses puissantes mains,
Fait avorter exprès tous les moyens humains:

Il veut frapper le coup ſans notre miniſtère.
Si l'on t'a bien donné Léonce pour mon frere,
Les quatre autres peut-être, à tes yeux abuſés,
Ont été comme lui des Céſars ſuppoſés.
L'État, qui dans leur mort voyait trop ſa ruine,
Avait des généreux autres que Léontine;
Ils trompaient d'un barbare aiſément la fureur,
Qui n'avait jamais vu la Cour, ni l'Empereur. (t
Crains, tyran; crains encor tous les quatre peut-être:
L'un après l'autre enfin ſe vont faire paraître; (u
Et malgré tous tes ſoins, malgré tout ton effort,
Tu ne les connaîtras qu'en recevant la mort.
Moi-même, à leur défaut, je ſerai la conquête
De quiconque à mes pieds apportera ta tête.
L'eſclave le plus vil qu'on puiſſe imaginer (b
Sera digne de moi, s'il peut t'aſſaſſiner.
Va perdre Héraclius, & quitte la penſée
Que je me pare ici d'une vertu forcée;
Et ſans m'importuner de répondre à tes vœux, (c
Si tu prétends régner, défais-toi de tous deux.

SCENE IV.

PHOCAS, EXUPERE, AMINTAS.

PHOCAS.

J'Ecoute avec plaiſir ces menaces frivoles: (d
Je ris d'un déſeſpoir qui n'a que des paroles;
Et de quelque façon qu'elle m'oſe outrager,
Le ſang d'Héraclius m'en doit aſſez venger.
Vous donc, mes vrais amis, qui me tirez de peine,
Vous dont je vois l'amour quand j'en craignais la haîne, (e
Vous qui m'avez livré mon ſecret ennemi,

Ne ſoyez point vers moi fidéles à demi ;
Réſolvez avec moi des moyens de ſa perte :
La ferons-nous ſecrette, ou bien à force ouverte ?
Prendrons-nous le plus ſûr, ou le plus glorieux ?

EXUPERE.

Seigneur, n'en doutez point, le plus ſûr vaut le mieux ;
Mais le plus ſûr pour vous eſt que ſa mort éclate,
De peur qu'en l'ignorant le peuple ne ſe flatte,
N'attende encor ce Prince, & n'ait quelque raiſon
De courir en aveugle à qui prendra ſon nom.

PHOCAS.

Donc pour ôter tout doute à cette populace,
Nous enverrons ſa tête au milieu de la place?

EXUPERE.

Mais ſi vous la coupez dedans votre Palais,
Ces obſtinés mutins ne le croiront jamais ;
Et ſans que pas un d'eux à ſon erreur renonce,
Ils diront qu'on impute un faux nom à Léonce,
Qu'on en fait un fantôme afin de les tromper,
Prêts à ſuivre toujours qui voudra l'uſurper.

PHOCAS.

Lors nous leur ferons voir ce billet de Maurice.

EXUPERE.

Ils le tiendront pour faux, & pour un artifice :
Seigneur, après vingt ans vous eſpérez en vain
Que ce peuple ait des yeux pour connaître ſa main.
Si vous voulez calmer toute cette tempête,
Il faut en pleine place abattre cette tête,
Et qu'il diſe, en mourant, à ce peuple confus :
Peuple, n'en doute point, je ſuis Héraclius.

PHOCAS.

Il le faut, je l'avoue, & déja je deſtine
A ce même échaffaud l'infâme Léontine.
Mais ſi ces inſolens l'arrachent de nos mains ?

EXUPERE.

Qui l'oſera, Seigneur ?

PHOCAS.

Ce peuple que je crains.

EXUPERE.

Ah ! ſouvenez-vous mieux des déſordres qu'enfante
Dans un peuple ſans chef la premiere épouvante.
Le ſeul bruit de ce Prince au Palais arrêté (*f*
Diſperſera ſoudain chacun de ſon côté ;
Les plus audacieux craindront votre juſtice,
Et le reſte, en tremblant, ira voir ſon ſupplice.
Mais ne leur donnez pas, tardant trop à punir,
Le temps de ſe remettre, & de ſe réunir ;
Envoyez des ſoldats à chaque coin des rues ;
Saiſiſſez l'hippodrome avec ſes avenues ;
Dans tous les lieux publics rendez-vous le plus fort :
Pour nous, qu'un tel indice intéreſſe à ſa mort,
De peur que d'autres mains ne ſe laiſſent ſéduire,
Juſques à l'échaffaud laiſſez-nous le conduire.
Nous aurons trop d'amis pour en venir à bout ; (*g*
J'en réponds ſur ma tête, & j'aurai l'œil à tout. (*h*

PHOCAS.

C'en eſt trop. Exupere, allez, je m'abandonne
Aux fidèles conſeils que votre ardeur me donne.
C'eſt l'unique moyen de domter nos mutins,
Et d'éteindre à jamais ces troubles inteſtins.
Je vais, ſans différer, pour cette grande affaire, (*i*
Donner à tous mes chefs un ordre néceſſaire.
Vous, pour répondre aux ſoins que vous m'avez (*k*
promis,

l') Allez de votre part aſſembler vos amis ;
m') Et croyez qu'après moi, juſqu'à ce que j'expire,
Ils ſeront, eux & vous, les Maîtres de l'Empire.

n') SCENE V.

EXUPERE, AMINTAS.

EXUPERE.

NOus ſommes en faveur, ami ; tout eſt à nous.
L'heur de notre deſtin va faire des jaloux.

AMINTAS.

Quelque alégreſſe ici que vous faſſiez paraître,
Trouvez-vous doux les noms de perfide & de traître ?

EXUPERE.

Je ſais qu'aux généreux ils doivent faire horreur ;
Ils m'ont frappé l'oreille, ils m'ont bleſſé le cœur :
Mais bientôt, par l'effet que nous devons attendre,
Nous ſerons en état de ne les plus entendre.
Allons ; pour un moment qu'il faut les endurer,
Ne fuyons pas les biens qu'ils nous font eſpérer.

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE. (a

HÉRACLIUS, EUDOXE.

HÉRACLIUS.

VOus avez grand ſujet d'appréhender pour elle;
Phocas au dernier point la tiendra criminelle;
Et je le connais mal, ou, s'il la peut trouver,
Il n'eſt moyen humain qui puiſſe la ſauver.
Je vous plains, chere Eudoxe, & non pas votre mere;
Elle a bien mérité ce qu'a fait Exupere;
Il trahit juſtement qui voulait me trahir.

EUDOXE.

Vous croyez qu'à ce point elle ait pu vous haïr,
Vous pour qui ſon amour a forcé la nature? (b

HÉRACLIUS.

Comment voulez-vous donc nommer ſon impoſture?
M'empêcher d'entreprendre, &, par un faux rapport,
Confondre, en Martian, & mon nom & mon ſort, (c
Abuſer d'un billet que le hazard lui donne,
Attacher de ſa main mes droits à ſa perſonne,
Et le mettre en état, deſſous ſa bonne foi, (d
De régner en ma place, ou de périr pour moi;
Madame, eſt-ce en effet me rendre un grand ſervice?

EUDOXE.

Eût-elle démenti ce billet de Maurice?
Et l'eût-elle pu faire, à moins que révéler
Ce que ſurtout alors il lui fallait celer?
Quand Martian par-là n'eût pas connu ſon pere,
C'était vous hazarder ſur la foi d'Exupere;
Elle en doutait, Seigneur, & par l'événement
Vous voyez que ſon zèle en doutait juſtement.
e) Sûre en ſoi des moyens de vous rendre l'Empire,
f) Qu'à vous-même jamais elle n'a voulu dire,
g) Elle a ſur Martian tourné le coup fatal
De l'épreuve d'un cœur qu'elle connaiſſait mal.
Seigneur, où ſeriez-vous ſans ce nouveau ſervice?

HÉRACLIUS.

Qu'importe qui des deux on deſtine au ſupplice?
Qu'importe, Martian, vu ce que je te doi,
Qui trahiſſe mon ſort d'Exupere, ou de moi?
Si l'on ne me découvre, il faut que je m'expoſe;
h) Et l'un & l'autre enfin ne ſont que même choſe,
Sinon, qu'étant trahi je mourrais malheureux,
Et que, m'offrant pour toi, je mourrai généreux.

EUDOXE.

i) Quoi! pour déſabuſer une aveugle furie,
Rompre votre deſtin, & donner votre vie?

HÉRACLIUS.

Vous êtes plus aveugle encore en votre amour.
Périra-t-il pour moi, quand je lui dois le jour?
Et, lorſque ſous mon nom il ſe livre à ſa perte,
Tiendrai-je ſous le ſien ma fortune couverte?
S'il s'agiſſait ici de le faire Empereur,
Je pourrais lui laiſſer mon nom & ſon erreur:
Mais conniver en lâche à ce nom qu'on me vole,
Quand ſon pere, à mes yeux, au lieu de moi, l'immole!
k) Souffrir qu'il ſe trahiſſe aux rigueurs de mon ſort!

Vivre par ſon ſupplice, & régner par ſa mort!

EUDOXE.

Ah! ce n'eſt pas, Seigneur, ce que je vous demande.
De cette lâcheté l'infamie eſt trop grande.
Montrez-vous, pour ſauver ce Héros du trépas;
Mais montrez-vous en Maître, & ne vous perdez pas.
Rallumez cette ardeur où s'oppoſait ma mere;
Garantiſſez le fils par la perte du pere;
Et prenant à l'Empire un chemin éclatant,
Montrez Héraclius au peuple qui l'attend. (l

HÉRACLIUS.

Il n'eſt plus temps, Madame, un autre a pris ma place;
Sa priſon a rendu le peuple tout de glace:
Déja préoccupé d'un autre Héraclius,
Dans l'effroi qui le trouble, il ne me croira plus;
Et ne me regardant que comme un fils perfide,
Il aura de l'horreur de ſuivre un parricide.
Mais quand même il voudrait ſeconder mes deſſeins,
Le tyran tient déja Martian en ſes mains:
S'il voit qu'en ſa faveur je marche à force ouverte,
Piqué de ma révolte, il hâtera ſa perte,
Et croira qu'en m'ôtant l'eſpoir de le ſauver,
Il m'ôtera l'ardeur qui me fait ſoulever, (m
N'en parlons plus, en vain votre amour me retarde;
Le ſort d'Héraclius tout entier me regarde.
Soit qu'il faille régner, ſoit qu'il faille périr,
Au tombeau, comme au trône, on me verra courir. (n
Mais voici le tyran, & ſon traître Exupere.

SCÈNE II.

PHOCAS, HÉRACLIUS, EXUPERE, EUDOXE, Troupe de Gardes.

PHOCAS, *montrant Eudoxe à ſes gardes.*

Qu'on la tienne en lieu ſûr en attendant ſa mere.

HÉRACLIUS.

A-t-elle quelque part....

PHOCAS.

Nous verrons à loiſir;
Il eſt bon cependant de la faire ſaiſir.

EUDOXE, *s'en allant.*

) Seigneur, ne croyez rien de ce qu'il vous va dire.

PHOCAS, *à Eudoxe.*

Je croirai ce qu'il faut pour le bien de l'Empire.

SCENE III.

PHOCAS, HÉRACLIUS, EXUPERE, Gardes.

PHOCAS, *à Héraclius.*

SEs pleurs pour ce coupable imploraient ta pitié ?

HÉRACLIUS.

Seigneur....

PHOCAS.

Je fais pour lui quelle eſt ton amitié ;
Mais je veux que toi-même, ayant bien vu ſon crime,
Tiennes ton zèle injuſte, & ſa mort légitime.
(*Aux Gardes*)
Qu'on le faſſe venir. Pour en tirer l'aveu, (p
Il ne ſera beſoin ni du fer ni du feu.
Loin de s'en repentir, l'orgueilleux en fait gloire.
Mais que me diras-tu qu'il ne me faut pas croire ?
Eudoxe m'en conjure, & l'avis me ſurprend.
Aurais-tu découvert quelque crime plus grand ?

HÉRACLIUS.

Oui, ſa mere a plus fait contre votre ſervice,
Que ne fait Exupere, & que n'a vu Maurice.

PHOCAS.

La perfide ! Ce jour lui ſera le dernier. (q
Parle.

HÉRACLIUS.

J'acheverai devant le priſonnier.

Trouvez bon qu'un ſecret d'une telle importance,
Puiſque vous le mandez, s'explique en ſa préſence.

PHOCAS.

Le voici; mais ſurtout ne me dis rien pour lui.

SCENE IV.

PHOCAS, HÉRACLIUS, MARTIAN, EXUPERE, Gardes.

HÉRACLIUS.

JE ſais qu'en ma priere il aurait peu d'appui;
Et, loin de me donner une inutile peine,
Tout ce que je demande à votre juſte haîne,
C'eſt que de tels forfaits ne ſoient pas impunis.
Perdez Héraclius, & ſauvez votre fils.
Voilà tout mon ſouhait, & toute ma priere.
M'en refuſerez-vous?

PHOCAS.

Tu l'obtiendras entiére.
Ton ſalut, en effet, eſt douteux ſans ſa mort.

MARTIAN.

Ah! Prince, j'y courais ſans me plaindre du ſort.
Son indigne rigueur n'eſt pas ce qui me touche;
Mais en ouïr l'arrêt ſortir de votre bouche!
Je vous ai mal connu juſques à mon trépas.

HÉRACLIUS.

Et même en ce moment tu ne me connais pas.
Ecoute, pere aveugle; & toi, Prince crédule,

Ce que l'honneur défend que plus je diſſimule.
Phocas, connais ton ſang, & tes vrais ennemis.
Je ſuis Héraclius, & Léonce eſt ton fils.

MARTIAN.

Seigneur, que dites-vous ?

HÉRACLIUS.

Que je ne puis plus taire
Que deux fois Léontine oſa tromper ton pere,
Et, ſemant de nos noms un inſenſible abus, (u
Fit un faux Martian du jeune Héraclius.

PHOCAS.

Maurice te dément, lâche, tu n'as qu'à lire :
Sous le nom de Léonce Héraclius reſpire.
Tu fais, après cela, des contes ſuperflus. (x

HÉRACLIUS.

Si ce billet fut vrai, Seigneur ; il ne l'eſt plus. (y
J'étais Léonce alors, & j'ai ceſſé de l'être,
Quand Maurice immolé n'en a pu rien connaître.
S'il laiſſa par écrit ce qu'il avait pu voir,
Ce qui ſuivit ſa mort fut hors de ſon pouvoir.
Vous portâtes ſoudain la guerre dans la Perſe,
Où vous eûtes trois ans la fortune diverſe :
Cependant Léontine étant, dans le Château,
Reine de nos deſtins & de notre berceau, (z
Pour me rendre le rang qu'occupait votre race, (a
Prit Martian pour elle, & me mit en ſa place.
Ce zèle en ma faveur lui ſuccéda ſi bien,
Que vous-même au retour vous n'en connûtes rien ;
Et ces informes traits qu'à ſix mois a l'enfance
Ayant mis entre nous fort peu de différence,
Le faible ſouvenir en trois ans s'en perdit,
Vous prîtes aiſément ce qu'elle vous rendit.
Nous vécûmes tous deux ſous le nom l'un de l'autre :

Il paſſa pour ſon fils, je paſſai pour le vôtre;
Et je ne jugeais pas ce chemin criminel
Pour remonter ſans meurtre au trône paternel.
Mais, voyant cette erreur fatale à cette vie,
Sans qui déja la mienne aurait été ravie,
Je me croirais, Seigneur, coupable infiniment,
Si je ſouffrais encore un tel aveuglement.
Je viens reprendre un nom qui ſeul a fait ſon crime.
Conſervez votre haîne, & changez de victime.
Je ne demande rien que ce qui m'eſt promis.
(b') Perdez Héraclius, & ſauvez votre fils.

MARTIAN, *à Phocas.*

Admire de quel fils le Ciel t'a fait le pere,
Admire quel effort ſa vertu vient de faire,
Tyran, & ne prends pas pour une vérité
Ce qu'invente pour moi ſa généroſité.

(*A Héraclius.*)

C'eſt trop, Prince, c'eſt trop pour ce petit ſervice
Dont honora mon bras ma fortune propice.
Je vous ſauvai la vie, & ne la perdis pas;
Et pour moi vous cherchez un aſſuré trepas!
Ah! ſi vous m'en devez quelque reconnaiſſance,
Prince, ne m'ôtez pas l'honneur de ma naiſſance.
Avoir tant de pitié d'un ſort ſi glorieux,
De crainte d'être ingrat, c'eſt m'être injurieux.

PHOCAS.

En quel trouble me jette une telle diſpute!
A quels nouveaux malheurs m'expoſe-t-elle en bute!
Lequel croire, Exupere, & lequel démentir?
(b') Tombai-je dans l'erreur, ou ſi j'en vais ſortir?
Si ce billet eſt vrai, le reſte eſt vraiſemblable.

EXUPERE.

Qui ſait ſi ce reſte eſt faux, ou véritable?

PHOCAS.

Léontine deux fois a pu tromper Phocas.

EXUPERE.

Elle a pu les changer, & ne les changer pas; (d
Et plus que vous, Seigneur, dedans l'inquiétude, (e
Je ne vois que du trouble, & de l'incertitude.

HÉRACLIUS.

Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je ſais qui je ſuis:
Vous voyez quels effets en ont été produits. (f
Depuis plus de quatre ans vous voyez quelle adreſſe
J'apporte à rejetter l'hymen de la Princeſſe;
Où ſans doute aiſément mon cœur eût conſenti,
Si Léontine alors ne m'en eût averti.

MARTIAN.

Léontine?

HÉRACLIUS.

Elle-même,

MARTIAN.

Ah Ciel! quelle eſt ſa ruſe? (g
Martian aime Eudoxe, & ſa mere l'abuſe;
Par l'horreur d'un hymen qu'il croit inceſtueux,
De ce Prince à ſa fille elle aſſure les vœux;
Et ſon ambition, adroite à le ſéduire,
Le plonge en une erreur dont elle attend l'Empire!
Ce n'eſt que d'aujourd'hui que je ſais qui je ſuis;
Mais de mon ignorance elle eſpérait ces fruits,
Et me tiendrait encor la vérité cachée,
Si tantôt ce billet ne l'en eût arrachée.

PHOCAS, *à Exupere.*

La méchante l'abuſe auſſi-bien que Phocas.

EXUPERE.

Elle a pu l'abuſer, & ne l'abuſer pas. (h

PHOCAS.

Tu vois comme la fille a part au ſtratagême.

EXUPERE.

Et que la mere a pu l'abuſer elle-même.

PHOCAS.

Que de penſers divers ! que de ſoucis flottans !

EXUPERE.

Je vous en tirerai, Seigneur, dans peu de temps.

PHOCAS.

Dis-moi, tout eſt-il prêt pour ce juſte ſupplice ?

EXUPERE.

Oui, ſi nous connaiſſions le vrai fils de Maurice.

HÉRACLIUS.

Pouvez-vous en douter après ce que j'ai dit ?

MARTIAN.

Donnez-vous à l'erreur encor quelque crédit ?

HÉRACLIUS, *à Martian.*

i') Ami, rends-moi mon nom ; la faveur n'eſt pas grande :
Ce n'eſt que pour mourir que je te le demande.
Reprends ce triſte jour que tu m'as racheté,
Ou rends-moi cet honneur que tu m'as preſque ôté.

MARTIAN.

Pourquoi, de mon tyran volontaire victime,
Précipiter vos jours pour me noircir d'un crime ?
Prince, qui que je ſois, j'ai conſpiré ſa mort,
k') Et nos noms au deſſein donnent un divers ſort :
l') Dedans Héraclius il a gloire ſolide,
Et dedans Martian il devient parricide.
m') Puiſqu'il faut que je meure, illuſtre, ou criminel,
n') Couvert, ou de louange, ou d'opprobre éternel ;

Ne souillez point ma mort, & ne veuillez pas faire,
Du vengeur de l'Empire, un assassin d'un pere.

HÉRACLIUS.

Mon nom seul est coupable, &, sans plus disputer, (o
Pour te faire innocent, tu n'as qu'à le quitter;
Il conspira lui seul, tu n'en es point complice. (p
Ce n'est qu'Héraclius qu'on envoye au supplice.
Sois son fils, tu vivras.

MARTIAN.

Si je l'avais été,
Seigneur, ce traître en vain m'aurait sollicité;
Et, lorsque contre vous il m'a fait entreprendre, (q
La nature en secret aurait sû m'en défendre.

HÉRACLIUS.

Apprends donc qu'en secret mon cœur t'a prévenu.
J'ai voulu conspirer, mais on m'a retenu;
Et dedans mon péril Léontine timide....

MARTIAN.

N'a pu voir Martian commettre un parricide.

HÉRACLIUS.

Toi que de Pulchérie elle a fait amoureux,
Juge, sous les deux noms, ton dessein & tes feux. (r
Elle a rendu pour toi l'un & l'autre funeste,
Martian parricide, Héraclius inceste,
Et n'eût pas eu pour moi d'horreur d'un grand forfait, (s
Puisque dans ta personne elle en pressait l'effet.
Mais elle m'empêchait de hazarder ma tête,
Espérant par ton bras me livrer ma conquête.
Ce favorable aveu dont elle t'a séduit, (t
T'exposait aux périls pour m'en donner le fruit;
Et c'était ton succès qu'attendait sa prudence,
Pour découvrir au peuple, ou cacher ma naissance.

PHOCAS.

Hélas ! je ne puis voir qui des deux eſt mon fils !
Et je vois que tous deux ils ſont mes ennemis.
En ce piteux état quel conſeil dois-je ſuivre ?
J'ai craint un ennemi, mon bonheur me le livre ;
Je ſais que de mes mains il ne ſe peut ſauver,
Je ſais que je le vois, & ne puis le trouver.
La nature tremblante, incertaine, étonnée,
D'un nuage confus couvre ſa deſtinée :
L'aſſaſſin, ſous cette ombre, échappe à ma rigueur,
Et, préſent à mes yeux, il ſe cache en mon cœur.
Martian.... à ce nom aucun ne veut répondre,
Et l'amour paternel ne ſert qu'à me confondre.
Trop d'un Héraclius en mes mains eſt remis ;
Je tiens mon ennemi, mais je n'ai plus de fils.
Que veux-tu donc, nature, & que pretends-tu faire ?
Si je n'ai plus de fils, puis-je encore être pere ?
(x') De quoi parle à mon cœur ton murmure imparfait ?
Ne me dis rien du tout, ou parle tout-à-fait.
Qui que ce ſoit des deux que mon ſang a fait naître,
Ou laiſſe-moi le perdre, ou fais-le moi connaître.
O toi, qui que tu ſois, enfant dénaturé,
Et trop digne du ſort que tu t'es procuré,
Mon trône eſt-il pour toi plus honteux qu'un ſupplice ?
O malheureux Phocas ! ô trop heureux Maurice !
(x') Tu recouvres deux fils pour mourir après toi,
(x') Et je n'en puis trouver pour régner après moi.
(y') Qu'aux honneurs de ta mort je dois porter envie,
Puiſque mon propre fils les préfere à ſa vie !

SCENE V.

PHOCAS, HÉRACLIUS, MARTIAN, CRISPE, EXUPERE, LÉONTINE, Gardes.

CRISPE, *à Phocas.*

SEIGNEUR, ma diligence enfin a réuſſi.
J'ai trouvé Léontine, & je l'amene ici.

PHOCAS, *à Léontine.*

Approche, malheureuſe.

HÉRACLIUS, *à Léontine.*

Avouez tout, Madame.
J'ai tout dit.

LÉONTINE, *à Héraclius.*

Quoi, Seigneur?

PHOCAS.

Tu l'ignores, infâme!
Qui des deux eſt mon fils?

LÉONTINE.

Qui vous en fait douter?

HÉRACLIUS, *à Léontine.*

Le nom d'Héraclius que ſon fils veut porter;
Il en croit ce billet, & votre témoignage;
Mais ne le laiſſez pas dans l'erreur davantage.

PHOCAS.

N'attends pas les tourmens, ne me déguiſe rien.
M'as-tu livré ton fils? As-tu changé le mien?

LÉONTINE.

Je t'ai livré mon fils, & j'en aime la gloire.
Si je parle du reſte, oſeras-tu m'en croire?
Et qui t'aſſurera que pour Héraclius,
Moi qui t'ai tant trompé, je ne te trompe plus?

PHOCAS.

N'importe, fais-nous voir quelle haute prudence,
En des tems ſi divers, leur a fait confidence,
A l'un depuis quatre ans, à l'autre d'aujourd'hui.

LÉONTINE, *en montrant les deux Princes.*

Le ſecret n'en eſt ſu ni de lui, ni de lui;
Tu n'en ſauras non plus les véritables cauſes:
Devine, ſi tu peux; & choiſis, ſi tu l'oſes.
L'un des deux eſt ton fils, l'autre ton Empereur.
Tremble dans ton amour, tremble dans ta fureur.
Je te veux toujours voir, quoi que ta rage faſſe,
Craindre ton ennemi dedans ta propre race,
Toujours aimer ton fils dedans ton ennemi,
Sans être ni tyran, ni pere qu'à-demi.
Tandis qu'autour des deux tu perdras ton étude,
Mon ame jouira de ton inquiétude;
Je rirai de ta peine, ou, ſi tu m'en punis,
Tu perdras avec moi le ſecret de ton fils.

PHOCAS.

Et ſi je les punis tous deux ſans les connaître,
L'un comme Héraclius, l'autre pour vouloir l'être?

LÉONTINE.

Je m'en conſolerai, quand je verrai Phocas
Croire affermir ſon ſceptre en ſe coupant le bras,

Et de la même main ſon ordre tyrannique, (a²
Venger Héraclius deſſus ſon fils unique.

PHOCAS.

Quelle reconnaiſſance, ingrate, tu me rends
Des bienfaits répandus ſur toi, ſur tes parens,
De t'avoir confié ce fils que tu me caches,
D'avoir mis en tes mains ce cœur que tu m'arraches,
D'avoir mis à tes pieds ma Cour qui t'adorait!
Rends-moi mon fils, ingrate.

LÉONTINE.

Il m'en déſavoûrait;
Et ce fils, quel qu'il ſoit, que tu ne peux connaître,
A le cœur aſſez bon pour ne vouloir pas l'être.
Admire ſa vertu qui trouble ton repos.
C'eſt du fils d'un tyran que j'ai fait ce héros,
Tant ce qu'il a reçu d'heureuſe nourriture (b²)
Domte ce mauvais ſang qu'il eut de la nature.
C'eſt aſſez dignement répondre à tes bienfaits,
Que d'avoir dégagé ton fils de tes forfaits:
Séduit par ton exemple & par ſa complaiſance,
Il t'aurait reſſemblé, s'il eût ſu ſa naiſſance;
Il ſerait lâche, impie, inhumain comme toi; (c²
Et tu me dois ainſi plus que je ne te doi. (d²

EXUPERE.

L'impudence & l'orgueil ſuivent les impoſtures.
Ne vous expoſez plus à ce torrent d'injures,
Qui ne faiſant qu'aigrir votre reſſentiment,
Vous donne peu de jour pour ce diſcernement.
Laiſſez-la moi, Seigneur, quelques momens en garde;
Puiſque j'ai commencé, le reſte me regarde:
Malgré l'obſcurité de ſon illuſion,
J'eſpere demêler cette confuſion.
Vous ſavez à quel point l'affaire m'intéreſſe. (e²

PHOCAS.

Acheve, ſi tu peux, par force, ou par adreſſe;
Exupere, & ſois ſûr que je te devrai tout,
Si l'ardeur de ton zèle en peut venir à bout.
Je ſaurai cependant prendre à part l'un & l'autre;
f²) Et peut-être qu'enfin nous trouverons le nôtre.
Agis de ton côté, je la laiſſe avec toi.
g²) Gêne, flatte, ſurprends. Vous autres, ſuivez-moi.

SCENE VI.

EXUPERE, LÉONTINE.

EXUPERE.

h²) ON ne peut nous entendre. Il eſt juſte, Madame,
Que je vous ouvre enfin juſqu'au fond de mon ame.
C'eſt paſſer trop long-tems pour traître auprès de vous:
Vous haïſſez Phocas, nous le haïſſons tous....

LÉONTINE.

Oui, c'eſt bien lui montrer ta haîne, & ta colere,
Que lui vendre ton Prince, & le ſang de ton pere!

EXUPERE.

L'apparence vous trompe, & je ſuis en effet....

LÉONTINE.

i²) L'homme le plus méchant que la nature ait fait.

EXUPERE.

Ce qui paſſe à vos yeux pour une perfidie....

LÉONTINE.

Cache une intention fort noble, & fort hardie !

EXUPERE.

Pouvez-vous en juger, puiſque vous l'ignorez ?
Conſidérez l'état de tous nos conjurés ;
Il n'eſt aucun de nous à qui ſa violence
N'ait donné trop de lieu d'une juſte vengeance ; (k²
Et nous en croyant tous dans notre ame indignés,
Le tyran du Palais nous a tous éloignés.
Il y fallait rentrer par quelque grand ſervice.

LÉONTINE.

Et tu crois m'éblouir avec cet artifice ?

EXUPERE.

Madame, apprenez tout. Je n'ai rien hazardé.
Vous ſavez de quel nombre il eſt toujours gardé ;
Pouvions-nous le ſurprendre, ou forcer les cohortes
Qui de jour & de nuit tiennent toutes ſes portes ?
Pouvions-nous mieux ſans bruit nous approcher de lui ?
Vous voyez la poſture où j'y ſuis aujourd'hui ; (l²
Il me parle, il m'écoute, il me croit, & lui-même
Se livre entre mes mains, aide à mon ſtratagême.
C'eſt par mes ſeuls conſeils qu'il veut publiquement
Du Prince Héraclius faire le châtiment ;
Que ſa milice, éparſe à chaque coin des rues,
A laiſſé du Palais les portes preſque nues :
Je puis en un moment m'y rendre le plus fort ;
Mes amis ſont tout prêts, c'en eſt fait, il eſt mort ;
Et j'uſerai ſi bien de l'accès qu'il me donne,
Qu'aux pieds d'Héraclius je mettrai ſa couronne.
Mais, après mes deſſeins pleinement découverts,
De grace, faites-moi connaître qui je ſers ;
Et ne le cachez plus à ce cœur qui n'aſpire
Qu'à le rendre aujourd'hui maître de tout l'Empire.

LÉONTINE.

m²) Eſprit lâche & groſſier, quelle brutalité
Te fait juger en moi tant de crédulité ?
Va, d'un piége ſi lourd l'appas eſt inutile,
Traître ; & ſi tu n'as pas de ruſe plus ſubtile....

EXUPERE.

Je vous dis vrai, Madame, & vous dirai de plus....

LÉONTINE.

n²) Ne me fais point ici de contes ſuperflus :
L'effet à tes diſcours ôte toute croyance.

EXUPERE.

Hé bien ! demeurez donc dans votre défiance.
Je ne demande plus, & ne vous dis plus rien.
Gardez votre ſecret, je garderai le mien.
Puiſque je paſſe encor pour homme à vous ſéduire,
Venez dans la priſon où je vais vous conduire ;
Si vous ne me croyez, craignez ce que je puis.
Avant la fin du jour vous ſaurez qui je ſuis.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

HÉRACLIUS, *ſeul.*

QUELLE confuſion étrange
De deux Princes fait un mélange,
Qui met en diſcord deux amis !
Un pere ne ſait où ſe prendre,
Et plus tous deux s'oſent défendre
Du titre infâme de ſon fils,
Plus eux-mêmes ceſſent d'entendre
Les ſecrets qu'on leur a commis.

Léontine avec tant de ruſe,
Ou me favoriſe, ou m'abuſe,
Qu'elle brouille tout notre ſort ;
Ce que j'en eus de connaiſſance
Brave une orgueilleuſe puiſſance,
Qui n'en croit pas mon vain effort ;
Et je doute de ma naiſſance,
Quand on me refuſe la mort.

Ce fier tyran qui me careſſe
Montre pour moi tant de tendreſſe,
Que mon cœur s'en laiſſe alarmer :
Lorſqu'il me prie & me conjure,
Son amitié paraît ſi pure,

Que je ne ſaurais préſumer
Si c'eſt par inſtinct de nature,
Ou par coutume de m'aimer.

Dans cette croyance incertaine,
J'ai pour lui des tranſports de haîne
Que je ne conſerve pas bien :
Cette grace qu'il veut me faire
Étonne, & trouble ma colere ;
Et je n'oſe réſoudre rien,
Quand je trouve un amour de pere
En celui qui m'ôta le mien.

Retiens, grande Ombre de Maurice,
Mon ame au bord du précipice
Que cette obſcurité lui fait,
Et m'aide à faire mieux connaître
Qu'en ton fils Dieu n'a pas fait naître
Un Prince à ce point imparfait,
Ou que je méritais de l'être,
Si je ne le ſuis en effet.

Soutiens ma haîne qui chancelle,
Et redoublant, pour ta querelle,
Cette noble ardeur de mourir,
Fais voir.... Mais il m'exauce, on vient me ſecourir.

SCENE II.

HÉRACLIUS, PULCHÉRIE.

HÉRACLIUS.

O Ciel ! quel bon démon devers moi vous envoie,
Madame ?

PULCHÉRIE.

Le tyran qui veut que je vous voie, (b
Et met tout en usage afin de s'éclaircir.

HÉRACLIUS.

Par vous-même en ce trouble il pense réussir !

PULCHÉRIE.

Il le pense, Seigneur, & ce brutal espere (c
Mieux qu'il ne trouve un fils, que je découvre un frere ;
Comme si j'étais fille à ne lui rien céler (d
De tout ce que le sang pourrait me révéler.

HÉRACLIUS.

Puisse-t-il par un trait de lumiere fidèle
Vous le mieux révéler qu'il ne me le révèle ! (e
Aidez-moi cependant, Madame, à repousser
Les indignes frayeurs dont je me sens presser....

PULCHÉRIE.

Ah ! Prince, il ne faut point d'assurance plus claire ;
Si vous craignez la mort, vous n'êtes point mon (f frere ;
Ces indignes frayeurs vous ont trop découvert.

HÉRACLIUS.

Moi, la craindre, Madame! Ah! je m'y ſuis offert.
Qu'il me traite en tyran, qu'il m'envoye au ſupplice,
Je ſuis Héraclius, je ſuis fils de Maurice:
Sous ces noms précieux je cours m'enſevelir,
Et m'étonne ſi peu, que je l'en fais pâlir.
Mais il me traite en pere, il me flatte, il m'embraſſe;
Je n'en puis arracher une ſeule menace:
J'ai beau faire & beau dire afin de l'irriter,
Il m'écoute ſi peu, qu'il me force à douter.
Malgré moi, comme fils, toujours il me regarde:
Au lieu d'être en priſon, je n'ai pas même un garde.
Je ne ſais qui je ſuis, & crains de le ſavoir.
Je veux ce que je dois, & cherche mon devoir.
Je crains de le haïr, ſi j'en tiens la naiſſance;
Je le plains de m'aimer, ſi je m'en dois vengeance;
Et mon cœur, indigné d'une telle amitié,
En frémit de colere, & tremble de pitié.
De tous ſes mouvemens mon eſprit ſe défie;
Il condamne auſſi-tôt tout ce qu'il juſtifie.
La colere, l'amour, la haîne, & le reſpect,
Ne me préſentent rien qui ne me ſoit ſuſpect.
Je crains tout, je fuis tout; &, dans cette aventure,
Des deux côtés en vain j'écoute la nature.
Secourez donc un frere en ces perplexités.

PULCHÉRIE.

Ah! vous ne l'êtes point, puiſque vous en douter.
Celui qui, comme vous, prétend à cette gloire,
D'un courage plus ferme en croit ce qu'il doit croire;
Comme vous on le flatte, il y ſait réſiſter;
Rien ne le touche aſſez pour le faire douter;
Et le ſang, par un double & ſecret artifice,
Parle en vous pour Phocas, comme en lui pour Maurice.

HÉRACLIUS.

A ces marques en lui connaissez Martian ;
Il a le cœur plus dur étant fils d'un tyran.
La générosité suit la belle naissance,
La pitié l'accompagne, & la reconnaissance :
Dans cette grandeur d'ame un vrai Prince affermi
Est sensible aux malheurs même d'un ennemi :
La haîne qu'il lui doit ne saurait le défendre,
Quand il s'en voit aimé, de s'en laisser surprendre,
Et trouve assez souvent son devoir arrêté
Par l'effort naturel de sa propre bonté.
Cette digne vertu de l'ame la mieux née,
Madame, ne doit pas souiller ma destinée.
Je doute, &, si ce doute a quelque crime en soi,
C'est assez m'en punir que douter comme moi :
Et mon cœur qui sans cesse en sa faveur se flatte,
Cherche qui le soutienne, & non pas qui l'abatte ;
Il demande secours pour mes sens étonnés,
Et non le coup mortel dont vous m'assassinez.

PULCHÉRIE.

L'œil le plus éclairé sur de telles matieres (*h*
Peut prendre de faux jours pour de vives lumieres ;
Et comme notre sexe ose assez promptement
Suivre l'impression d'un premier mouvement,
Peut-être qu'en faveur de ma premiere idée,
Ma haîne pour Phocas m'a trop persuadée.
Son amour est pour vous un poison dangereux ;
Et, quoique la pitié montre un cœur généreux, (*i*
Celle qu'on a pour lui de ce rang dégénere. (*k*
Vous le devez haïr, & fût-il votre pere ; (*l*
Si ce titre est douteux, son crime ne l'est pas.
Qu'il vous offre sa grace, ou vous livre au trépas,
Il n'est pas moins tyran quand il vous favorise,
Puisque c'est ce cœur même alors qu'il tyrannise ;
Et que votre devoir, par-là mieux combattu,

Prince, met en péril juſqu'à votre vertu.
Doutez, mais haïſſez; &, quoi qu'il exécute,
Je douterai du nom qu'un autre vous diſpute;
En douter, lorſqu'en moi vous cherchez quelque appui,
Si c'eſt trop peu pour vous, c'eſt aſſez contre lui.
L'un de vous eſt mon frere, & l'autre y peut prétendre.
Entre tant de vertus mon choix ſe peut méprendre;
Mais je ne puis faillir, dans votre ſort douteux,
A chérir l'un & l'autre, & vous plaindre tous deux.
J'eſpère encor pourtant: on murmure, on menace:
Un tumulte, dit-on, s'élève dans la place:
Exupere eſt allé fondre ſur ces mutins;
Et peut-être de-là dépendent nos deſtins.
Mais Phocas entre.

SCENE III.

PHOCAS, HÉRACLIUS, MARTIAN, PULCHÉRIE, Gardes.

PHOCAS.

HÉ bien! ſe rendra-t-il, Madame?

PULCHÉRIE.

m) Quelque effort que je faſſe à lire dans ſon ame,
Je n'en vois que l'effet que je m'étais promis.
n) Je trouve trop d'un frere, & vous trop peu d'un fils.

PHOCAS.

Ainſi le Ciel vous veut enrichir de ma perte.

PULCHÉRIE.

PULCHÉRIE.

Il tient en ma faveur leur naiſſance couverte. (o
Ce frere qu'il me rend ſerait déja perdu,
Si dedans votre ſang il ne l'eût confondu.

PHOCAS, *à Pulchérie.*

Cette confuſion peut perdre l'un & l'autre.
En faveur de mon ſang, je ferai grace au vôtre;
Mais je veux le connaître; & ce n'eſt qu'à ce prix,
Qu'en lui donnant la vie, il me rendra mon fils.

(*A Héraclius.*)

Pour la dernière fois, ingrat, je t'en conjure,
Car enfin c'eſt vers toi que penche la nature;
Et je n'ai point pour lui ces doux empreſſemens
Qui d'un cœur paternel ſont les vrais mouvemens.
Ce cœur s'attache à toi par d'invincibles charmes.
En crois-tu mes ſoupirs? en croiras-tu mes larmes? (p
Songe avec quel amour mes ſoins t'ont élevé,
Avec quelle valeur ſon bras t'a conſervé.
Tu nous dois à tous deux.

HÉRACLIUS.

Et, pour reconnoiſſance,
Je vous rends votre fils, je lui rends ſa naiſſance.

PHOCAS.

Tu me l'ôtes, cruel! & le laiſſes mourir.

HÉRACLIUS.

Je meurs pour vous le rendre, & pour le ſecourir.

PHOCAS.

C'eſt me l'ôter aſſez que ne vouloir plus l'être. (q

HÉRACLIUS.

C'eſt vous le rendre aſſez que le faire connaître.

PHOCAS.

C'eſt me l'ôter aſſez que me le ſuppoſer.

HÉRACLIUS.

C'eſt vous le rendre aſſez que vous déſabuſer.

PHOCAS.

Laiſſe-moi mon erreur, puiſqu'elle m'eſt ſi chere.
Je t'adopte pour fils, accepte-moi pour pere.
r) Fais vivre Héraclius ſous l'un ou l'autre ſort;
Pour moi, pour toi, pour lui, fais-toi ce peu d'effort.

HÉRACLIUS.

s) Ah! c'en eſt trop enfin, & ma gloire bleſſée
Dépouille un vieux reſpect où je l'avais forcée.
De quelle ignominie oſez-vous me flatter?
Toutes les fois, tyran, qu'on ſe laiſſe adopter,
On veut une maiſon illuſtre autant qu'amie,
On cherche de la gloire, & non de l'infamie;
Et ce ſerait un monſtre horrible à vos États,
Que le fils de Maurice adopté par Phocas.

PHOCAS.

Va, ceſſe d'eſpérer la mort que tu mérites;
Ce n'eſt que contre lui, lâche, que tu m'irrites;
Tu te veux rendre en vain indigne de ce rang;
Je m'en prends à la cauſe, & j'épargne mon ſang.
Puiſque ton amitié de ma foi ſe défie,
Juſqu'à prendre ſon nom pour lui ſauver la vie,
Soldats, ſans plus tarder, qu'on l'immole à ſes yeux,
Et ſois, après ſa mort, mon fils, ſi tu le veux.

HÉRACLIUS, *aux ſoldats.*

Perfides, arrêtez.

MARTIAN.

Ah! que voulez-vous faire,

HÉRACLIUS.

Sauver le fils de la fureur du pere.

MARTIAN.

Conſervez-lui ce fils qu'il ne cherche qu'en vous:
Ne troublez point un ſort qui lui ſemble ſi doux.
C'eſt avec aſſez d'heur qu'Héraclius expire,
Puiſque c'eſt en vos mains que tombe ſon Empire.
Le Ciel daigne bénir votre ſceptre & vos jours!

PHOCAS.

C'eſt trop perdre de temps à ſouffrir ces diſcours.
Dépêche, Octavian.

HÉRACLIUS, *à Octavian.*

N'attente rien, barbare.
Je ſuis....

PHOCAS.

Avoue enfin.

HÉRACLIUS.

Je tremble, je m'égare;
Et mon cœur....

PHOCAS, *à Héraclius.*

Tu pourras à loiſir y penſer.
(*A Octavian.*)
Frappe.

HÉRACLIUS.

Arrête, je ſuis.... Puis-je le prononcer?

PHOCAS.

Acheve, ou....

HÉRACLIUS.

Je ſuis donc, s'il faut que je le die,

Je crus il faut une fois pour lui sauver la vie.
Mais, à mille fois assez, heureux, mon fils, si
Pour vous sauver pour lui je l'amour qu'il vous doit;
Que vous le promettez entier, ferme, & sincere,
Et que ma fermeté, jointe pour son vrai pere.
Accomplisse la faveur des vœux pour les vœux;
Mais sinon, que vos cris me retombent des cieux.
Vous me serez garant des maux de la guerre,
Des ennemis fermés, de l'estat ou j'espere;
Et le même moment me fournira des cœurs
Me prive d'un ami qui m'est si precieux,
Je vengerai sur vous, & punirez-vous mon pere,
Ce qu'aura fait sur lui votre inutile priere.

PHOCAS.

Ne craignez rien, je vous jure encor mon appui;
L'amour m'est à pour un si affreux trop de lui;
Mon cœur rompt de soi, & mon ame s'ingere
Qu'à vous absoudre l'un & l'autre a l'empire.
Pulcherie trouve mon fils: mais dis-je vrai-je dire,
Et donne-t-on pour marque un terrible effet;
Ne suffit-il pas de vaincre à la traverse;
Pour achever ma vie, épouse Phocas.

HERACLIUS.

Seigneur, elle est ma sœur.

PHOCAS.

Tu n'es donc point mon fils,
Puisque si lâchement déjà tu t'en dédis.

PULCHÉRIE.

donne, tyran, une attente si vaine?
on consentement étouffoit ma haine!
voir étonné, tu m'aurois fait changer!
pour cette honte un cœur assez léger!
ais épouser, ou ton fils, ou mon frere!

SCENE IV.

PHOCAS, HÉRACLIUS, PULCHÉRIE, MARTIAN, CRISPE, Gardes.

CRISPE.

SEIGNEUR, vous devez tout au grand cœur (ꝛ d'Exupere :
Il eſt l'unique auteur de nos meilleurs deſtins,
Lui ſeul & ſes amis ont domté vos mutins,
Il a fait priſonniers leurs chefs qu'il vous amene.

PHOCAS.

Dis-lui qu'il me les garde en la ſalle prochaine ;
Je vais de leurs complots m'éclaircir avec eux.

SCENE V.

PHOCAS, PULCHÉRIE, HÉRACLIUS, MARTIAN, Gardes.

PHOCAS, *à Héraclius.*

TOI cependant, ingrat, ſois mon fils, ſi tu veux.
En l'état où je ſuis je n'ai plus lieu de feindre.
Les mutins ſont domtés, & je ceſſe de craindre.
Je vous laiſſe tous trois.

(*A Pulchérie.*)

Uſe bien du moment
Que je prends pour en faire un juſte châtiment ;
Et ſi tu n'aimes mieux que l'un & l'autre meure,
a) Trouve, ou choiſis mon fils, & l'épouſe ſur l'heure :
Autrement, ſi leur ſort demeure encor douteux,
b) Je jure, à mon retour, qu'ils périront tous deux.
Je ne veux point d'un fils dont l'implacable haîne
c) Prend ce nom pour affront, & mon amour pour gêne.
Toi....

PULCHÉRIE.

Ne menace point, je ſuis prête à mourir.

PHOCAS.

d) A mourir ! Juſques-là je pourrais te chérir !
N'eſpere pas de moi cette faveur ſuprême ;
Et penſe....

PULCHÉRIE.

A quoi, tyran ?

PHOCAS.

e) A m'épouſer moi-même,
Au milieu de leur ſang à tes pieds répandu.

PULCHÉRIE.

f) Quel ſupplice !

PHOCAS.

Il eſt grand pour toi ; mais il t'eſt dû.
Tes mépris de la mort bravaient trop ma colere.
Il eſt en toi de perdre, ou de ſauver ton frere ;
Et du moins, quelque erreur qui puiſſe me troubler,
J'ai trouvé les moyens de te faire trembler.

SCENE VI.

HÉRACLIUS, MARTIAN, PULCHÉRIE.

PULCHÉRIE.

LE lâche ! Il vous flattait lorſqu'il tremblait dans l'ame ;
Mais tel eſt d'un tyran le naturel infâme ;
Sa douceur n'a jamais qu'un mouvement contraint ;
S'il ne craint, il opprime ; & s'il n'opprime, il craint.
L'une & l'autre fortune en montre la faibleſſe ;
L'une n'eſt qu'inſolence, & l'autre que baſſeſſe. (g
A peine eſt-il ſorti de ſes lâches terreurs,
Qu'il a trouvé pour moi le comble des horreurs.
Mes freres, puiſqu'enfin vous voulez tous deux l'être,
Si vous m'aimez en ſœur, faites-le moi paraître.

HÉRACLIUS.

Que pouvons-nous tous deux, lorſqu'on tranche nos jours ?

PULCHÉRIE.

Un généreux conſeil eſt un puiſſant ſecours.

MARTIAN.

Il n'eſt point de conſeil qui vous ſoit ſalutaire, (h
Que d'épouſer le fils pour éviter le pere :
L'horreur d'un mal plus grand vous y doit diſpoſer.

PULCHÉRIE.

Qui me le montrera, ſi je veux l'épouſer ?
Et dans cet hyménée à ma gloire funeſte,

Qui me garantira des périls de l'inceſte ?

MARTIAN.

Je le vois trop à craindre, & pour vous, & pour nous ;
Mais, Madame, on peut prendre un vain titre d'époux,
Abuſer du tyran la race forcenée,
Et vivre en frere & ſœur ſous un feint hyménée.

PULCHÉRIE.

Feindre, & nous abaiſſer à cette lâcheté !

HÉRACLIUS.

Pour tromper un tyran c'eſt généroſité ;
Et c'eſt mettre, en faveur d'un frere qu'il vous donne,
Deux ennemis ſecrets auprès de ſa perſonne,
Qui, dans leur juſte haine animés & conſtans,
Sur l'ennemi commun ſauront prendre leur temps,
Et terminer bien-tôt la feinte avec ſa vie.

PULCHÉRIE.

Pour conſerver vos jours & fuir mon infamie,
Feignons, vous le voulez, & j'y réſiſte en vain.
Sus donc, qui de vous deux me prêtera la main ?
Qui veut feindre avec moi ? qui ſera mon complice ?

HÉRACLIUS.

Vous, Prince, à qui le Ciel inſpire l'artifice.

MARTIAN.

Vous que veut le tyran pour fils obſtinément.

HÉRACLIUS.

Vous qui depuis quatre ans la ſervez en amant.

MARTIAN.

Vous ſaurez mieux que moi ſurprendre ſa tendreſſe.

HÉRACLIUS.

ez mieux que moi la traiter de maitreſſe.

MARTIAN.

Vous aviez commencé tantôt d'y consentir.

PULCHÉRIE.

Ah ! Princes, votre cœur ne peut se démentir ;
Et vous l'avez tous deux trop grand, trop magnanime,
Pour souffrir sans horreur l'ombre même d'un crime.
Je vous connaissais trop, pour juger autrement
Et de votre conseil, & de l'événement ;
Et je n'y déférais que pour vous voir dédire.
Toute fourbe est honteuse aux cœurs nés pour l'Empire.
Princes, attendons tout sans consentir à rien.

HÉRACLIUS.

Admirez cependant quel malheur est le mien !
L'obscure vérité que de mon sang je signe, (m
Du grand nom qui me perd ne me peut rendre digne :
On n'en croit pas ma mort, & je perds mon trépas,
Puisque, mourant pour lui, je ne le sauve pas.

MARTIAN.

Voyez d'autre côté quelle est ma destinée,
Madame ! dans le cours d'une seule journée,
Je suis Héraclius, Léonce, & Martian ;
Je sors d'un Empereur, d'un tribun, d'un tyran.
De tous trois ce désordre en un jour me fait naître ;
Pour me faire mourir enfin sans me connaître.

PULCHÉRIE.

Cédez, cédez tous deux aux rigueurs de mon sort.
Il a fait contre vous un violent effort :
Votre malheur est grand ; mais, quoi qu'il en succède, (n
La mort qu'on me refuse en sera le remède ;
Et moi... Mais que nous veut ce perfide ?

SCENE VII.

HÉRACLIUS, MARTIAN, PULCHÉRIE, AMINTAS.

AMINTAS.

o') MON bras
Vient de laver ce nom dans le ſang de Phocas.

HÉRACLIUS.

Que nous dis-tu ?

AMINTAS.

Qu'à tort vous nous prenez pour traîtres ;
p') Qu'il n'eſt plus de tyran, que vous êtes les Maîtres.

HÉRACLIUS.

De quoi ?

AMINTAS.

De tout l'Empire.

MARTIAN.

q') Et par toi ?

AMINTAS.

Non, Seigneur ;
Un autre en a la gloire, & j'ai part à l'honneur.

HÉRACLIUS.

Et quelle heureuſe main finit notre miſère ?

AMINTAS.

Princes, l'auriez-vous cru ? c'eſt la main d'Exupere.

MARTIAN.

Lui qui me trahiſſait ?

AMINTAS.

C'eſt de quoi s'étonner ;
Il ne vous trahiſſait que pour vous couronner.

HÉRACLIUS.

N'a-t-il pas des mutins diſſipé la furie ?

AMINTAS.

Son ordre excitait ſeul cette mutinerie. (r

MARTIAN.

Il en a pris les chefs toutefois ?

AMINTAS.

Admirez (s
Que ces priſonniers même avec lui conjurés,
Sous cette illuſion, couraient à leur vengeance. (t
Tous contre ce barbare étant d'intelligence,
Suivis d'un gros d'amis nous paſſons librement,
Au travers du Palais, à ſon appartement.
La garde y reſtait faible, & ſans aucun ombrage :
Criſpe même à Phocas porte notre meſſage ;
Il vient ; à ſes genoux on met les priſonniers,
Qui tirent pour ſignal leurs poignards les premiers ; (u
Le reſte, impatient dans ſa noble colere,
Enferme la victime. Et ſoudain Exupere :
Qu'on arrête, dit-il ; *le premier coup m'eſt dû :*
C'eſt lui qui me rendra l'honneur preſque perdu. (x
Il frappe, & le tyran tombe auſſi-tôt ſans vie,
Tant de nos mains la ſienne eſt promtement ſuivie.
Il s'élève un grand bruit, & mille cris confus
Ne laiſſent diſcerner que *Vive Héraclius !*
Nous ſaiſiſſons la porte, & les gardes ſe rendent.
Mêmes cris auſſi-tôt de tous côtés s'entendent ;
Et de tant de ſoldats qui lui ſervaient d'appui,

Phocas, après ſa mort, n'en a pas un pour lui.

PULCHÉRIE.

y¹) Quel chemin Exupere a pris pour ſa ruine!

AMINTAS.

Le voici qui s'avance avecque Léontine.

SCÈNE VIII. ET DERNIERE.

HÉRACLIUS, MARTIAN, LÉONTINE, PULCHÉRIE, EUDOXE, EXUPERE, AMINTAS, Gardes.

HÉRACLIUS, *à Léontine.*

Est-il donc vrai, Madame, & changeons-nous de ſort?
Amintas nous fait-il un fidèle rapport?

LÉONTINE.

z¹) Seigneur, un tel ſuccès à peine eſt concevable,
Et d'un ſi grand deſſein la conduite admirable....

HÉRACLIUS, *à Exupere.*

a²) Perfide généreux, hâte-toi d'embraſſer
Deux Princes impuiſſans à te récompenſer.

EXUPERE, *à Héraclius.*

Seigneur, il me faut grace, ou de l'un, ou de l'autre.
J'ai répandu ſon ſang, ſi j'ai vengé le vôtre.

MARTIAN.

Qui que ce ſoit des deux, il doit ſe conſoler
De la mort d'un tyran qui voulait l'immoler;
Je ne ſais quoi pourtant dans mon cœur en murmure.

HÉRACLIUS.

Peut-être en vous par-là s'explique la nature;

Mais, Prince, votre ſort n'en ſera pas moins doux;
Si l'Empire eſt à moi, Pulchérie eſt à vous.
Puiſque le pere eſt mort, le fils eſt digne d'elle.
(*A Léontine.*)
Terminez donc, Madame, enfin notre querelle.

LÉONTINE.

Mon témoignage ſeul peut-il en décider?

MARTIAN.

Quelle autre ſûreté pourrions-nous demander? (*b*

LÉONTINE.

Je vous puis être encor ſuſpecte d'artifice.
Non, ne m'en croyez pas; croyez l'Impératrice. (*c*
(*A Pulchérie lui donnant un billet.*)
Vous connaiſſez ſa main, Madame; & c'eſt à vous
Que je remets le ſort d'un frere & d'un époux.
Voyez ce qu'en mourant me laiſſa votre mere.

PULCHÉRIE.

J'en baiſe, en ſoupirant, le ſacré caractère.

LÉONTINE.

Apprenez d'elle enfin quel ſang vous a produits, (*d*)
Princes.

HÉRACLIUS, *à Eudoxe.*

Qui que je ſois, c'eſt à vous que je ſuis.

PULCHÉRIE *lit.*

Parmi tant de malheurs mon bonheur eſt étrange:
Après avoir donné ſon fils au lieu du mien, (*e*
Léontine, à mes yeux, par un ſecond échange,
Donne encore à Phocas mon fils au lieu du ſien.
Vous qui pourrez douter d'un ſi rare ſervice,
Sachez qu'elle a deux fois trompé notre tyran:
Celui qu'on croit Léonce eſt le vrai Martian,
Et le faux Martian eſt vrai fils de Maurice.

CONSTANTINE.

(*A Héraclius.*)
Ah ! vous êtes mon frere !

HÉRACLIUS, *à Pulchérie.*

Et c'eſt heureuſement
Que le trouble éclairci vous rend à votre amant.

LÉONTINE, *à Héraclius.*

Vous en ſaviez aſſez pour éviter l'inceſte,
Et non pas pour vous rendre un tel ſecret funeſte.
(*A Martian.*)
Mais pardonnez, Seigneur, à mon zèle parfait
Ce que j'ai voulu faire, & ce qu'un autre a fait.

MARTIAN.

Je ne m'oppoſe point à la commune joie ;
Mais ſouffrez des ſoupirs que la nature envoie.
Quoique jamais Phocas n'ait mérité d'amour,
Un fils ne peut moins rendre à qui l'a mis au jour
Ce n'eſt pas tout-d'un-coup qu'à ce titre on renonce.

HÉRACLIUS.

f¹) Donc, pour mieux l'oublier, ſoyez encor Léonce ;
g¹) Sous ce nom glorieux aimez ſes ennemis,
Et meure du tyran juſqu'au nom de ſon fils !
(*A Eudoxe.*)
Vous, Madame, acceptez & ma main & l'Empire,
h¹) En échange d'un cœur qui pour le mien ſoupire.

EUDOXE, *à Héraclius.*

i¹) Seigneur, vous agiſſez en Prince généreux.

HÉRACLIUS, *à Exupere & à Amintas.*

k¹) Et vous, dont la vertu me rend ce trouble heureux,
Attendant les effets de ma reconnaiſſance,
Reconnaiſſons, amis, la céleſte puiſſance ;
Allons rendre hommage, &, d'un eſprit content,
Héraclius au peuple qui l'attend.

Fin du cinquième & dernier Acte.

EXAMEN

D'HÉRACLIUS.

CETTE Tragédie a encore plus d'effort d'invention que celle de Rodogune, & je puis dire que c'eſt un heureux original, dont il s'eſt fait beaucoup de belles copies, ſi-tôt qu'il a paru. Sa conduite differe de celle-là, en ce que les narrations qui lui donnent jour ſont pratiquées par occaſion en divers lieux avec adreſſe, & toujours dites & écoutées avec intérêt, ſans qu'il y en ait pas une de ſang-froid, comme celle de Laonice. Elles ſont éparſes ici dans tout le Poëme, & ne font connaître à la fois que ce qu'il eſt beſoin qu'on ſache pour l'intelligence de la Scène qui ſuit. Ainſi dès la premiere, Phocas, alarmé du bruit qui court qu'Héraclius eſt vivant, récite les particularités de ſa mort, pour montrer la fauſſeté de ce bruit; & Criſpe, ſon gendre, en lui propoſant un remede aux troubles qu'il appréhende, fait connaître comme, en perdant toute la famille de Maurice, il a réſervé Pulchérie pour la faire épouſer à ſon fils Martian, & le pouſſe d'autant plus à preſſer ce

mariage, que ce Prince court chaque jour de grands périls à la guerre, & que, ſans Léonce, il fût demeuré au dernier combat. C'eſt par-là qu'il inſtruit les Auditeurs de l'obligation qu'a le vrai Héraclius qui paſſe pour Martian, au vrai Martian qui paſſe pour Léonce; & cela ſert de fondement à l'offre volontaire qu'il fait de ſa vie au quatriéme Acte, pour le ſauver du péril où l'expoſe cette erreur des noms. Sur cette expoſition, Phocas, ſe plaignant de l'averſion que les deux Parties témoignent à ce mariage, impute celle de Pulchérie à l'inſtruction qu'elle a reçue de ſa mere, & apprend ainſi aux Spectateurs, comme en paſſant, qu'il l'a laiſſé trop vivre après la mort de l'Empereur Maurice ſon mari. Il fallait tout cela pour faire entendre la Scène qui ſuit entre Pulchérie & lui; mais je n'ai pu avoir aſſez d'adreſſe pour faire entendre les équivoques ingénieux, dont eſt rempli tout ce que dit Héraclius à la fin de ce premier Acte, & on ne les peut comprendre que par une réflexion après que la Piece eſt finie, & qu'il eſt entierement reconnu, ou dans une ſeconde Repréſentation.

Sur-tout, la maniere dont Eudoxe fait connaître au ſecond Acte le double échange que ſa mere a fait des deux Princes, eſt une des choſes les plus ſpirituelles qui ſoient ſorties de ma plume. Léontine l'accuſe d'avoir révélé

le ſecret d'Héraclius, & d'être cauſe du bruit qui court, qui les met en péril de la vie : pour s'en juſtifier, elle explique tout ce qu'elle en ſait, & conclut que, puiſqu'on n'en publie pas tant, il faut que ce bruit ait pour Auteur quelqu'un qui n'en ſache pas tant qu'elle. Il eſt vrai que cette narration eſt ſi courte, qu'elle laiſſerait beaucoup d'obſcurité, ſi Héraclius ne l'expliquait plus au long au quatriéme Acte, quand il eſt beſoin que cette vérité faſſe ſon plein effet ; mais elle n'en pouvait pas dire davantage à une perſonne qui ſavait cette hiſtoire mieux qu'elle ; & ce peu qu'elle en dit, ſuffit à jetter une lumiere imparfaite de ces échanges, qu'il n'eſt pas beſoin alors d'éclaircir plus entierement.

L'artifice de la derniere Scène de ce quatriéme Acte paſſe encore celui-ci. Exupere y fait connaître tout ſon deſſein à Léontine, mais d'une façon qui n'empêche point cette femme avifée de le ſoupçonner de fourberie, & de n'avoir autre deſſein que de tirer d'elle le ſecret d'Héraclius pour le perdre. L'Auditeur lui-même en demeure dans la défiance, & ne ſait qu'en juger. Mais après que la conſpiration a eu ſon effet par la mort de Phocas, cette confidence anticipée exempte Exupere de ſe purger de tous les juſtes ſoupçons qu'on avait eus de lui, & délivre l'Auditeur d'un récit qui lui aurait été fort ennuyeux

après le dénouement de la Pièce, où toute la patience que peut avoir ſa curioſité, ſe borne à ſavoir qui eſt le vrai Héraclius des deux qui prétendent l'être.

Le ſtratagême d'Exupere, avec toute ſon induſtrie, a quelque choſe d'un peu délicat, & d'une nature à ne ſe faire qu'au Théâtre, où l'Auteur eſt le maître des événemens qu'il tient dans ſa main, & non pas dans la vie civile, où les hommes en diſpoſent ſelon leurs intérêts & leur pouvoir. Quand il découvre Héraclius à Phocas, & le fait arrêter priſonnier, ſon intention eſt fort bonne, & lui réuſſit; mais il n'y avait que moi qui lui puſſe répondre du ſuccès. Il acquiert la confiance du Tyran par-là, & ſe fait remettre entre les mains la garde d'Héraclius, & ſa conduite au ſupplice; mais le contraire pouvait arriver, & Phocas, au lieu de déférer à ſes avis qui le réſolvent à faire couper la tête à ce Prince en la Place publique, pouvait s'en défaire ſur l'heure, & ſe défier de lui & de ſes amis, comme de gens qu'il avait offenſés, & dont il ne devait jamais eſpérer un zèle bien ſincere à le ſervir. La mutinerie qu'il excite, dont il lui amene les Chefs comme priſonniers pour le poignarder, eſt imaginée avec juſteſſe; mais juſques-là, toute ſa conduite eſt de ces choſes qu'il faut ſouffrir au Théâtre, parce qu'elles ont un éclat dont la ſurpriſe éblouit, & qu'il ne

ferait pas bon tirer en exemple, pour conduire une action véritable ſur leur plan.

Je ne ſais ſi on voudra me pardonner d'avoir fait une Pièce d'invention ſous des noms véritables; mais je ne crois pas qu'Ariſtote le défende, & j'en trouve aſſez d'exemples chez les Anciens. Les deux Électres de Sophocle & d'Euripide aboutiſſent à la même action par des moyens ſi divers, qu'il faut de néceſſité que l'une des deux ſoit entierement inventée. L'Iphigénie *in Tauris* a la mine d'être de même nature; & l'Hélene, où Euripide ſuppoſe qu'elle n'a jamais été à Troye, & que Pâris n'y a enlevé qu'un phantôme qui lui reſſemblait, ne peut avoir aucune action épiſodique, ni principale, qui ne parte de la ſeule imagination de ſon Auteur.

Je n'ai conſervé ici pour toute vérité hiſtorique que l'ordre de la ſucceſſion des Empereurs Tibere, Maurice, Phocas, & Héraclius. J'ai falſifié la naiſſance de ce dernier, pour lui en donner une plus illuſtre, en le faiſant fils de Maurice, bien qu'il ne le fût que d'un Préteur d'Afrique, qui portait même nom que lui. J'ai prolongé de douze ans la durée de l'Empire de Phocas, & lui ai donné Martian pour fils, quoique l'Hiſtoire ne parle que d'une fille nommée Domitia, qu'il maria à Criſpe, dont je fais un de mes Perſonnages. Ce fils & Héraclius, qui ſont confondus l'un

avec l'autre par les échanges de Léontine, n'auraient pas été en état d'agir, ſi je ne l'euſſe fait régner que les huit ans qu'il régna, puiſque, pour faire ces échanges, il fallait qu'ils fuſſent tous deux au berceau, quand il commença de régner. C'eſt par cette même raiſon que j'ai prolongé la vie de l'Impératrice Conſtantine, que je n'ai fait mourir qu'en la quinziéme année de ſa tyrannie, bien qu'il l'eût immolée à ſa ſûreté dès la cinquiéme; & je l'ai fait, afin qu'elle pût avoir une fille capable de recevoir ſes inſtructions en mourant, & d'un âge proportionné à celui du Prince qu'on voulait lui faire épouſer.

La ſuppoſition que fait Léontine d'un de ſes fils pour mourir au lieu d'Héraclius, n'eſt point vraiſemblable; mais elle eſt hiſtorique, & n'a point beſoin de vraiſemblance, puiſqu'elle a l'appui de la vérité qui la rend croyable, quelque répugnance qu'y veuillent apporter les difficiles. Baronius attribue cette action à une Nourrice, & je l'ai trouvé aſſez généreuſe pour la faire produire à une perſonne plus illuſtre, & qui ſoutînt mieux la dignité du Théâtre. L'Empereur Maurice reconnut cette ſuppoſition, & l'empêcha d'avoir ſon effet, pour ne s'oppoſer pas au juſte jugement de Dieu qui voulait exterminer toute ſa famille; mais quant à ce qui eſt de la mere, elle avait ſurmonté l'affection maternelle en

faveur de ſon Prince ; &, comme on ne pouvait dire que ſon fils était mort pour ſon regard, je me ſuis cru aſſez autoriſé par ce qu'elle avait voulu faire, à rendre cet échange effectif, & à le faire ſervir de fondement aux nouveautés ſurprenantes de ce ſujet.

Il lui faut la même indulgence, pour l'unité du lieu, qu'à Rodogune. La plûpart des Poëmes qui ſuivent en ont beſoin, & je me diſpenſerai de le répéter en les examinant. L'unité de jour n'a rien de violenté, & l'action ſe pourrait paſſer en cinq ou ſix heures ; mais le Poëme eſt ſi embarraſſé, qu'il demande une merveilleuſe attention. J'ai vu de fort bons eſprits, & des perſonnes des plus qualifiées de la Cour, ſe plaindre de ce que ſa Repréſentation fatiguait autant l'eſprit qu'une étude ſérieuſe. Elle n'a pas laiſſé de plaire, mais je crois qu'il l'a fallu voir plus d'une fois pour en remporter une entiere intelligence.

REMARQUE
DE M. DE VOLTAIRE
SUR UN PASSAGE
CONCERNANT HÉRACLIUS.

LOUIS Racine, fils de l'admirable Jean Racine, a fait un traité de la Poëſie Dramatique, avec des Remarques ſur les Tragédies de ſon illuſtre pere. Voici comme il s'explique ſur l'*Héraclius* de Corneille, page 373.

» On croirait devoir trouver quelque reſ-
» ſemblance entre Héraclius & Athalie, parce
» qu'il s'agit dans ces Pièces de remettre ſur
» un trône uſurpé un Prince à qui ce trône
» appartient, & ce Prince a été ſauvé du car-
» nage dans ſon enfance. Ces deux Pièces
» n'ont cependant aucune reſſemblance entre
» elles; non-ſeulement parce qu'il eſt bien
» différent de vouloir remettre ſur le trône
» un Prince en âge d'agir par lui-même, ou
» un enfant de huit ans; mais parce que Cor-
» neille a conduit ſon action d'une maniere

» ſi ſinguliere & ſi compliquée, que ceux
» qui l'ont lue pluſieurs fois, & même l'ont
» vu repréſenter, ont encore de la peine à
» l'entendre, & qu'on ſe laſſe, à la fin,

» *D'un divertiſſement qui fait une fatigue.*

» Dans Héraclius, ſujet & incidens, tout
» eſt de l'invention du génie fécond de Cor-
» neille, qui, pour jetter de grands intérêts, a
» multiplié des incidens peu vraiſemblables.
» Croira-t-on une mere capable de livrer ſon
» propre fils à la mort, pour élever ſous ſon
» nom le fils de l'Empereur mort? Eſt-il
» vraiſemblable que deux Princes, ſe croyant
» toujours tous deux ce qu'ils ne ſont pas,
» parce qu'ils ont été changés en nourrice,
» s'aiment tendrement, lorſque leur naiſ-
» ſance les oblige à ſe déteſter, & même à
» ſe perdre? Ces choſes ne ſont pas impoſ-
» ſibles; mais on aime mieux le merveilleux
» qui naît de la ſimplicité d'une action, que
» celui qui peut produire cet amas confus
» d'incidens extraordinaires. Peu de perſon-
» nes connaiſſent Héraclius. Et qui ne connaît
» pas Athalie?

» Il y a d'ailleurs de grands défauts dans
» Héraclius. Toute l'action eſt conduite par
» un Perſonnage ſubalterne qui n'intéreſſe

» point : c'eſt la reconnaiſſance qui fait le
» ſujet, au lieu que la reconnaiſſance doit
» naître du ſujet, & cauſer la péripétie.
» Dans Héraclius, la peripétie précede la re-
» connaiſſance. La péripétie eſt la mort de
» Phocas : les deux Princes ne ſont reconnus
» qu'après cette mort ; &, comme alors ils
» n'ont plus à le craindre, qu'importe au
» Spectateur qui des deux ſoit Héraclius ? Il
» me paraît donc que le Poëte qui s'eſt con-
» formé aux principes d'Ariſtote, & qui a
» conduit ſa Pièce dans la ſimplicité des Tra-
» gédies grecques, eſt celui qui a le mieux
» réuſſi.

J'avoue que je ne ſuis pas de l'avis de M. Louis Racine en pluſieurs points. Je crois qu'une mere peut livrer ſon fils à la mort pour ſauver le fils de ſon Empereur ; mais, pour rendre vraiſemblable une action ſi peu naturelle, il faudrait que la mere eût été obligée d'en faire ſerment, qu'elle eût été forcée par la Religion, par quelque motif ſupérieur à la nature ; or c'eſt ce qu'on ne trouve pas dans l'*Héraclius* de Pierre Corneille. Léontine même eſt d'un caractere abſolument incapable d'une piété ſi étrange ; c'eſt une intrigante, & même une très-méchante femme, qui réſerve Héraclius à un inceſte : de tels caracteres ne ſont pas capables d'une vertu ſurnaturelle.

Je

Voltaire, François Marie Arouet de

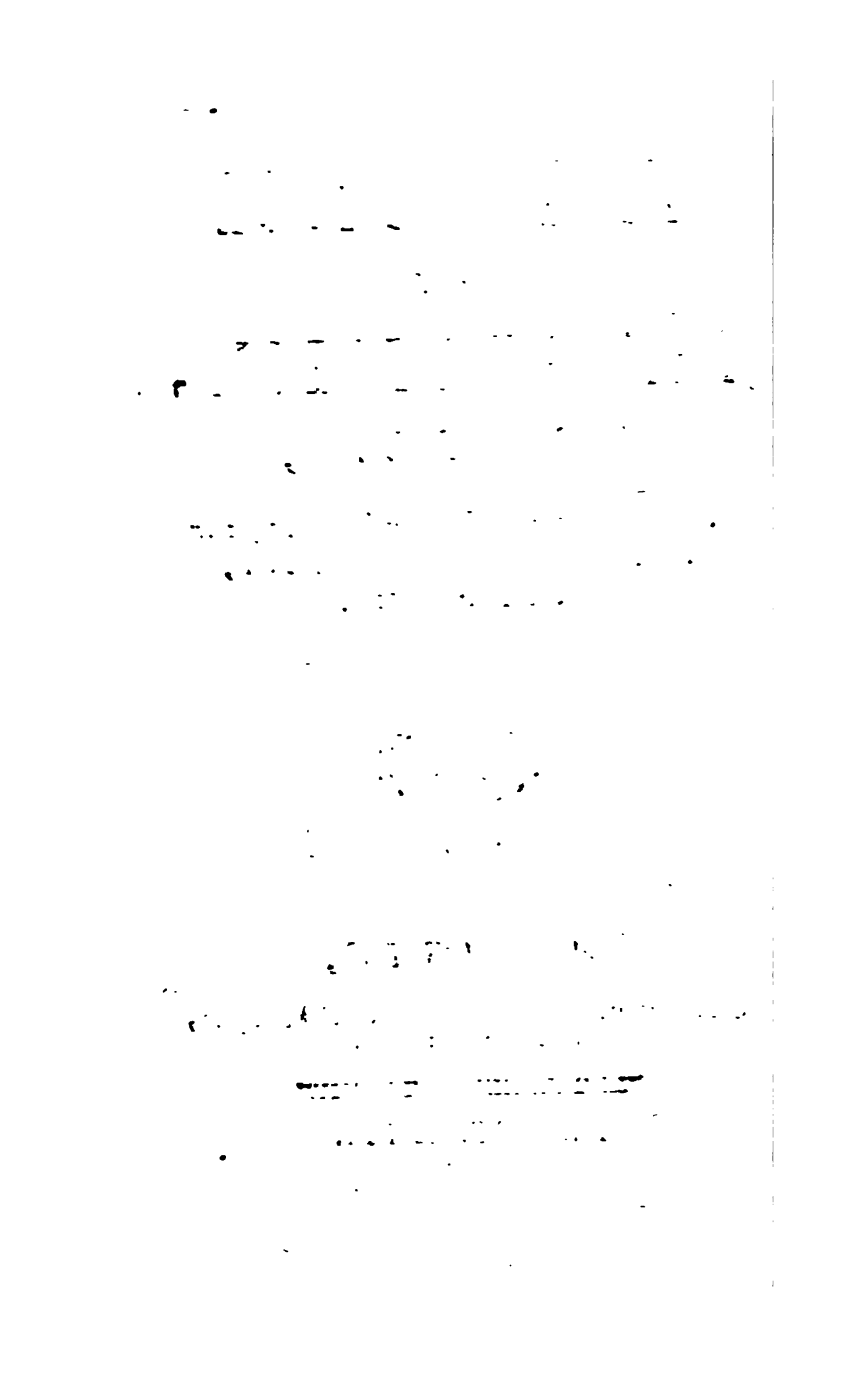
HÉRODE
ET
MARIAMNE,
TRAGÉDIE,

Représentée pour la premiere fois, par les Comédiens ordinaires du Roi, le 6 Mars 1723.

A PARIS,

Chez DUCHESNE, Libraire, rue Saint Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXII.



PRÉFACE.

JE ne donne cette édition qu'en tremblant. Tant d'Ouvrages que j'ai vûs applaudis au Théâtre & mépriſés à la lecture, me font craindre pour le mien le même ſort. Une ou deux ſituations, l'art des Acteurs, la docilité que j'ai fait paraître, ont pu m'attirer des ſuffrages aux repréſentations, mais il faut un autre merite pour ſoutenir le grand jour de l'impreſſion. C'eſt peu d'une conduite régulière. Ce ſerait peu même d'intereſſer. Tout Ouvrage en vers, quelque beau qu'il ſoit d'ailleurs, ſera néceſſairement ennuyeux, ſi tous les vers ne ſont pas pleins de force & d'harmonie, ſi on n'y trouve pas une élégance continue, ſi la Piece n'a point ce charme inexprimable de la poëſie, que le génie ſeul peut donner, où l'eſprit ne ſaurait jamais atteindre, & ſur lequel on raiſonne ſi mal & ſi inutilement depuis la mort de M. Deſpréaux.

C'eſt une erreur bien groſſière de s'imaginer que les vers ſoient la dernière partie d'une piece de Theâtre, & celle qui doit le moins coûter. M. Racine, c'eſt-à-dire, l'homme de la terre, qui, après Virgile, a le mieux connu l'art des vers, ne penſait pas ainſi. Deux années entières lui ſuffirent à peine pour écrire ſa Phedre. Pradonne vante d'avoir compoſé la

ſienne en moins de trois mois. Comme le ſuccès paſſager des repréſentations d'une Tragédie ne dépend point du ſtyle, mais des Acteurs & des ſituations, il arriva que les deux Phèdres ſemblèrent d'abord avoir une égale deſtinée; mais l'impreſſion régla bientôt le rang de l'une & de l'autre. Pradon, ſelon la coutume des mauvais Auteurs, eut beau faire une préface inſolente, dans laquelle il traitait ſes critiques de malhonnêtes gens; ſa Piece, tant vantée par ſa cabale & par lui, tomba dans le mépris qu'elle merite, & ſans la Phèdre de M. Racine, on ignorerait aujourd'hui que Pradon en a compoſé une.

Mais d'où vient enfin cette diſtance ſi prodigieuſe entre ces deux Ouvrages? La conduite en eſt à peu près la même: Phèdre eſt mourante dans l'une & dans l'autre. Theſée eſt abſent dans les premiers actes: il paſſe pour avoir été aux enfers avec Pirithoüs: Hippolite ſon fils veut quitter Trezene; il veut fuir Aricie qu'il aime. Il déclare ſa paſſion à Aricie, & reçoit avec horreur celle de Phèdre: il meurt du même genre de mort, & ſon gouverneur fait le récit de ſa mort. Il y a plus; les perſonnages des deux Pieces ſe trouvant dans les mêmes ſituations, diſent preſque les mêmes choſes; mais c'eſt-là qu'on diſtingue le grand homme & le mauvais Poëte. C'eſt lorſque

Racine & Pradon penſent de même, qu'ils ſont les plus differens. En voici un exemple bien ſenſible dans la déclaration d'Hippolite à Aricie. M. Racine fait ainſi parler Hippolite.

Moi, qui contre l'amour fièrement révolté,
Aux fers de ſes captifs ai long-tems inſulté;
Qui des faibles mortels déplorant les naufrages,
Penſais toujours du bord contempler les orages:
Aſſervi maintenant ſous la commune loi,
Par quel trouble me vois-je emporté loin de moi?
Un moment a vaincu mon audace imprudente;
Cette ame ſi ſuperbe eſt enfin dépendante.
Depuis près de ſix mois, honteux, déſeſperé,
Portant par-tout le trait dont je ſuis déchiré,
Contre vous, contre moi, vainement je m'éprouve,
Préſente je vous fuis, abſente je vous trouve.
Dans le fond des forêts votre image me ſuit;
La lumière du jour, les ombres de la nuit,
Tout retrace à mes yeux les charmes que j'évite;
Tout vous livre à l'envi le rebelle Hippolite.
Moi-même, pour tout fruit de mes ſoins ſuperflus,
Maintenant je me cherche, & ne me trouve plus.
Mon arc, mes javelots, mon char, tout m'importune,
Je ne me ſouviens plus des leçons de Neptune.
Mes ſeuls gémiſſemens font retentir les bois,
Et mes courſiers oiſifs ont oublié ma voix.

Voici comment Hippolite s'exprime dans Pradon.

Aſſez & trop long-tems, d'une bouche profane,
Je mépriſai l'amour, & j'adorai Diane:
Solitaire, farouche, on me voyait toujours
Chaſſer dans nos forêts les lions & les ours.
Mais un ſoin plus preſſant m'occupe & m'embarraſſe,

Depuis que je vous vois j'abandonne la chaſſe.
Elle fit autrefois mes plaiſirs les plus doux,
Et quand j'y vais, ce n'eſt que pour penſer à vous.

On ne ſaurait lire ces deux Pieces de comparaiſon ſans admirer l'une & ſans rire de l'autre. C'eſt pourtant dans toutes les deux le même fond de ſentimens & de penſées; car quand il s'agit de faire parler les paſſions, tous les hommes ont preſque les mêmes idées; mais la façon de les exprimer diſtingue l'homme d'eſprit d'avec celui qui n'en a point, l'homme de génie d'avec celui qui n'a que de l'eſprit, & le Poëte d'avec celui qui veut l'être.

Pour parvenir à écrire comme M. Racine, il faudrait avoir ſon génie, & polir autant que lui ſes Ouvrages. Quelle défiance ne dois-je donc point avoir, moi qui, né avec des talens ſi faibles, & accablé par des maladies continuelles, n'ai ni le don de bien imaginer, ni la liberté de corriger par un travail aſſidu les défauts de mes Ouvrages? Je ſens avec déplaiſir toutes les fautes qui ſont dans la contexture de cette Piece, auſſi-bien que dans la diction. J'en aurais corrigé quelques-unes ſi j'avais pu retarder cette édition; mais j'en aurais encore laiſſé beaucoup. Dans tous les arts, il y a un terme par-delà lequel on ne peut avancer. On eſt reſſerré dans les bornes de ſon talent; on voit la perfection au-delà de ſoi, & on fait des efforts impuiſſans pour y atteindre.

Je ne ferai point une critique détaillée de cette Piece : les lecteurs la feront assez sans moi. Mais je crois qu'il est nécessaire que je parle ici d'une critique générale qu'on a faite sur le choix du sujet de Mariamne. Comme le génie des Français est de saisir vivement le côté ridicule des choses les plus serieuses, on disait que le sujet de Mariamne n'était autre chose qu'*un vieux mari amoureux & brutal, à qui sa femme refuse avec aigreur le devoir conjugal* ; & on ajoutait qu'une querelle de ménage ne pouvait jamais faire une Tragédie. Je supplie qu'on fasse avec moi quelques réflexions sur ce préjugé.

Les Pieces tragiques sont fondées ou sur les interêts de toute une nation, ou sur les interêts particuliers de quelques Princes. De ce premier genre sont l'*Iphigénie en Aulide*, où la Gréce assemblée demande le sang de la fille d'Agamemnon : *les Horaces*, où trois combattans ont entre les mains le sort de Rome : l'*Œdipe*, où le salut des Thébains dépend de la découverte du meurtre de Laïus. Du second genre sont *Britannicus*, *Phèdre*, *Mithridate*, *&c.*

Dans ces trois dernieres, tout l'interêt est renfermé dans la famille du heros de la Piece : tout roule sur des passions que des bourgeois ressentent comme les Princes. Et l'intrigue de ces Ouvrages est aussi propre à la Comédie qu'à la Tragédie. Otez les noms, *Mithridate n'est*

qu'un vieillard amoureux d'une jeune fille : ſes deux fils en ſont amoureux auſſi, & il ſe ſert d'une ruſe aſſez baſſe pour découvrir celui des deux qui eſt aimé. Phèdre eſt une belle-mere, qui, enhardie par une intrigante, fait des propoſitions à ſon beau-fils, lequel eſt occupé ailleurs. Néron eſt un jeune homme impétueux qui devient amoureux tout d'un coup, qui dans le moment veut ſe ſéparer d'avec ſa femme, & ſe cache derriere une tapiſſerie pour écouter les diſcours de ſa maîtreſſe. Voilà des ſujets que Molière a pu traiter comme Racine. Auſſi l'intrigue de l'Avare eſt-elle préciſément la même que celle de Mithridate. Harpagon & le Roi de Pont ſont deux vieillards amoureux ; l'un & l'autre ont leur fils pour rival ; l'un & l'autre ſe ſervent du même artifice pour découvrir l'intelligence qui eſt entre leur fils & leur maîtreſſe ; & les deux Pieces finiſſent par le mariage du jeune homme.

Molière & Racine ont également réuſſi en traitant ces deux intrigues : l'un a amuſé, a réjoui, a fait rire les honnêtes gens ; l'autre a attendri, a effrayé, a fait verſer des larmes. Molière a joué l'amour ridicule d'un vieil avare : Racine a repréſenté les faibleſſes d'un grand Roi, & les a rendues reſpectables.

Que l'on donne une nôce à peindre à Vateau & à le Brun. L'un repréſentera ſous une treille des payſans pleins d'une joie naïve, groſſière

& effrenée, autour d'une table ruſtique, où l'ivreſſe, l'emportement, la débauche, le rire immoderé régneront. L'autre peindra les nôces de Pelée & de Thétis, les feſtins des Dieux, leur joie majeſtueuſe. Et tous deux ſeront arrivés à la perfection de leur art par des chemins differens.

On peut appliquer tous ces exemples à *Mariamne*. La mauvaiſe humeur d'une femme, l'amour d'un vieux mari, les *tracaſſeries* d'une belle-ſœur, ſont de petits objets comiques par eux-mêmes. Mais un Roi, à qui la terre a donné le nom de *Grand*, éperdument amoureux de la plus belle femme de l'univers, la paſſion furieuſe de ce Roi ſi fameux par ſes vertus & par ſes crimes, ſes cruautés paſſées & ſes remords préſens, ce paſſage ſi continuel & ſi rapide de l'amour à la haine, & de la haine à l'amour, l'ambition de ſa ſœur, les intrigues de ſes Miniſtres, la ſituation cruelle d'une Princeſſe dont la vertu & la beauté ſont célèbres encore dans le monde, qui avait vû ſon pere & ſon frere livrés à la mort par ſon mari, & qui, pour comble de douleur, ſe voyait aimée du meurtrier de ſa famille; quel champ! quelle carrière pour un autre génie que le mien! Peut-on dire qu'un tel ſujet ſoit indigne de la Tragédie? C'eſt-là ſur-tout que, *ſelon ce qu'on peut être, les choſes changent de nom.*

ACTEURS.

VARUS, préteur Romain, gouverneur de Syrie.
HÉRODE, roi de Paleſtine.
MARIAMNE, femme d'Hérode.
SALOME, ſœur d'Hérode.
ALBIN, confident de Varus.
MAZAEL, IDAMAS, } miniſtres d'Hérode.
NABAL, ancien officier des rois Aſmonéens.
ÉLISE, confidente de Mariamne.
Un garde d'Hérode, parlant.
Suite de Varus.
Suite d'Hérode.
Une ſuivante de Mariamne, muette.

La Scène eſt à Jéruſalem.

HÉRODE
ET
MARIAMNE,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SALOME, MAZAEL.

MAZAEL.

OUI, cette autorité qu'Hérode vous confie,
Eſt par-tout reconnue & par-tout affermie.
J'ai volé vers Azor, & repaſſé ſoudain
Des champs de Samarie aux ſources du Jourdain.
Madame, il était tems que du moins ma préſence
Des Hébreux inquiets confondit l'eſperance.
Hérode votre frère à Rome retenu,

Déjà dans ſes états n'était plus reconnu.
Le peuple pour ſes rois toujours plein d'injuſtices,
Hardi dans ſes diſcours, aveugle en ſes caprices,
Publiait hautement qu'à Rome condamné,
Hérode à l'eſclavage était abandonné;
Et que la reine aſſiſe au rang de ſes ancêtres,
Ferait régner ſur nous le ſang de nos grands-prêtres.
Je l'avoue à regret, j'ai vû dans tous les lieux
Mariamne adorée, & ſon nom précieux.
Iſraël aime encore avec idolâtrie
Le ſang de ces heros dont elle tient la vie.
Sa beauté, ſa naiſſance, & ſur-tout ſes malheurs,
D'un peuple qui nous hait ont ſéduit tous les cœurs,
Et leurs vœux indiſcrets la nommant ſouveraine,
Semblaient vous annoncer une chûte certaine.
J'ai vû par ces faux bruits tout un peuple ébranlé:
Mais j'ai parlé, madame, & ce peuple a tremblé.
Je leur ai peint Hérode avec plus de puiſſance,
Rentrant dans ſes états ſuivi de la vengeance;
Son nom ſeul a par-tout répandu la terreur,
Et les Juifs en ſilence ont pleuré leur erreur.

SALOME.

Vous ne vous trompiez point, Hérode va paraître,
L'indocile Sion va trembler ſous ſon maître.
Il enchaîne à jamais la fortune à ſon char;
Le favori d'Antoine eſt l'ami de Céſar;
Sa politique habile, égale à ſon courage,
De ſa chûte imprévue a réparé l'outrage.
Le Sénat le couronne.

MAZAEL.

Eh! que deviendrez-vous,
Quand la reine en ces lieux reverra ſon époux?
De votre autorité cette fière rivale,
Madame, auprès du roi vous fut toujours fatale:
Son eſprit orgueilleux, qui n'a jamais plié,

Conſerve encor pour vous la même inimitié.
Elle vous outragea, vous l'avez offenſée,
A votre abaiſſement elle eſt intereſſée.
Eh! ne craignez-vous plus ces charmes tout-puiſſans,
Du malheureux Hérode imperieux tyrans?
Depuis près de cinq ans qu'un fatal hyménée
D'Hérode & de la reine unit la deſtinée,
L'amour prodigieux, dont ce prince eſt épris,
Se nourrit par la haine, & croit par le mépris.
Vous avez vû cent fois ce monarque inflexible,
Dépoſer à ſes pieds ſa majeſté terrible,
Et chercher dans ſes yeux irrités ou diſtraits
Quelques regards plus doux qu'il ne trouvait jamais.
Vous l'avez vû frémir, ſoupirer & ſe plaindre,
La flatter, l'irriter, la menacer, la craindre;
Cruel dans ſon amour, ſoumis dans ſes fureurs,
Eſclave en ſon palais, heros par-tout ailleurs.
Que dis-je! En puniſſant une ingrate famille,
Fumant du ſang du père il adorait la fille:
Le fer encor ſanglant & que vous excitiez,
Etait levé ſur elle, & tombait à ſes pieds.
Il eſt vrai, que dans Rome éloigné de ſa vûe,
Sa chaîne de ſi loin ſemblait s'être rompue:
Mais c'en eſt fait, madame, il rentre en ſes états,
Il l'aimait, il verra ſes dangereux appas;
Ces yeux toujours puiſſans, toujours ſûrs de lui plaire,
Reprendront malgré vous leur empire ordinaire;
Et tous ſes ennemis bientôt humiliés,
A ſes moindres regards ſeront ſacrifiés.
Otons-lui, croyez-moi, l'interêt de nous nuire.
Songeons à la gagner, n'ayant pu la détruire;
Et par de vains reſpects, par des ſoins aſſidus...

SALOME.

Il eſt d'autres moyens de ne la craindre plus.

MAZAEL.

Quel eſt donc ce deſſein? Que prétendez-vous dire?

SALOME.

Peut-être en ce moment notre ennemie expire.

MAZAEL.

D'un coup ſi dangereux oſez-vous vous charger,
Sans que le roi...

SALOME.

Le roi conſent à me venger.
Zarès eſt arrivé, Zarès eſt dans Solime,
Miniſtre de ma haine il attend ſa victime;
Le lieu, le tems, le bras, tout eſt choiſi par lui.
Il vint hier de Rome, & nous venge aujourd'hui.

MAZAEL.

Quoi! vous avez enfin gagné cette victoire?
Quoi! malgré ſon amour, Hérode a pu vous croire?
Il vous la ſacrifie! Il prend de vous des loix!

SALOME.

Je puis encor ſur lui bien moins que tu ne crois.
Pour arracher de lui cette lente vengeance,
Il m'a fallu choiſir le tems de ſon abſence.
Tant qu'Hérode en ces lieux demeurait expoſé
Aux charmes dangereux qui l'ont tyranniſé,
Mazaël, tu m'as vûe avec inquiétude,
Traîner de mon deſtin la triſte incertitude.
Quand par mille détours aſſurant mes ſuccès,
De ſon cœur ſoupçonneux j'avais trouvé l'accès,
Quand je croyais ſon ame à moi ſeule rendue,
Il voyait Mariamne, & j'étais confondue.
Un coup d'œil renverſait ma brigue & mes deſſeins,
La reine a vû cent fois mon ſort entre ſes mains;
Et ſi ſa politique avait avec adreſſe
D'un époux amoureux ménagé la tendreſſe;
Cet ordre, cet arrêt prononcé par ſon roi,
Ce coup que je lui porte auroit tombé ſur moi.
Mais ſon farouche orgueil a ſervi ma vengeance;
J'ai ſu mettre à profit ſa fatale imprudence.

Elle a voulu ſe perdre, & je n'ai fait enfin
Que lui lancer les traits qu'a préparé ſa main.
Tu te ſouviens aſſez de ce tems plein d'allarmes,
Lorſqu'un bruit ſi funeſte à l'eſpoir de nos armes,
Apprit à l'orient, étonné de ſon ſort,
Qu'Auguſte était vainqueur, & qu'Antoine était mort.
Tu ſais comme à ce bruit nos peuples ſe troublèrent.
De l'orient vaincu les monarques tremblèrent.
Mon frère enveloppé dans ce commun malheur,
Crut perdre ſa couronne avec ſon protecteur.
Il fallut, ſans s'armer d'une inutile audace,
Au vainqueur de la terre aller demander grace.
Rappelle en ton eſprit ce jour infortuné;
Songe à quel déſeſpoir Hérode abandonné,
Vit ſon épouſe altière, abhorrant ſes approches,
Déteſtant ſes adieux, l'accablant de reproches,
Redemander encore en ce moment cruel,
Et le ſang de ſon frère, & le ſang paternel.
Hérode auprès de moi vint déplorer ſa peine.
Je ſaiſis cet inſtant précieux à ma haine:
Dans ſon cœur déchiré je repris mon pouvoir;
J'enflammai ſon courroux, j'aigris ſon déſeſpoir;
J'empoiſonnai le trait dont il ſentait l'atteinte;
Tu le vis, plein de trouble & d'horreur & de crainte,
Jurer d'exterminer les reſtes dangereux
D'un ſang toujours trop cher aux perfides Hébreux;
Et dès ce même inſtant ſa facile colère
Déshérita les fils, & condamna la mère.
Mais ſa fureur encore flattait peu mes ſouhaits:
L'amour qui la cauſait en repouſſait les traits;
De ce fatal objet telle était la puiſſance;
Un regard de l'ingrate arrêtait ſa vengeance.
Je preſſai ſon départ; il partit, & depuis,
Mes lettres chaque jour ont nourri ſes ennuis.
Ne voyant plus la reine, il vit mieux ſon outrage,

Il eut honte en ſecret de ſon peu de courage :
De moment en moment ſes yeux ſe ſont ouverts,
J'ai levé le bandeau qui les avoit couverts.
Zarès étudiant le moment favorable,
A peint à ſon eſprit cette reine implacable,
Son crédit, ſes amis, ces Juifs ſéditieux,
Du ſang Aſmonéen partiſans factieux.
J'ai fait plus, j'ai moi-même armé ſa jalouſie ;
Il a craint pour ſa gloire, il a craint pour ſa vie.
Tu ſais que dès long-tems en butte aux trahiſons,
Son cœur de toutes parts eſt ouvert aux ſoupçons.
Il croit ce qu'il redoute, & dans ſa défiance,
Il confond quelquefois le crime & l'innocence.
Enfin j'ai ſu fixer ſon courroux incertain,
Il a ſigné l'arrêt, & j'ai conduit ſa main.

MAZAEL.

Il n'en faut point douter, ce coup eſt néceſſaire :
Mais avez-vous prévu ſi ce préteur auſtère,
Qui ſous les loix d'Auguſte a remis cet état,
Verrait d'un œil tranquille un pareil attentat ?
Varus, vous le ſavez, eſt ici votre maître.
En vain le peuple Hébreux, prompt à vous reconnaître,
Tremble encore ſous le poids de ce trône ébranlé :
Votre pouvoir n'eſt rien, ſi Rome n'a parlé.
Avant qu'en ce palais, des mains de Varus même,
Votre frère ait repris l'autorité ſuprême,
Il ne peut, ſans bleſſer l'orgueil du nom Romain,
Dans ſes états encore agir en ſouverain.
Varus ſouffrira-t-il que l'on oſe à ſa vûe,
Immoler une reine en ſa garde reçue ?
Je connois les Romains ; leur eſprit irrité
Vengera le mépris de leur autorité.
Vous allez ſur Hérode attirer la tempête ;
Dans leurs ſuperbes mains la foudre eſt toujours prête.

Ces vainqueurs ſoupçonneux ſont jaloux de leurs droits,
Et ſur-tout leur orgueil aime à punir les rois.

SALOME.

Non, non, l'heureux Hérode à Céſar a ſu plaire;
Varus en eſt inſtruit, Varus le conſidere.
Croyez-moi, ce Romain voudra le ménager;
Mais, quoiqu'il faſſe enfin, ſongeons à nous venger.
Je touche à ma grandeur, & je crains ma diſgrace;
Demain, dès aujourd'hui, tout peut changer de face.
Qui ſait même, qui ſait, ſi paſſé ce moment
Je pourrai ſatisfaire à mon reſſentiment?
Qui nous a répondu qu'Hérode en ſa colère,
D'un eſprit ſi conſtant juſqu'au bout perſévère?
Je connois ſa tendreſſe, il la faut prévenir,
Et ne lui point laiſſer le tems du repentir.
Qu'après Rome menace, & que Varus foudroye,
Le courroux paſſager troublera peu ma joye;
Mes plus grands ennemis ne ſont pas les Romains;
Mariamne en ces lieux eſt tout ce que je crains.
Il faut que je periſſe, ou que je la prévienne,
Et ſi je n'ai ſa tête, elle obtiendra la mienne.
Mais Varus vient à nous, il le faut éviter.
Zarès à mes regards devait ſe préſenter.
Je vais l'attendre, allez, & qu'aux moindres allarmes
Mes ſoldats en ſecret puiſſent prendre les armes.

SCENE II.

VARUS, ALBIN, MAZAEL, Suite de Varus.

VARUS.

SALOME & Mazaël ſemblent fuir devant moi ;
Dans leurs yeux étonnés je lis leur juſte effroi :
Le crime à mes regards doit craindre de paroître.
Mazaël, demeurez ; mandez à votre maître,
Que ſes cruels deſſeins ſont déjà découverts :
Que ſon miniſtre infâme eſt ici dans les fers,
Et que Varus peut-être au milieu des ſupplices
Eût dû faire expirer ce monſtre..... & ſes complices.
Mais je reſpecte Hérode aſſez pour me flatter,
Qu'il connaîtra le piége où l'on veut l'arrêter,
Qu'un jour il punira les traîtres qui l'abuſent,
Et vengera ſur eux la vertu qu'ils accuſent.
Vous, ſi vous m'en croyez, pour lui, pour ſon honneur,
Calmez de ſes chagrins la honteuſe fureur :
Ne l'empoiſonnez plus de vos lâches maximes :
Songez que les Romains ſont les vengeurs des crimes,
Que Varus vous connaît, qu'il commande en ces lieux,
Et que ſur vos complots il ouvrira les yeux.
Allez, que Mariamne en reine ſoit ſervie,
Et reſpectez ſes loix, ſi vous aimez la vie.

MAZAEL.

Seigneur...

VARUS.

Vous entendez mes ordres abſolus,
Obéiſſez, vous dis-je, & ne repliquez plus.

SCENE III.

VARUS, ALBIN.

VARUS.

AINSI donc, ſans tes ſoins, ſans ton avis fidelle ;
Mariamne expirait ſous cette main cruelle ?

ALBIN.

Le retour de Zarès n'était que trop ſuſpect :
Le ſoin myſterieux d'éviter votre aſpect,
Son trouble, ſon effroi fut mon premier indice.

VARUS.

Que ne te dois-je point pour un ſi grand ſervice !
C'eſt par toi qu'elle vit, c'eſt par toi que mon cœur
A goûté, cher Albin, ce ſolide bonheur,
Ce bien ſi précieux pour un cœur magnanime,
D'avoir pu ſecourir la vertu qu'on opprime.

ALBIN.

Je reconnois Varus à ces ſoins génereux.
Votre bras fut toujours l'appui des malheureux.
Quand de Rome en vos mains vous portiez le tonnerre,
Vous étiez occupé du bonheur de la terre.
Puiſſiez-vous ſeulement écouter en ce jour
Votre noble pitié plutôt que votre amour !

VARUS.

Ah ! faut-il donc l'aimer pour prendre ſa défenſe ?
Qui n'aurait comme moi cheri ſon innocence ?
Quel cœur indifferent n'irait à ſon ſecours ?
Et qui, pour la ſauver, n'eût prodigué ſes jours ?

ALBIN.

Ainſi l'amour trompeur, dont vous ſentez la flamme,
Se déguiſe en vertu pour mieux vaincre votre ame,
Et ce feu malheureux...

VARUS.

Je ne m'en défends pas.
Linfortuné Varus adore ſes appas.
Je l'aime, il eſt trop vrai, mon ame toute nue,
Ne craint point, cher Albin, de paraître à ta vûe:
Juge ſi ſon peril a dû troubler mon cœur!
Moi, qui borne à jamais mes vœux à ſon bonheur,
Moi, qui rechercherais la mort la plus affreuſe,
Si ma mort un moment pouvait la rendre heureuſe.

ALBIN.

Seigneur, que dans ces lieux ce grand cœur eſt changé!
Qu'il venge bien l'amour qu'il avait outragé!
Je ne reconnais plus ce Romain ſi ſévère,
Qui parmi tant d'objets empreſſés à lui plaire,
N'a jamais abaiſſé ſes ſuperbes regards
Sur ces beautés que Rome enferme en ſes remparts.

VARUS.

Ne t'en étonne point; tu ſais que mon courage
A la ſeule vertu réſerva ſon hommage.
Dans nos murs corrompus ces coupables beautés
Offraient de vains attraits à mes yeux révoltés.
Je fuyais leurs complots, leurs brigues éternelles,
Leurs amours paſſagers, leurs vengeances cruelles.
Je voyais leur orgueil, accru du déshonneur,
Se montrer triomphant ſur leur front ſans pudeur;
L'altière ambition, l'interêt, l'artifice,
La folle vanité, le frivole caprice,
Chez les Romains ſéduits prenans le nom d'amour,
Gouverner Rome entière, & régner tour-à-tour.

J'abhorrais, il eſt vrai, leur indigne conquête ;
A leur joug odieux je dérobais ma tête ;
L'amour dans l'orient fut enfin mon vainqueur.
De la triſte Syrie établi gouverneur,
J'arrivai dans ces lieux, quand le droit de la guerre
Eut au pouvoir d'Auguſte abandonné la terre,
Et qu'Hérode à ſes pieds, au milieu de cent rois,
De ſon ſort incertain, vint attendre des loix.
Lieu funeſte à mon cœur ! malheureuſe contrée !
C'eſt-là que Mariamne à mes yeux s'eſt montrée.
L'univers était plein du bruit de ſes malheurs ;
Son parricide époux faiſait couler ſes pleurs.
Ce roi ſi redoutable au reſte de l'Aſie,
Fameux par ſes exploits & par ſa jalouſie,
Prudent, mais ſoupçonneux, vaillant, mais inhumain,
Au ſang de ſon beau-père avait trempé ſa main.
Sur ce trône ſanglant il laiſſait en partage
A la fille des rois la honte & l'eſclavage.
Du ſort qui la pourſuit tu connais la rigueur :
Sa vertu, cher Albin, ſurpaſſe ſon malheur.
Loin de la cour des rois la verité proſcrite,
L'aimable verité ſur ſes lèvres habite.
Son unique artifice eſt le ſoin généreux
D'aſſurer des ſecours aux jours des malheureux.
Son devoir eſt ſa loi, ſa tranquille innocence
Pardonne à ſon tyran, mépriſe ſa vengeance,
Et près d'Auguſte encore implore mon appui
Pour ce barbare époux qui l'immole aujourd'hui.
Tant de vertus enfin, de malheurs & de charmes,
Contre ma liberté ſont de trop fortes armes.
Je l'aime, cher Albin ; mais non d'un fol amour
Que le caprice enfante & détruiſe en un jour ;
Non d'une paſſion que mon ame troublée
Reçoive avidement par les ſens aveuglée ;
Ce cœur qu'elle a vaincu, ſans l'avoir amolli,
Par un amour honteux ne s'eſt point avili ;

Je ne me flatte point, je sais comme en sa place
De tous mes ennemis je confondrais l'audace.
Ce n'est qu'en me perdant qu'elle pourra régner,
Et son juste courroux ne doit point m'épargner.
Cependant, ô contrainte ! ô comble d'infamie !
Il faut donc qu'à ses yeux ma fierté s'humilie !
Je viens avec respect essuyer ses hauteurs,
Et la féliciter sur mes propres malheurs.

MAZAEL.

Contre elle encor, madame, il vous reste des armes,
J'ai toujours redouté le pouvoir de ses charmes,
J'ai toujours craint du roi les sentimens secrets ;
Mais si je m'en rapporte aux avis de Zarès,
La colère d'Hérode autrefois peu durable,
Est enfin devenue une haine implacable.
Il déteste la reine, il a juré sa mort ;
Et s'il suspend le coup qui terminait son sort,
C'est qu'il veut ménager sa nouvelle puissance,
Et lui-même en ces lieux assurer sa vengeance.
Mais soit qu'enfin son cœur en ce funeste jour,
Soit aigri par la haine, ou fléchi par l'amour,
C'est assez qu'une fois il ait proscrit sa tête.
Mariamne aisément grossira la tempête :
La foudre gronde encore : un arrêt si cruel
Va mettre entr'eux, madame, un divorce éternel.
Vous verrez Mariamne à soi-même inhumaine,
Forcer le cœur d'Hérode à ranimer sa haine ;
Irriter son époux par de nouveaux dédains,
Et vous rendre les traits qui tombent de vos mains :
De sa perte, en un mot, reposez-vous sur elle.

SALOME.

Non, cette incertitude est pour moi trop cruelle,
Non, c'est par d'autres coups que je veux la frapper :
Un piége plus sûr il faut l'envelopper.

Ce

Contre mes ennemis mon interêt m'éclaire.
Si j'ai bien de Varus obſervé la colère ;
Ce tranſport violent de ſon cœur agité
N'eſt point un ſimple effet de généroſité.
La tranquille pitié n'a point ce caractère.
La reine a des appas, Varus a pu lui plaire.
Ce n'eſt pas que mon cœur injuſte en ſon dépit,
Diſpute à ſa beauté cet éclat qui la ſuit ;
Que j'envie à ſes yeux le pouvoir de leurs armes,
Ni ce flatteur encens qu'on prodigue à ſes charmes.
Elle peut payer cher ce bonheur dangereux ;
Et ſoit que de Varus elle écoute les vœux,
Soit que ſa vanité de ce pompeux hommage
Tire indiſcrettement un frivole avantage,
Il ſuffit, c'eſt par-là que je peux maintenir
Ce pouvoir qui m'échappe, & qu'il faut retenir.
Faites veiller ſur eux les regards mercenaires
De tous ces délateurs aujourd'hui néceſſaires,
Qui vendent les ſecrets de leurs concitoyens,
Et dont cent fois les yeux ont éclairé les miens.
Mais, la voici. Pourquoi faut-il que je la voye ?

SCENE II.

MARIAMNE, ÉLISE, SALOME, MAZAEL, NABAL.

SALOME.

JE viens auprès de vous partager votre joye.
Rome me rend un frère, & vous rend un époux
Couronné, tout-puiſſant, & digne enfin de vous.
Son amour mépriſé, ſon trop de défiance,
Avait contre vos jours allumé ſa vengeance :

Mais ce feu violent s'eſt bientôt conſumé ;
L'amour arma ſon bras, l'amour l'a déſarmé.
Ses triomphes paſſés, ceux qu'il prépare encore,
Ce titre heureux de *Grand*, dont l'univers l'honore,
Les droits du ſénat même à ſes ſoins confiés,
Sont autant de préſens qu'il va mettre à vos pieds.
Poſſédez déſormais ſon ame & ſon empire :
C'eſt ce qu'à vos vertus mon amitié deſire ;
Et je vais par mes ſoins ſerrer l'heureux lien,
Qui doit joindre à jamais votre cœur & le ſien.

MARIAMNE.

Je ne prétends de vous, ni n'attends ce ſervice.
Je vous connais, madame, & je vous rends juſtice.
Je ſais par quels complots, je ſais par quels détours,
Votre haine impuiſſante a pourſuivi mes jours.
Jugeant de moi par vous, vous me craignez peut-être:
Mais vous deviez du moins apprendre à me connaître,
Ne me redoutez point, je ſais également
Dédaigner votre crime & votre châtiment.
J'ai vû tous vos deſſeins, & je vous les pardonne.
C'eſt à vos ſeuls remords que je vous abandonne ;
Si toutefois après de ſi lâches efforts,
Un cœur comme le vôtre écoute des remords.

SALOME.

Je n'ai point merité cette injuſte colère.
Ma conduite, mes ſoins, & l'aveu de mon frère,
Contre tous mes ſoupçons vont me juſtifier.

MARIAMNE.

Je vous l'ai déjà dit, je veux tout oublier ;
Dans l'état où je ſuis c'eſt aſſez pour ma gloire ;
Je puis vous pardonner, mais je ne puis vous croire.

MAZAEL.

J'oſe ici, grande reine, atteſter l'éternel,
Mes ſoins à regret...

MARIAMNE.

Arrêtez, Mazaël.

Vos excuſes pour moi ſont un nouvel outrage.
Obéiſſez au roi, voilà votre partage.
A mes tyrans vendus, ſervez bien leur courroux,
Je ne m'abaiſſe pas à me plaindre de vous.

A Salome.

Je ne vous retiens point, & vous pouvez, madame,
Aller apprendre au roi les ſecrets de mon ame.
Dans ſon cœur aiſément vous pouvez ranimer
Un courroux que mes yeux dédaignent de calmer.
De tous vos délateurs armez la calomnie;
J'ai laiſſé juſqu'ici leur audace impunie;
Et je n'oppoſe encore à mes vils ennemis,
Qu'une vertu ſans tache, & qu'un juſte mépris.

MAZAEL.

Quel orgueil!

SALOME.

Il aura ſa juſte récompenſe.
Viens, c'eſt à l'artifice à punir l'imprudence.

SCENE III.

MARIAMNE, ÉLISE, NABAL.

ÉLISE.

AH! madame, à ce point pouvez-vous irriter
Des ennemis ardens à vous perſécuter?
La vengeance d'Hérode un moment ſuſpendue,
Sur votre tête encore eſt peut-être étendue;
Et loin d'en détourner les redoutables coups,
Vous appellez la mort qui s'éloignait de vous.
Vous n'avez plus ici de bras qui vous appuie.
Ce défenſeur heureux de votre illuſtre vie,
Varus, aux nations qui bornent cet état,

Ira porter bientôt les ordres du ſénat.
Hélas! grace à ſes ſoins, grace à vos bontés même,
Rome à votre tyran donne un pouvoir ſuprême :
Il revient plus terrible & plus fier que jamais,
Vous le verrez armé de vos propres bienfaits :
Vous dépendrez ici de ce ſuperbe maître,
D'autant plus dangereux qu'il vous aime peut-être ;
Et que cet amour même aigri par vos refus. . .

MARIAMNE.

Chère Éliſe, en ces lieux faites venir Varus.
Je conçois vos raiſons, j'en demeure frappée :
Mais d'un autre interêt mon ame eſt occupée,
Par de plus grands objets mes vœux ſont attirés.
Que Varus vienne ici ; vous, Nabal, demeurez.

SCENE IV.

MARIAMNE, NABAL.

MARIAMNE.

VOs vertus, votre zele & votre experience,
Ont acquis dès long-tems toute ma confiance.
Mon cœur vous eſt connu, vous ſavez mes deſſeins,
Et les maux que j'éprouve, & les maux que je crains.
Vous avez vû ma mère au déſeſpoir réduite,
Me preſſer en pleurant d'accompagner ſa fuite.
Son eſprit agité d'une juſte terreur,
Croit à tous les momens voir Hérode en fureur,
Encor tout dégoûtant du ſang de ſa famille,
Venir à ſes yeux même aſſaſſiner ſa fille.
Elle veut que mes fils portés entre nos bras,
S'éloignent avec nous de ces affreux climats.
Les vaiſſeaux des Romains, des bords de la Syrie,
Nous ouvrent ſur les eaux les chemins d'Italie.

J'attends tout de Varus, d'Auguſte, des Romains;
Je ſais qu'il m'eſt permis de fuir mes aſſaſſins,
Que c'eſt le ſeul parti que le deſtin me laiſſe.
Toutefois en ſecret, ſoit vertu, ſoit faibleſſe,
Prête à fuir un époux mon cœur frémit d'effroi,
Et mes pas chancelans s'arrêtent malgré moi.

NABAL.

Cet effroi génereux n'a rien que je n'admire;
Tout injuſte qu'il eſt, la vertu vous l'inſpire.
Ce cœur indépendant des outrages du ſort,
Craint l'ombre d'une faute, & ne craint point la mort.
Banniſſez toutefois ces allarmes ſecrettes;
Ouvrez les yeux, madame, & voyez où vous êtes.
C'eſt-là que répandu par les mains d'un époux,
Le ſang de votre père a réjailli ſur vous.
Votre frère en ces lieux a vû trancher ſa vie.
En vain de ſon trépas le roi ſe juſtifie,
En vain Céſar trompé l'en abſout aujourd'hui,
L'orient révolté n'en accuſe que lui.
Regardez, conſultez les pleurs de votre mère,
L'affront fait à vos fils, le ſang de votre père,
La cruauté du roi, la haine de ſa ſœur,
Et, ce que je ne puis prononcer ſans horreur,
Mais dont votre vertu n'eſt point épouvantée,
La mort en ce jour même à vos yeux préſentée.
Enfin, ſi tant de maux ne vous étonnent pas,
Si d'un front aſſuré vous marchez au trépas,
Du moins de vos enfans embraſſez la défenſe.
Le roi leur a du trône arraché l'eſperance;
Et vous connaiſſez trop ces oracles affreux,
Qui depuis ſi long-tems vous font trembler pour eux,
Le ciel vous a prédit qu'une main étrangère
Devait un jour unir vos fils à votre père.
Un Arabe implacable a déjà ſans pitié
De cet oracle obſcur accompli la moitié.
Madame, après l'horreur d'un eſſai ſi funeſte,

[illegible]

MATHAN.

Je vous ai rendu compte [illegible] de Débbre,
Je [illegible] mes conseils [illegible] mes armes de ma mère,
Au temple de Memphis [illegible] jusqu'à ses rigueurs,
Vous en entendez, peut-être, en de plus grands malheurs.

Retournez chez votre mère, allez; quand la nuit sombre
Dans ces lieux criminels aura porté son ombre,
Qu'au fond de mon palais on ne vienne avertir :
On le veut, il le faut, je suis prête à partir.

SCENE V.

MARIAMNE, VARUS, ÉLISE.

VARUS.

JE viens m'offrir, madame, à vos ordres ſuprêmes,
Vos volontés pour moi ſont les loix des dieux mêmes.
Faut-il armer mon bras contre vos ennemis ?
Commandez, j'entreprends ; parlez, & j'obéis.

MARIAMNE.

Je vous dois tout, ſeigneur, & dans mon infortune,
Ma douleur ne craint point de vous être importune,
Ni de ſolliciter par d'inutiles vœux,
Les bontés d'un heros, l'appui des malheureux.
Lorſqu'Hérode attendait le trône ou l'eſclavage,
J'oſai long-tems pour lui briguer votre ſuffrage.
Malgré ſes cruautés, malgré mon déſeſpoir,
Malgré mes interêts, j'ai ſuivi mon devoir.
J'ai ſervi mon époux, je le ferais encore.
Souffrez que pour moi-même enfin je vous implore ;
Souffrez que je dérobe à d'inhumaines loix
Les reſtes malheureux du pur ſang de nos rois.
J'aurais dû dès long-tems, loin d'un lieu ſi coupable,
Demander au ſénat un aſyle honorable.
Mais, ſeigneur, je n'ai pu dans les troubles divers,
Dont vos diviſions ont rempli l'univers,
Chercher parmi l'effroi, la guerre & les ravages,
Un port aux mêmes lieux d'où partaient les orages.
Auguſte au monde entier donne aujourd'hui la paix,
Sur toute la nature il répand ſes bienfaits.
Après les longs travaux d'une guerre odieuſe,
Ayant vaincu la terre, il veut la rendre heureuſe.
Du haut du Capitole il juge tous les rois,
Et de ceux qu'on opprime il prend en main les droits.

Qui peut à ſes bontés plus juſtement prétendre,
Que mes faibles enfans que rien ne peut défendre,
Et qu'une mère en pleurs amène auprès de lui,
Du bout de l'univers implorer ſon appui?
Loin de ces lieux ſanglans que le crime environne,
Je mettrai leur enfance à l'ombre de ſon trône;
Ses généreuſes mains pourront ſécher nos pleurs.
Je ne demande point qu'il venge mes malheurs,
Que ſur mes ennemis ſon bras s'appeſantiſſe:
C'eſt aſſez que mes fils témoins de ſa juſtice,
Formés par ſon exemple, & devenus Romains,
Apprennent à régner des maîtres des humains.
Pour conſerver ſes fils, pour conſoler la mère,
Pour finir tous mes maux, c'eſt en vous que j'eſpere,
Je m'adreſſe à vous ſeul, à vous, à ce grand cœur,
De la ſimple vertu généreux protecteur;
A vous, à qui je dois ce jour que je reſpire.
Seigneur, éloignez-moi de ce fatal empire;
Donnez-moi dans la nuit des guides aſſurés,
Juſques ſur nos vaiſſeaux dans Sidon préparés.
Vous ne répondez rien. Que faut-il que je penſe
De ces ſombres regards & de ce long ſilence?
Je vois que mes malheurs excitent vos refus.

VARUS.

Non.... Je reſpecte trop vos ordres abſolus.
Mes gardes vous ſuivront juſques dans l'Italie;
Diſpoſez d'eux, de moi, de mon cœur, de ma vie.
Fuyez le roi. Rompez vos nœuds infortunés,
Il eſt aſſez puni ſi vous l'abandonnez.
Il ne vous verra plus, grace à ſon injuſtice,
Et je ſens qu'il n'eſt point de ſi cruel ſupplice...
Pardonnez-moi ce mot, il m'échappe à regret;
La douleur de vous perdre a trahi mon ſecret.
Tout mon crime eſt connu. Mais, malgré ma faibleſſe,
Songez que mon reſpect égale ma tendreſſe.

Le malheureux Varus ne veut que vous ſervir.
Adorer vos vertus, vous venger, & mourir.

MARIAMNE.

Je me flattais, ſeigneur, & j'avais lieu de croire,
Qu'avec mes interêts vous cheriſſiez ma gloire;
Et quand le grand Varus a conſervé mes jours,
J'ai cru qu'à ſa pitié je devais ſon ſecours.
Je ne m'attendais pas que vous duſſiez vous-même
Mettre aujourd'hui le comble à ma douleur extrême;
Ni que dans mes perils il me fallût jamais
Rougir de vos bontés, & craindre vos bienfaits.
Ne penſez pas pourtant qu'un diſcours qui m'offenſe
Vous ait rien derobé de ma reconnaiſſance:
Ma conſtante amitié reſpecte encor Varus;
J'oublierai votre flamme, & non pas vos vertus.
Je ne veux voir en vous qu'un heros magnanime,
Qui juſqu'à ce moment merita mon eſtime.
Un plus long entretien pourrait vous en priver,
Seigneur, & je vous fuis pour vous la conſerver.

SCENE VI.

VARUS, ALBIN.

ALBIN.

VOus vous troublez, ſeigneur, & changez de viſage.

VARUS.

J'ai ſenti, je l'avoue, ébranler mon courage.
Ami, pardonne au feu dont je ſuis conſumé,
Ces faibleſſes d'un cœur qui n'avoit point aimé.
Je ne connaiſſais pas tout le poids de ma chaine,
Je la ſens à regret, je la romps avec peine.

Avec quelle douceur, avec quelle bonté
Elle impoſait ſilence à ma témerité !
Sans trouble & ſans courroux, ſa tranquille ſageſſe
M'apprenoit mon devoir & plaignait ma faibleſſe.
J'adorais, cher Albin, juſques à ſes refus.
J'ai perdu l'eſperance, & je l'aime encore plus.
A quelle épreuve, ô dieux, ma conſtance eſt réduite !

ALBIN.

Etes-vous réſolu de préparer ſa fuite ?

VARUS.

Quel emploi !

ALBIN.

Pourrez-vous reſpecter ſes rigueurs,
Juſques à vous charger du ſoin de ſes malheurs ?
Quel eſt votre deſſein ?

VARUS.

Moi, que je l'abandonne !
Que je déſobéiſſe aux loix qu'elle me donne !
Non, non, mon cœur encore eſt trop digne du ſien,
Mariamne a parlé, je n'examine rien.
Que loin de ſes tyrans elle aille auprès d'Auguſte,
Sa fuite eſt raiſonnable, & ma douleur injuſte.
L'amour me parle en vain, je vole à mon devoir.
Je ſervirai la reine, & même ſans la voir.
Elle me laiſſe, au moins, la douceur éternelle
D'avoir tout entrepris, d'avoir tout fait pour elle.
Je briſe ſes liens, je lui ſauve le jour ;
Je fais plus, je lui veux immoler mon amour ;
Et fuyant ſa beauté, qui me ſéduit encore,
Égaler, s'il ſe peut, ſa vertu que j'adore.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

VARUS, NABAL, ALBIN, Suite de Varus.

NABAL.

OUI, seigneur, en ces lieux l'heureux Hérode arrive;
Les Hébreux pour le voir ont volé sur la rive.
Salome, qui craignait de perdre son crédit,
Par ses conseils flatteurs assiége son esprit.
Ses courtisans en foule autour de lui se rendent:
Les palmes dans les mains, nos pontifes l'attendent.
Idamas le devance, & député vers vous,
Il vient au nom d'Hérode embrasser vos genoux.
C'est ce même Idamas, cet Hébreu plein de zèle,
Qui, toujours à la reine est demeuré fidèle;
Qui, sage courtisan d'un roi plein de fureur,
A quelquefois d'Hérode adouci la rigueur:
Bientôt vous l'entendrez. Cependant Mariamne
Au moment de partir s'arrête, se condamne;
Ce grand projet l'étonne, & prête à le tenter;
Son austère vertu craint de l'exécuter.
Sa mère est à ses pieds, & le cœur plein d'allarmes,
Lui présente ses fils, la baigne de ses larmes,
La conjure en tremblant de presser son départ,
La reine flotte, hésite, & partira trop tard.
C'est vous dont la bonté peut hâter sa sortie;
Vous avez dans vos mains la fortune & la vie.

De l'objet le plus rare & le plus précieux,
Que jamais à la terre ayent accordé les cieux.
Protégez, conſervez une auguſte famille;
Sauvez de tant de rois la déplorable fille.
Vos gardes ſont-ils prêts? Puis-je enfin l'avertir?

VARUS.

Oui, j'ai tout ordonné, la reine peut partir.

NABAL.

Souffrez donc qu'à l'inſtant un ſerviteur fidelle
Se prépare, ſeigneur, à marcher après elle.

VARUS.

Allez, ſur mes vaiſſeaux accompagnez ſes pas;
Ce ſéjour odieux ne la meritait pas.
Qu'un dépôt ſi ſacré ſoit reſpecté des ondes;
Que le ciel attendri par ſes douleurs profondes,
Faſſe lever ſur elle un ſoleil plus ſerein.
Et vous, vieillard heureux, qui ſuivez ſon deſtin,
Des ſerviteurs des rois, ſage & parfait modèle,
Votre ſort eſt trop beau, vous vivrez auprès d'elle.

SCENE II.

VARUS, ALBIN, Suite de Varus.

VARUS.

MAis déjà le roi vient. Déjà dans ce ſéjour,
Le ſon de la trompette annonce ſon retour.
Quel retour, juſtes dieux. Que je crains ſa préſence!
Le cruel peut d'un coup aſſurer ſa vengeance.
Plût au ciel que la reine eût déjà pour jamais
Abandonné ces lieux conſacrés aux forfaits!
Hélas! je ne puis même accompagner ſa fuite,
Plus je l'adore, & plus il faut que je l'évite.
C'eſt un crime pour moi d'oſer ſuivre ſes pas,
Et tout ce que je puis,... Mais je vois Idamas.

SCENE III.

VARUS, IDAMAS, ALBIN, Suite de Varus.

IDAMAS.

AVANT que dans ces lieux mon roi vienne lui-même
Recevoir de vos mains le ſacré diadême,
Et vous ſoumettre un rang qu'il doit à vos bontés;
Seigneur, ſouffrirez-vous?...

VARUS.

Idamas, arrêtez.
Le roi peut s'épargner ces frivoles hommages,
De l'amitié des grands importuns témoignages,
D'un peuple curieux trompeur amuſement,
Qu'on étale avec pompe, & que le cœur dément.
Mais, parlez; Rome enfin vient de vous rendre un maître;
Hérode eſt ſouverain, eſt-il digne de l'être?
La reine en ce moment eſt-elle en ſûreté?
Et le ſang innocent ſera-t-il reſpecté?

IDAMAS.

Veuille le juſte ciel, formidable au parjure,
Ouvrir les yeux du roi qu'aveugle l'impoſture.
Mais qui peut pénétrer ſes ſecrets ſentimens,
Et de ſon cœur troublé les ſoudains mouvemens?
Il obſerve avec nous un ſilence farouche;
Le nom de Mariamne échappe de ſa bouche.
Il menace, il ſoupire, il donne en frémiſſant
Quelques ordres ſecrets qu'il révoque à l'inſtant.
D'un ſang qu'il déteſtait Mariamne eſt formée;
Il la hait d'autant plus qu'il l'avait trop aimée.

Le perfide Zarès, par votre ordre arrêté,
Et par votre ordre enfin remis en liberté,
Artisan de la fraude & de la calomnie,
De Salome avec soin servira la furie.
Mazaël en secret leur prête son secours.
Le soupçonneux Hérode écoute leurs discours:
Ils l'assiégent sans cesse, & leur haine attentive
Tient toujours loin de lui la verité captive.
Ainsi, ce conquerant qui fit trembler les rois,
Ce roi, dont Rome même admira les exploits,
De qui la renommée allarme encor l'Asie,
Dans sa propre maison voit sa gloire avilie.
Haï de son épouse, abusé par sa sœur,
Déchiré de soupçons, accablé de douleur....
J'ignore en ce moment le dessein qui l'entraîne.
Mais je le plains, seigneur, & crains tout pour la reine;
Daignez la protéger....

VARUS.

Il suffit, Idamas,
La reine est en danger; Albin, suivez mes pas;
Venez, c'est à moi seul de sauver l'innocence.

IDAMAS.

Seigneur, ainsi du roi vous fuirez la présence?

VARUS.

Je sais qu'en ce palais je dois le recevoir,
Le sénat me l'ordonne, & tel est mon devoir;
Mais un autre interêt, un autre soin m'anime;
Et mon premier devoir est d'empêcher le crime.

Il sort.

IDAMAS.

Quels orages nouveaux! Quel trouble je prévois!
Puissant Dieu des Hébreux, changez le cœur du roi

SCENE IV.

HÉRODE, MAZAEL, IDAMAS, Suite de Varus.

HÉRODE.

EH quoi! Varus auſſi ſemble éviter ma vue!
Quelle horreur devant moi s'eſt par-tout répandue!
Ciel! Ne puis-je inſpirer que la haine ou l'effroi?
Tous les cœurs des humains ſont-ils fermés pour moi?
En horreur à la reine, à mon peuple, à moi-même,
A regret ſur mon front je vois le diadême.
Hérode en arrivant recueille avec terreur
Les chagrins dévorans qu'a ſemés ſa fureur.
Ah Dieu!

MAZAEL.

Daignez calmer ces injuſtes allarmes.

HÉRODE.

Malheureux, qu'ai-je fait?

MAZAEL.

Quoi! vous verſez des larmes?
Vous, ce roi fortuné, ſi ſage en ſes deſſeins,
Vous, la terreur du Parthe, & l'ami des Romains?
Songez, ſeigneur, ſongez à ces noms pleins de gloire,
Que vous donnaient jadis Antoine & la victoire.
Songez, que près d'Auguſte, appellé par ſon choix,
Vous marchiez diſtingué de la foule des rois.
Revoyez à vos loix Jéruſalem rendue,
Jadis, par vous conquiſe, & par vous défendue,
Reprenant aujourd'hui ſa première ſplendeur,
En contemplant ſon prince au faîte du bonheur.
Jamais roi plus heureux dans la paix dans la guerre...

HÉRODE.

Non, il n'eſt plus pour moi de bonheur ſur la terre.

Jamais par vos bontés ne ſera deſarmée :
Vos reſpects dangereux nourriſſent ſa fierté.

HÉRODE.

Elle me hait ! Ah, Dieu ! je l'ai trop merité.
Je lui pardonne, hélas ! dans le ſort qui l'accable,
De haïr à ce point un époux ſi coupable.

MAZAEL.

Vous, coupable ? Eh ! ſeigneur, pouvez-vous oublier
Ce que la reine a fait pour vous juſtifier ?
Ses mépris outrageans, ſa ſuperbe colère,
Ses deſſeins contre vous, les complots de ſon père ;
Le ſang qui la forma fut un ſang ennemi ;
Le dangereux Hircan vous eût toujours trahi,
Et des Aſmonéens la brigue était ſi forte,
Que ſans un coup d'état vous n'auriez pû....

HÉRODE.

N'importe.
Hircan était ſon père, il fallait l'épargner ;
Mais je n'écoutai rien que la ſoif de régner.
Ma politique affreuſe a perdu ſa famille,
J'ai fait perir le père, & j'ai proſcrit la fille :
J'ai voulu la haïr, j'ai trop ſu l'opprimer ;
Le ciel, pour m'en punir, me condamne à l'aimer.

IDAMAS.

Seigneur, daignez m'en croire, une juſte tendreſſe
Devient une vertu loin d'être une faibleſſe :
Digne de tant de biens que le ciel vous a faits,
Mettez votre amour même au rang de ſes bienfaits.

HÉRODE.

Hircan, manes ſacrés, fureurs que je déteſte !

IDAMAS.

Perdez-en pour jamais le ſouvenir funeſte.

MAZAEL.

Puiſſe la reine auſſi l'oublier comme vous !

HÉRODE.

O père infortuné ! Plus malheureux époux !

Tant d'horreurs, tant de ſang, le meurtre de ſon père,
Les maux que je lui fais, me la rendent plus chère.
Si ſon cœur.... ſi ſa foi.... mais c'eſt trop différer,
Idamas, en un mot, je veux tout réparer.
Va la trouver; dis-lui que mon ame aſſervie,
Met à ſes pieds mon trône, & ma gloire & ma vie.
Je veux dans ſes enfans choiſir un ſucceſſeur.
Des maux qu'elle a ſoufferts elle accuſe ma ſœur;
C'en eſt aſſez; ma ſœur, aujourd'hui renvoyée,
A ce cher interêt ſera ſacrifiée.
Je laiſſe à Mariamne un pouvoir abſolu.

MAZAEL.

Quoi! Seigneur, vous voulez....

HÉRODE.

Oui, je l'ai réſolu.
Oui, mon cœur déſormais la voit la conſidère
Comme un préſent des cieux qu'il faut que je révère.
Que ne peut point ſur moi l'amour qui m'a vaincu!
A Mariamne enfin je devrai ma vertu.
Il le faut avouer, on m'a vû dans l'Aſie
Régner avec éclat, mais avec barbarie.
Craint, reſpecté du peuple, admiré, mais haï,
J'ai des adorateurs, & n'ai pas un ami.
Ma ſœur, que trop long-tems mon cœur a daigné croire,
Ma ſœur n'aima jamais ma veritable gloire.
Plus cruelle que moi dans ſes ſanglans projets,
Sa main faiſait couler le ſang de mes ſujets,
Les accablait du poids de mon ſceptre terrible,
Tandis qu'à leurs douleurs Mariamne ſenſible,
S'occupant de leur peine, & s'oubliant pour eux,
Portait à ſon époux les pleurs des malheureux.
C'en eſt fait. Je prétends, plus juſte & moins ſévère,
Par le bonheur public eſſayer de lui plaire.
Si on va reſpirer ſous un regne plus doux;
Mariamne a changé le cœur de ſon époux.

Mes mains, loin de mon trône, écartant les allarmes,
Des peuples opprimés vont eſſuyer les larmes.
Je veux ſur mes ſujets régner en citoyen,
Et gagner tous les cœurs pour meriter le ſien.
Va la trouver, te dis-je, & ſur-tout à ſa vûe
Peins bien le repentir de mon ame éperdue.
Dis-lui que mes remords égalent ma fureur,
Va, cours, vole & reviens. Que vois-je c'eſt ma ſœur.
A Mazaël.
Sortez... Termine, ô ciel, les chagrins de ma vie!

SCENE VI.

HÉRODE, SALOME.

SALOME.

HÉ bien! Vous avez vû votre chère ennemie,
Avez-vous eſſuyé des outrages nouveaux?

HÉRODE.

Madame, il n'eſt plus tems d'appeſantir mes maux.
Je cherche à les finir. Ma rigueur implacable,
En me rendant plus craint, m'a fait plus miſerable.
Aſſez & trop long-tems, ſur ma triſte maiſon,
La vengeance & la haine ont verſé leur poiſon.
De la reine & de vous les diſcordes cruelles,
Seraient de mes tourmens les ſources éternelles.
Ma ſœur, pour mon repos, pour vous, pour toutes deux,
Eloignez-vous, partez, fuyez ces triſtes lieux;
Il le faut.

SALOME.

Ciel, qu'entends-je! Ah! fatale ennemie.

HÉRODE.

Un roi vous le commande, un frère vous en prie.

Que puiſſe déſormais ce frère malheureux,
N'avoir point à donner d'ordre plus rigoureux,
N'avoir plus ſur les miens de vengeances à prendre,
De ſoupçons à former, ni de ſang à répandre;
Ne perſécutez plus mes jours trop agités.
Murmurez, plaignez-vous, plaignez-moi, mais partez.

SALOME.

Moi, ſeigneur, je n'ai point de plaintes à vous faire;
Vous croyez mon exil & juſte & néceſſaire;
A vos moindres deſirs inſtruite à conſentir,
Lorſque vous commandez, je ne ſai qu'obéir.
Vous ne me verrez point, ſenſible à mon injure,
Atteſter devant vous le ſang & la nature;
Sa voix trop rarement ſe fait entendre aux rois,
Et près des paſſions le ſang n'a point de droits.
Je ne vous vante plus cette amitié ſincère,
Dont le zèle aujourd'hui commence à vous déplaire.
Je rappelle encor moins mes ſervices paſſés,
Je vois trop qu'un regard les a tous effacés.
Mais, avez-vous penſé que Mariamne oublie,
Qu'Hérode en ce jour même attenta ſur ſa vie?
Vous, qu'elle craint toujours, ne la craignez-vous plus?
Ses vœux, ſes ſentimens, vous ſont-ils inconnus?
Qui préviendra jamais, par des avis utiles,
De ſon cœur outragé les vengeances faciles?
Quels yeux intereſſés à veiller ſur vos jours,
Pourront de ſes complots démêler les détours?
Son courroux aura-t-il quelque frein qui l'arrête?
Et penſez-vous enfin, que lorſque votre tête
Sera, par vos ſoins même, expoſée à ſes coups,
L'amour qui vous ſéduit lui parlera pour vous?
Quoi donc! tant de mépris, cette horreur inhumaine.

HÉRODE.

Ah! laiſſez-moi douter un moment de ſa haine;
Laiſſez-moi me flatter de regagner ſon cœur,

Ne me détrompez point, reſpectez mon erreur.
Je veux croire, & je crois, que votre haine altière
Entre la reine & moi mettait une barrière ;
Que par vos cruautés ſon cœur s'eſt endurci,
Et que ſans vous, enfin, j'euſſe été moins haï.

SALOME.

Si vous pouviez ſavoir, ſi vous pouviez comprendre
A quel point...

HÉRODE.

Non, ma ſœur, je ne veux rien entendre?
Mariamne, à ſon gré, peut menacer mes jours,
Ils me ſont odieux, qu'elle en tranche le cours.
Je perirai du moins d'une main qui m'eſt chère.

SALOME.

Ah! C'eſt trop l'épargner, vous tromper & me taire.
Je m'expoſe à me perdre, & cherche à vous ſervir,
Et je vais vous parler, duſſiez-vous m'en punir.
Epoux infortuné, qu'un vil amour ſurmonte,
Connaiſſez Mariamne, & voyez votre honte.
C'eſt peu des fiers dédains dont ſon cœur eſt armé ;
C'eſt peu de vous haïr .... Un autre en eſt aimé.

HÉRODE.

Un autre en eſt aimé? Pouvez-vous bien, barbare,
Soupçonner devant moi la vertu la plus rare?
Ma ſœur, c'eſt donc ainſi que vous m'aſſaſſinez ;
Laiſſez-vous, pour adieux, ces traits empoiſonnés,
Ces flambeaux de diſcorde, & la honte & la rage,
Qui de mon cœur jaloux ſont l'horrible partage ;
Mariamne... Mais, non, je ne veux rien ſavoir,
Vos conſeils ſur mon ame ont eu trop de pouvoir ;
Je vous ai long-tems crue, & les cieux m'en puniſſent ;
Mon ſort était d'aimer des cœurs qui me haïſſent ;
Oui, c'eſt moi ſeul ici que vous perſécutez.

SALOME.

Hé ; bien donc ! loin de vous....

HÉRODE.

Non, madame, arrêtez...
Un autre en eſt aimé! Nommez-moi donc, cruelle,
Le ſang que doit verſer ma vengeance nouvelle;
Pourſuivez votre ouvrage; achevez mon malheur.

SALOME.

Puiſque vous le voulez....

HÉRODE.

Frappe, voilà mon cœur.
Dis-moi qui m'a trahi; mais, quoiqu'il en puiſſe être,
Songe que cette main t'en punira peut-être;
Oui, je te punirai de m'ôter mon erreur.
Parle, à ce prix....

SALOME.

N'importe.

HÉRODE.

Eh, bien!...

SALOME.

C'eſt...

SCENE VII.

HÉRODE, SALOME, MAZAEL.

MAZAEL.

AH! Seigneur,
Venez, ne ſouffrez pas que ce crime s'achève :
Votre épouſe vous fuit, & Varus vous l'enlève.

HÉRODE.

Mariamne! Varus! où ſuis-je! Juſtes cieux!

MAZAEL.

Varus & ſes ſoldats ſont ſortis de ces lieux.
Il prépare à l'inſtant cette indigne retraite ;
Il place auprès des murs une eſcorte ſecrette.
Mariamne l'attend pour ſortir du palais,
Et vous allez, ſeigneur, la perdre pour jamais.

HÉRODE.

Ah! le charme eſt rompu, le jour enfin m'éclaire.
Venez, à ſon courroux connaiſſez votre frère.
Surprenons l'infidelle, & vous allez juger
S'il eſt encore Hérode, & s'il ſait ſe venger.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

SALOME, MAZAEL.

MAZAEL.

JAMAIS, je l'avouerai, plus heureuſe apparence,
N'a d'un menſonge adroit ſoutenu la prudence.
Ma bouche, auprès d'Hérode, avec dexterité
Confondait l'artifice avec la verité.
Mais, lorſque ſans retour Mariamne eſt perdue,
Quand la faveur d'Hérode à vos vœux eſt rendue,
Dans ces ſombres chagrins qui peut donc vous plonger ?
Madame, en ſe vengeant le roi va vous venger.
Sa fureur eſt au comble, & moi-même je n'oſe
Regarder ſans effroi les malheurs que je cauſe.
Vous avez vû tantôt ce ſpectacle inhumain ;
Ces eſclaves tremblans, égorgés de ſa main :
Près de leurs corps ſanglans la reine évanouie ;
Le roi, le bras levé, prêt à trancher ſa vie ;
Ses fils baignés de pleurs, embraſſant ſes genoux,
En préſentant leur tête au-devant de ſes coups.
Que vouliez-vous de plus? Que craignez-vous encore?

SALOME.

Je crains le roi : je crains ces charmes qu'il adore,
Ce bras prompt à punir, prompt à ſe déſarmer,
Cette colère enfin, facile à s'enflammer,
Mais, qui toujours douteuſe & toujours aveuglée,
En ces tranſports ſoudains s'eſt peut-être exhalée.

Mazaël, mon triomphe eſt encore incertain ;
J'ai deux fois en un jour vû changer mon deſtin :
Deux fois j'ai vû l'amour ſuccéder à la haine,
Et nous ſommes perdus, s'il voit encor la reine.

SCENE II.

HÉRODE, SALOME, MAZAEL, Gardes.

MAZAEL.

IL vient : de quelle horreur il paraît agité !

SALOME.

Seigneur, votre vengeance eſt-elle en ſûreté ?

MAZAEL.

Me préſerve le ciel que ma voix téméraire,
D'un roi clément & ſage irritant la colère,
Oſe ſe faire entendre entre la reine & lui :
Mais, ſeigneur, contre vous Varus eſt ſon appui.
Non, ne vous vengez point ; mais ſauvez votre vie,
Prévenez de Varus l'indiſcrette furie :
Ce ſuperbe préteur, ardent à tout tenter,
Se fait une vertu de vous perſécuter.

HÉRODE.

Ah ! ma ſœur, à quel point ma flamme était trahie !
Venez contre une ingrate animer ma furie.
De ma douleur mortelle ayez quelque pitié,
Mon cœur n'attend plus rien que de votre amitié.
Hélas ! plein d'une erreur, trop fatale & trop chère,
Je vous ſacrifiais au ſeul ſoin de lui plaire :
Je vous comptais déjà parmi mes ennemis ;
Je puniſſais ſur vous ſa haine & ſes mépris.
Ah ! j'atteſte à vos yeux ma tendreſſe outragée,
Qu'avant la fin du jour vous en ſerez vengée.
Je veux, ſur-tout, je veux, dans ma juſte fureur,

La punir du pouvoir qu'elle avait ſur mon cœur.
Hélas! jamais ce cœur ne brûla que pour elle,
J'aimai, je déteſtai, j'adorai l'infidelle.
Et toi, Varus, & toi, faudra-t-il que ma main
Reſpecte ici ton crime & le ſang d'un Romain?
Non, je te punirai dans un autre toi-même.
Tu verras cet objet qui m'abhorre & qui t'aime,
Cet objet à mon cœur jadis ſi précieux,
Dans l'horreur des tourmens, expirant à tes yeux.
Que ſur toi, s'il ſe peut, tout ſon ſang rejailliſſe.
Tu l'aimes, il ſuffit, ſa mort eſt ton ſupplice...
Mais...croyez-vous qu'Auguſte approuve ma rigueur?

SALOMÉ.

Il la conſeillerait; n'en doutez point, ſeigneur.
Auguſte a des autels où le Romain l'adore;
Mais de ſes ennemis le ſang y fume encore.
Auguſte à tous les rois a pris ſoin d'enſeigner,
Comme il faut qu'on les craigne, & comme il faut régner.
Imitez ſon exemple, aſſurez votre vie,
Tout condamne la reine, & tout vous juſtifie.

MAZAEL.

Ménagez cependant des momens précieux,
Et tandis que Varus eſt abſent de ces lieux,
Que par lui, loin des murs, ſa garde eſt diſpoſée,
Saiſiſſez, achevez une vengeance aiſée.

SALOME.

Mais, ſur-tout, aux Hébreux cachez votre douleur;
D'un ſpectacle funeſte épargnez-vous l'horreur.
Loin de ces triſtes lieux, témoins de votre outrage,
Fuyez de tant d'objets la douloureuſe image.
Ne montrez qu'à des yeux éclairés & diſcrets
Un cœur encor percé de ces indignes traits.

HÉRODE.

Non, ma ſœur, laiſſez-moi la voir & la confondre.
Je veux l'entendre ici, la forcer à répondre:

Qu'elle tremble en voyant l'appareil du trépas ;
Qu'elle demande grace, & ne l'obtienne pas.

SALOME.

Quoi! ſeigneur, vous vouliez vous montrer à ſa vûe ?

HÉRODE.

Ah! ne redoutez rien. Sa perte eſt réſolue :
Vainement l'infidelle eſpere en mon amour ;
Mon cœur à la clémence eſt fermé ſans retour
Loin de craindre ſes yeux qui m'avaient trop ſu plaire,
Je ſens que ſa préſence aigrira ma colère.
Gardes, que dans ces lieux on la faſſe venir ;
Je ne veux que la voir, l'entendre, & la punir.
Ma ſœur, pour un moment, ſouffrez que je reſpire.
Qu'on appelle la reine. Et vous, qu'on ſe retire.

SCENE III.

HÉRODE *ſeul.*

TU veux la voir, Hérode ; à quoi te réſous-tu ?
Conçois-tu les deſſeins de ton cœur éperdu ?
Quoi! Son crime à tes yeux n'eſt-il pas manifeſte ?
N'es-tu pas outragé ? Que t'importe le reſte ?
Quel fruit eſperes-tu de ce triſte entretien ?
Ton cœur peut-il douter des ſentimens du ſien ?
Hélas! tu ſais aſſez combien elle t'abhorre.
Tu prétends te venger! Pourquoi vit-elle encore?
Tu veux la voir! Ah! lâche, indigne de régner,
Va ſoupirer près d'elle, & cours lui pardonner ;
Va voir cette beauté ſi long-tems adorée...
Non, elle perira ; non, ſa mort eſt jurée.
Vous ſerez répandu, ſang de mes ennemis,
ng des Aſmonéens dans ſes veines tranſmis,
g qui me haïſſez, & que mon cœur déteſte.
is, la voici. Grand Dieu! Quel ſpectacle funeſte!

SCENE IV.

MARIAMNE, HÉRODE, ÉLISE, Gardes.

ÉLISE.

REPRENEZ vos esprits, madame, c'est le roi.

MARIAMNE.

Où fuis-je? Où vais-je? ô Dieu! je me meurs... je le voi.

HÉRODE.

D'où vient qu'à son aspect mes entrailles frémissent;

MARIAMNE.

Élise, soutiens-moi, mes forces s'affaiblissent.

ÉLISE.

Avançons.

MARIAMNE.

Quel tourment!

HÉRODE.

Que lui dirai-je? O cieux!

MARIAMNE.

Pourquoi m'ordonnez-vous de paraître à vos yeux?
Voulez-vous, de vos mains, m'ôter ce faible reste
D'une vie à tous deux également funeste?
Vous le pouvez; frappez, le coup m'en sera doux,
Et c'est l'unique bien que je tiendrai de vous.

HÉRODE.

Oui, je me vengerai, vous serez satisfaite.
Mais, parlez; défendez votre indigne retraite.
Pourquoi, lorsque mon cœur si long-tems offensé,
Indulgent pour vous seule, oubliait le passé;
Lorsque vous partagiez mon empire & ma gloire,
Pourquoi prépariez-vous cette fuite si noire?
Quel dessein! Quelle haine a pu vous posséder?

MARIAMNE.

Ah! seigneur, est-ce à vous à me le demander?

Je ne veux point vous faire un reproche inutile :
Mais, ſi loin de ces lieux j'ai cherché quelque aſyle,
Si Mariamne, enfin, pour la première fois,
Du pouvoir d'un époux méconnaiſſant les droits,
A voulu ſe ſouſtraire à ſon obéiſſance ;
Songez à tous ces rois dont je tiens la naiſſance,
A mes perils préſens, à mes malheurs paſſés,
Et condamnez ma fuite après, ſi vous l'oſez.

HÉRODE.

Quoi! lorſqu'avec un traître un fol amour vous lie ;
Quand Varus...

MARIAMNE.

Arrêtez ; il ſuffit de ma vie.
D'un ſi cruel affront ceſſez de me couvrir ;
Laiſſez-moi chez les morts deſcendre ſans rougir.
N'oubliez pas, du moins, qu'attachés l'un à l'autre,
L'hymen qui nous unit, joint mon honneur au vôtre.
Voilà mon cœur. Frappez. Mais en portant vos coups,
Reſpectez Mariamne, & même ſon époux.

HÉRODE.

Perfide! Il vous ſied bien de prononcer encore
Ce nom qui vous condamne & qui me déshonore!
Vos coupables dédains vous accuſent aſſez ;
Et je crois tout de vous, ſi vous me haïſſez.

MARIAMNE.

Quand vous me condamnez, quand ma mort eſt certaine,
Que vous importe, hélas! ma tendreſſe ou ma haine!
Et quel droit déſormais avez-vous ſur mon cœur,
Vous, qui l'avez rempli d'amertume & d'horreur?
Vous, qui depuis cinq ans inſultez à mes larmes,
Qui marquez ſans pitié mes jours par mes allarmes.
Vous, de tous mes parens deſtructeur odieux?
Vous, teint du ſang d'un père expirant à mes yeux?
Cruel! Ah! ſi du moins votre fureur jalouſe
N'eût jamais attenté qu'aux jours de votre épouſe,

Les cieux me ſont témoins que mon cœur tout à vous,
Vous cherirait encore en mourant par vos coups :
Mais qu'au moins mon trépas calme votre furie,
N'étendez point mes maux au-delà de ma vie,
Prenez ſoin de mes fils, reſpectez votre ſang ;
Ne les puniſſez pas d'être nés dans mon flanc.
Hérode, ayez pour eux des entrailles de père ;
Peut-être un jour, hélas! vous connaîtrez leur mère.
Vous plaindrez, mais trop tard, ce cœur infortuné,
Que ſeul dans l'univers vous avez ſoupçonné.
Ce cœur qui n'a point fu, trop ſuperbe peut-être,
Déguiſer ſes douleurs, & ménager un maître ;
Mais, qui juſqu'au tombeau conſerva ſa vertu,
Et qui vous eût aimé ſi vous l'aviez voulu.

HÉRODE.

Qu'ai-je entendu? Quel charme, & quel pouvoir ſuprême
Commande à ma colère, & m'arrache à moi-même?
Mariamne...

MARIAMNE.

Cruel!

HÉRODE.

...O faibleſſe! O fureur!

MARIAMNE.

De l'état où je ſuis voyez du moins l'horreur,
Otez-moi, par pitié, cette odieuſe vie.

HÉRODE.

Ah! la mienne à la vôtre eſt pour jamais unie.
C'en eſt fait ; je me rends, banniſſez votre effroi ;
Puiſque vous m'avez vû, vous triomphez de moi.
Vous n'avez plus beſoin d'excuſe & de défenſe ;
Ma tendreſſe pour vous vous tient lieu d'innocence.
En eſt-ce aſſez, ô ciel! En eſt-ce aſſez, amour?
C'eſt moi qui vous implore & qui tremble à mon tour.
Serez-vous aujourd'hui la ſeule inexorable?
Quand j'ai tout pardonné, ſerai-je encor coupable?

Mariamne, ceſſons de nous perſécuter ;
Nos cœurs ne ſont-ils faits que pour ſe déteſter ?
Nous faudra-t-il toujours redouter l'un & l'autre ?
Finiſſons à la fois ma douleur & la vôtre.
Commençons ſur nous-mêmes à régner en ce jour ;
Rendez-moi votre main, rendez-moi votre amour.

MARIAMNE.

Vous demandez ma main ! Juſte ciel que j'implore,
Vous ſavez de quel ſang la ſienne fume encore !

HÉRODE.

Eh bien ! j'ai fait perir & ton père & mon roi :
J'ai répandu ſon ſang pour régner avec toi.
Ta haine en eſt le prix, ta haine eſt légitime ;
Je n'en murmure point, je connois tout mon crime.
Que dis-je ? Son trépas, l'affront fait à tes fils,
Sont les moindres forfaits que mon cœur ait commis.
Hérode a juſqu'à toi porté ſa barbarie ;
Durant quelques momens je t'ai même haïe :
J'ai fait plus, ma fureur a pu te ſoupçonner,
Et l'effort des vertus eſt de me pardonner.
D'un trait ſi généreux ton cœur ſeul eſt capable :
Plus Hérode à tes yeux doit paraître coupable,
Plus ta grandeur éclate à reſpecter en moi
Ces nœuds infortunés qui m'uniſſent à toi.
Tu vois où je m'emporte, & quelle eſt ma faibleſſe ;
Garde-toi d'abuſer du trouble qui me preſſe.
Cher & cruel objet d'amour & de fureur,
Si du moins la pitié peut entrer dans ton cœur,
Calme l'affreux déſordre où mon ame s'égare.
Tu détournes les yeux.... Mariamne...

MARIAMNE.

Ah ! barbare !
Un juſte repentir produit-il vos tranſports ?
Et pourrai-je, en effet, compter ſur vos remords ?

HÉRODE.

Oui, tu peux tout ſur moi ſi j'amollis ta haine.

Hélas ! ma cruauté, ma fureur inhumaine,
C'eſt toi qui, dans mon cœur, as ſu la rallumer ;
Tu m'as rendu barbare en ceſſant de m'aimer.
Que ton crime & le mien ſoient noyés dans mes larmes.
Je te jure...

SCENE V.

HÉRODE, MARIAMNE, ÉLISE, UN GARDE.

LE GARDE.

SEIGNEUR, tout le peuple eſt en armes.
Dans le ſang des bourreaux il vient de renverſer
L'échafaud que Salome a déjà fait dreſſer.
Au peuple, à vos ſoldats, Varus commande en maître:
Il marche vers ces lieux, il vient, il va paraître.

HÉRODE.

Quoi! dans le moment même où je ſuis à vos pieds,
Vous auriez pu, perfide !...

MARIAMNE.

Ah! ſeigneur, vous croiriez?....

HÉRODE.

Tu veux ma mort! Eh bien! je vais remplir ta haine:
Mais, au moins, dans ma tombe il faut que je t'entraîne,
Et qu'unis malgré toi... Qu'on la garde, ſoldats.

SCENE VI.

HÉRODE, MARIAMNE, SALOMÉ, MATHAEL, ELISE, Gardes.

SALOMÉ.

Je vous le dis encore, aux Hébreux ne vous préſentez pas.
Ils cherchent à ſauver encore votre vie.
Ils ont à leur tête ceux qui leur furent chers ;
Ils viennent, de ces murs ils viennent l'arracher.

HÉRODE.

Mes bras vont les ouvrir, & je cours les chercher.
Je vous retrouve ici, je vous rencontre, cruelle.
Vous, ſatellites, vous, mes ſeuls, veillez ſur elle.

MARIAMNE.

Je ne crains point la mort, mais j'atteſte les cieux...

MATHAEL.

Ils s'approchent, les Romains ſont déjà ſous vos yeux.

HÉRODE.

Cherchons... Mais, quoi ! laiſſer la coupable impunie !
Ah ! je veux dans ſon ſang laver ſa perfidie ;
Je veux... j'ordonne... hélas ! Dans mon funeſte ſort,
Je ne puis me réſoudre, & vais chercher la mort.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MARIAMNE, ÉLISE, Gardes.

MARIAMNE.

ÉLOIGNEZ-VOUS, ſoldats, daignez laiſſer, du moins,
Votre reine un moment reſpirer ſans témoins.

Les gardes ſe retirent au coin du théâtre.

Voilà donc, juſte Dieu, quelle eſt ma deſtinée !
La ſplendeur de mon ſang, la pourpre où je ſuis née,
Enfin, ce qui ſemblait promettre à mes beaux jours
D'un bonheur aſſuré l'inalterable cours ;
Tout cela n'a donc fait que verſer ſur ma vie
Le funeſte poiſon dont elle fut remplie !
O naiſſance ! O jeuneſſe ! Et toi, triſte beauté,
Dont l'éclat dangereux enfla ma vanité ;
Flatteuſe illuſion dont je fus occupée,
Vaine ombre de bonheur, que vous m'avez trompée !
Sous ce trône coupable, un éternel ennui
M'a creuſé le tombeau que l'on m'ouvre aujourd'hui.
Dans les eaux du Jourdain j'ai vû perir mon frère ;
Mon époux à mes yeux a maſſacré mon père :
Par ce cruel époux condamnée à perir,
Ma vertu me reſtait, on oſe la flétrir.
Grand Dieu ! dont les rigueurs éprouvent l'innocence,
Je ne demande point ton aide ou ta vengeance.
J'appris de mes ayeux, que je ſais imiter,

A voir la mort ſans crainte, & ſans la meriter.
Je t'offre tout mon ſang. Défends au moins ma gloire:
Commande à mes tyrans d'épargner ma mémoire;
Que le menſonge impur n'oſe plus m'outrager;
Honorer la vertu; c'eſt aſſez la venger.
Mais, quel tumulte affreux! Quels cris! Quelles allarmes!
Ce palais retentit du bruit confus des armes.
Hélas! j'en fuis la cauſe, & l'on perit pour moi.
On enfonce la porte. Ah! qu'eſt-ce que je voi?

SCENE II.

MARIAMNE, VARUS, ÉLISE, ALBIN, Soldats d'Hérode, Soldats de Varus.

VARUS.

FUYEZ, vils ennemis, qui gardez votre reine,
Hébreux, diſparaiſſez; Romains, qu'on les enchaine.

Les gardes & les ſoldats d'Hérode s'en vont.

Venez, reine, venez, ſecondez nos efforts:
Suivez mes pas, marchons dans la foule des morts;
A vos perſecuteurs vous n'êtes plus livrée:
Ils n'ont pu de ces lieux me défendre l'entrée.
Dans ſon perfide ſang Mazaël eſt plongé,
Et du moins, à demi, mon bras vous a vengé.
D'un inſtant précieux ſaiſiſſez l'avantage;
Mettez ce front auguſte à l'abri de l'orage.
Avançons.

MARIAMNE.

Non, ſeigneur, il ne m'eſt plus permis
D'accepter vos bontés contre mes ennemis.
Après l'affront cruel & la tache trop noire,
Dont les ſoupçons d'Hérode ont offenſé ma gloire,
Je les meriterais, ſi je pouvais ſouffrir
Cet appui dangereux que vous venez m'offrir.
Je crains votre ſecours, & non ſa barbarie.
Il eſt honteux pour moi de vous devoir la vie ;
L'honneur m'en fait un crime, il le faut expier,
Et j'attends le trépas pour me juſtifier.

VARUS.

Que faites-vous ; hélas ! malheureuſe princeſſe !
Un moment peut vous perdre. On combat. Le tems preſſe.
Craignez encore Hérode, armé du déſeſpoir.

MARIAMNE.

Je ne crains que la honte, & je ſais mon devoir.

VARUS.

Quoi, faudra-t-il toujours que Varus vous offenſe ?
Je vais donc, malgré vous, ſervir votre vengeance.
Je cours à ce tyran qu'en vain vous reſpectez,
Je revole au combat, & mon bras....

MARIAMNE.

Arrêtez :
Je déteſte un triomphe à mes yeux ſi coupable ;
Seigneur, le ſang d'Hérode eſt pour moi reſpectable.
C'eſt lui de qui les droits....

VARUS.

L'ingrat les a perdus.

MARIAMNE.

Par les nœuds les plus ſaints....

VARUS.

Tous vos nœuds ſont rompus.

MARIAMNE.

Le devoir nous unit.

VARUS.

Le crime vous ſépare.
N'arrêtez plus mes pas. Vengez-vous d'un barbare.
Sauvez tant de vertus....

MARIAMNE.

Vous les déshonorez.

VARUS.

Il va trancher vos jours.

MARIAMNE.

Les ſiens me ſont ſacrés.

VARUS.

Il a ſouillé ſa main du ſang de votre père.

MARIAMNE.

Je ſais ce qu'il a fait & ce que je dois faire.
De ſa fureur ici j'attends les derniers traits,
Et ne prends point de lui l'exemple des forfaits.

VARUS.

O courage! O conſtance! O cœur inébranlable!
Dieux! que tant de vertu rend Hérode coupable!
Plus vous me commandez de ne point vous ſervir,
Et plus je vous promets de vous déſobéir.
Votre honneur s'en offenſe, & le mien me l'ordonne.
Il n'eſt rien qui m'arrête, il n'eſt rien qui m'étonne;
Et je cours réparer, en cherchant votre époux,
Ce tems que j'ai perdu ſans combattre pour vous.

MARIAMNE.

Seigneur....

SCENE III.

MARIAMNE, ÉLISE, Gardes.

MARIAMNE.

MAIS, il m'échappe, il ne veut point m'entendre.
Ciel! O ciel! Épargnez le ſang qu'on va répandre.
Épargnez mes ſujets, épuiſez tout ſur moi:
Sauvez le roi lui-même.

SCENE IV.

MARIAMNE, ÉLISE, NABAL, Gardes.

MARIAMNE.

AH! Nabal, eſt-ce toi?
Qu'as-tu fait de mes fils, & que devient ma mère?

NABAL.

Le roi n'a point ſur eux étendu ſa colère.
Unique & triſte objet de ſes tranſports jaloux,
Dans ces extrêmités ne craignez que pour vous.
Le ſeul nom de Varus augmente ſa furie.
Si Varus eſt vaincu, c'eſt fait de votre vie.
Déjà même, déjà le barbare Zarès
A marché vers ces lieux chargé d'ordres ſecrets.
Oſez paraître, oſez vous ſecourir vous-même.
Jettez-vous dans les bras d'un peuple qui vous aime.

Faites voir Mariamne à ce peuple abattu ;
Vos regards lui rendront ſon antique vertu.
Appellons à grands cris nos Hébreux & nos prêtres ;
Tout Juda défendra le pur ſang de ſes maîtres.
Madame, avec courage, il faut vaincre ou perir.
Daignez....

MARIAMNE.

Le vrai courage eſt de ſavoir ſouffrir,
Non d'aller exciter une foule rebelle
A lever ſur ſon prince une main criminelle.
Je rougirais de moi, ſi, craignant mon malheur,
Quelques vœux pour ſa mort avaient ſurpris mon cœur ;
Si j'avais un moment ſouhaité ma vengeance,
Et fondé ſur ſa perte un reſte d'eſperance.
Nabal, en ce moment, le ciel met dans mon ſein
Un déſeſpoir plus noble, un plus digne deſſein.
Le roi, qui me ſoupçonne, enfin va me connaître.
Au milieu du combat on me verra paraître.
De Varus & du roi j'arrêterai les coups ;
Je remettrai ma tête aux mains de mon époux.
Je fuyais ce matin ſa vengeance cruelle ;
Ses crimes m'exilaient, ſon danger me rappelle.
Ma gloire me l'ordonne, & prompte à l'écouter,
Je vais ſauver au roi le jour qu'il veut m'ôter.

NABAL.

Hélas! où courez-vous? Dans quel déſordre extrême?...

MARIAMNE.

Je ſuis perdue, hélas! C'eſt Hérode lui-même.

SCENE V.

HÉRODE, MARIAMNE, ÉLISE, NABAL, IDAMAS, Gardes.

HÉRODE.

ILs ſe ſont vûs! Ah Dieu... Perfide, tu mourras.

MARIAMNE.

Pour la dernière fois, ſeigneur, ne ſouffrez pas....

HÉRODE.

Sortez... Vous, qu'on la ſuive.

NABAL.

O juſtice éternelle!

SCENE VI.

HÉRODE, IDAMAS, Gardes.

HÉRODE.

QUE je n'entende plus le nom de l'infidelle.
Eh bien! braves ſoldats, n'ai-je plus d'ennemis?

IDAMAS.

Les Romains ſont défaits, les Hébreux ſont ſoumis:
Varus, percé de coups, vous céde la victoire.
Ce jour vous a comblé d'une éternelle gloire.
Mais le ſang de Varus, répandu par vos mains,
Peut attirer ſur vous le courroux des Romains.
Songez-y bien, ſeigneur, & qu'une telle offenſe....

HÉRODE.

De la coupable, enfin, je vais prendre vengeance.
Je perds l'indigne objet que je n'ai pu gagner,
Et de ce ſeul moment je commence à régner.
J'étais trop aveuglé; ma fatale tendreſſe
Était ma ſeule tache, & ma ſeule faibleſſe.
Laiſſons mourir l'ingrate: oublions ſes attraits:
Que ſon nom, dans ces lieux, s'efface pour jamais;
Que dans mon cœur, ſur-tout, ſa mémoire periſſe;
Enfin, tout eſt-il prêt pour ce juſte ſupplice?

IDAMAS.

Oui, ſeigneur.

HÉRODE.

Quoi! ſi-tôt on a pu m'obéir?

Infortuné monarque ! Elle va donc perir ?
Tout eſt prêt, Idamas !

IDAMAS.

Vos gardes l'ont ſaiſie,
Votre vengeance, hélas ! ſera trop bien ſervie.

HÉRODE.

Elle a voulu ſa perte, elle a ſu m'y forcer ;
Que l'on me venge. Allons, il n'y faut plus penſer.
Hélas ! j'aurais voulu vivre & mourir pour elle.
A quoi m'as-tu réduit, épouſe criminelle !

SCENE DERNIERE.

HÉRODE, IDAMAS, NABAL.

HÉRODE.

NABAL, où courez-vous ? Juſte ciel ! vous pleurez !
De crainte, en le voyant, mes ſens ſont pénétrés.

NABAL.

Seigneur...

HÉRODE.

Ah ! malheureux que venez-vous me dire ?

NABAL.

Ma voix, en vous parlant, ſur mes lévres expire.

HÉRODE.

Mariamne...

NABAL.

O douleur! ô regrets ſuperflus!

HÉRODE.

Quoi! c'en eſt fait?

NABAL.

Seigneur, Mariamne n'eſt plus.

HÉRODE.

Elle n'eſt plus? grand Dieu!

NABAL.

Je dois à ſa mémoire,
A ſa vertu trahie, à vous, à votre gloire,
De vous montrer le bien que vous avez perdu,
Et le prix de ce ſang par vos mains répandu.
Non, ſeigneur, non, ſon cœur n'était point infidelle.
Hélas! lorſque Varus a combattu pour elle,
Votre épouſe à mes yeux déteſtant ſon ſecours,
Volait pour vous défendre au péril de ſes jours.

HÉRODE.

Qu'entends-je! Ah! malheureux! ah! déſeſpoir extrême!
Nabal, que m'as-tu dit?

NABAL.

C'eſt dans ce moment même,
Où ſon cœur ſe faiſait ce génereux effort,
Que vos ordres cruels l'ont conduite à la mort.
Salome avait preſſé l'inſtant de ſon ſupplice.

HÉRODE.

O monſtre, qu'à regret épargna ma juſtice!
Monſtre, quels châtimens ſont pour toi réſervés?

Que ton ſang, que le mien... Ah! Nabal, achevez,
Achevez mon trépas par ce récit funeſte.

NABAL.

Comment pourrai-je, hélas! vous apprendre le reſte?
Vos gardes de ces lieux ont oſé l'arracher.
Elle a ſuivi leurs pas ſans vous rien reprocher,
Sans affecter d'orgueil, & ſans montrer de crainte.
La douce majeſté ſur ſon front était peinte.
La modeſte innocence & l'aimable pudeur
Regnaient dans ſes beaux yeux, ainſi que dans ſon cœur.
Son malheur ajoutait à l'éclat de ſes charmes.
Nos prêtres, nos Hébreux dans les cris, dans les larmes,
Conjuraient vos ſoldats, levaient les mains vers eux,
Et demandaient la mort avec des cris affreux.
Hélas! de tous côtés, dans ce déſordre extrême,
En pleurant Mariamne, on vous plaignait vous-même.
L'on diſait hautement qu'un arrêt ſi cruel
Accablerait vos jours d'un remords éternel.

HÉRODE.

Grand Dieu! que chaque mot me porte un coup terrible!

NABAL.

Aux larmes des Hébreux Mariamne ſenſible,
Conſolait tout ce peuple en marchant au trépas.
Enfin vers l'échafaud on a conduit ſes pas.
C'eſt-là qu'en ſoulevant ſes mains appeſanties,
Du poids affreux des fers indignement flétries:
» Cruel, a-t-elle dit, & malheureux époux!
» Mariamne en mourant ne pleure que ſur vous.
» Puiſſiez-vous par ma mort finir vos injuſtices.

[illegible]

SALOME

[illegible]

NABAL

De ses feux la perfide image ;
Il succombe à ses traits.

HERODE

Quel funeste nuage
S'eſt répandu ſoudain ſur mes eſprits troublés !
D'un ſombre & noir chagrin mes ſens ſont accablés.
Pour[illegible] vient qu'on m'abandonne au trouble qui me gêne ?
Vous point ma ſœur, je ne vois point la reine.
Pleurez, vous n'oſez vous approcher de moi !
Jéruſalem, tu fuis devant ton roi ?

Qu'ai-je donc fait ? Pourquoi ſuis-je en horreur au monde ?
Qui me délivrera de ma douleur profonde ?
Par qui ce long tourment ſera-t-il adouci ?
Qu'on cherche Mariamne, & qu'on l'amène ici.

NABAL.

Mariamne, ſeigneur !

HÉRODE.

Oui ; je ſens que ſa vûe
Va rendre un calme heureux à mon ame éperdue,
Toujours devant ſes yeux, que j'aime & que je crains,
Mon cœur eſt moins troublé, mes jours ſont plus ſereins.
Déjà même à ſon nom mes douleurs s'affaibliſſent,
Déjà de mon chagrin les ombres s'éclairciſſent ;
Qu'elle vienne.

NABAL.

Seigneur ! ...

HÉRODE.

Je veux la voir.

NABAL.

Hélas !
Avez-vous pu, ſeigneur, oublier ſon trépas ?

HÉRODE.

Cruel ! que dites-vous ?

NABAL.

La douleur le tranſporte ;
Il ne ſe connaît plus.

HÉRODE.

Quoi! Mariamne eſt morte?
Ah! funeſte raiſon, pourquoi m'éclaires-tu?
Jour triſte, jour affreux, pourquoi m'es-tu rendu?
Lieux teints de ce beau ſang que l'on vient de répandre,
Murs que j'ai relevés, palais, tombez en cendre,
Cachez ſous les débris de vos ſuperbes tours,
La place où Mariamne a vû trancher ſes jours.
Quoi! Mariamne eſt morte, & j'en ſuis l'homicide!
Puniſſez, déchirez ce monſtre parricide;
Armez-vous contre moi, ſujets qui la perdez,
Tonnez, écraſez-moi, cieux qui la poſſédez.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

HORACE,

TRAGÉDIE

DE PIERRE CORNEILLE,

Repreſentée par les Comédiens François en 1641.

PERSONNAGES.

TULLE, Roi de Rome.

Le vieil HORACE, Chevalier Romain.

HORACE, ſon Fils.

CURIACE, Gentilhomme d'Albe, Amant de Camille.

VALERE, Chevalier Romain, amoureux de Camille.

SABINE, Femme d'Horace, & Sœur de Curiace.

CAMILLE, Amante de Curiace, & Sœur d'Horace.

JULIE, Dame Romaine, Confidente de Sabine & de Camille.

FLAVIAN, Soldat de l'armée d'Albe.

PROCULE, Soldat de l'Armée de Rome.

La Scène eſt à Rome dans une Salle de la Maiſon d'Horace.

HORACE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SABINE, JULIE.

SABINE.

APprouvez ma faibleſſe, & ſouffrez ma douleur ;
Elle n'eſt que trop juſte en un ſi grand malheur ;
Si pres de voir ſur ſoi fondre de tels orages,
L'ébranlement ſied bien aux plus fermes courages ;
Et l'eſprit le plus mâle, & le moins abattu,
Ne ſaurait ſans déſordre exercer ſa vertu.

Quoique le mien s'étonne à ces rudes allarmes,
Le trouble de mon cœur ne peut rien ſur mes larmes;
Et parmi les ſoupirs qu'il pouſſe vers les Cieux,
Ma conſtance du moins regne encor ſur mes yeux.
Quand on arrête là les déplaiſirs d'une âme,
Si l'on fait moins qu'un homme, on fait plus qu'une femme
Commander à ſes pleurs en cette extrémité,
C'eſt montrer pour le ſexe aſſez de fermeté.

JULIE.

C'en eſt peut-être aſſez pour une ame commune,
Qui du moindre péril ſe fait une infortune;
Mais de cette faibleſſe un grand cœur eſt honteux;
Il oſe eſpérer tout dans un ſuccès douteux.
Les deux Camps ſont rangés au pied de nos murailles;
Mais Rome ignore encor comme on perd des batailles.
Loin de trembler pour elle, il lui faut applaudir:
Puiſqu'elle va combattre, elle va s'aggrandir.
Banniſſez, banniſſez une frayeur ſi vaine;
Et concevez des vœux digne d'une Romaine.

SABINE.

Je ſuis Romaine, hélas! puiſque Horace eſt Romain;
J'en ai reçu le titre en recevant ſa main;
Mais ce nœud me tiendrait en eſclave enchaînée,
S'il m'empêchait de voir en quels lieux je ſuis née.

Albe, où j'ai commencé de reſpirer le jour,
Albe, mon cher pays, & mon premier amour,
Lorſqu'entre nous & toi je vois la guerre ouverte,
Je crains notre victoire autant que notre perte.
Rome, ſi tu te plains que c'eſt-là te trahir,
Fais-toi des ennemis que je puiſſe haïr.
Quand je vois de tes murs leur armée & la nôtre,
Met trois freres dans l'une, & mon mari dans l'autre,
Puis-je former des vœux, & ſans impiété
Importuner le Ciel pour ta félicité?
Je ſais que ton État encore en ſa naiſſance
Ne ſaurait ſans la guerre affermir ſa puiſſance;
Je ſais qu'il doit s'accroître, & que tes grands deſtins
Ne le borneront pas chez les peuples Latins;
Que les Dieux t'ont promis l'empire de la terre,
Et que tu n'en peux voir l'effet que par la guerre.
Bien loin de m'oppoſer à cette noble ardeur,
Qui ſuit l'arrêt des Dieux & court à ta grandeur,
Je voudrais déja voir tes troupes couronnées
D'un pas victorieux franchir les Pyrénées.
Va juſqu'en l'Orient pouſſer tes bataillons;
Va ſur le bords du Rhin planter tes pavillons;
Fais trembler ſous tes pas les colonnes d'Hercule:
Mais repecte une ville à qui tu dois Romule.
Ingrate, ſouviens-toi que du ſang de ſes Rois
Tu tiens ton nom, tes murs, & tes premieres loix.
Albe eſt ton origine; arrête, & conſidere

Que tu portes le fer dans le ſein de ta mere.
Tourne ailleurs les efforts de tes bras triomphans ;
Sa joie éclatera dans l'heur de ſes enfans ;
Et ſe laiſſant ravir à l'amour maternelle,
Ses vœux ſeront pour toi, ſi tu n'es plus contre elle.

JULIE.

Ce diſcours me ſurprend, vû que depuis le tems
Qu'on a contre ſon peuple armé nos combattans,
Je vous ai vû pour elle autant d'indifférence
Que ſi du ſang Romain vous aviez pris naiſſance.
J'admirais la vertu qui réduiſait en vous
Vos plus chers intérêts à ceux de votre époux ;
Et je vous conſolais au milieu de vos plaintes,
Comme ſi notre Rome eût fait toutes vos craintes.

SABINE.

Tant qu'on ne s'eſt choqué qu'en de légers combats,
Trop faibles pour jetter un des partis à bas ;
Tant qu'un eſpoir de paix a pu flatter ma peine,
Oui, j'ai fait vanité d'être toute Romaine.
Si j'ai vû Rome heureuſe avec quelque regret,
Soudain j'ai condamné ce mouvement ſecret ;
Et ſi j'ai reſſenti, dans ſes deſtins contraires,
Quelque maligne joie en faveur de mes freres,
Soudain, pour l'étouffer, rappellant ma raiſon,
J'ai pleuré quand la gloire entrait dans leur maiſon.

Mais aujourd'hui qu'il faut que l'une ou l'autre tombe,
Qu'Albe devienne eſclave, ou que Rome ſuccombe,
Et qu'après la bataille il ne demeure plus
Ni d'obſtacle aux vainqueurs, ni d'eſpoir aux vaincus,
J'aurais pour mon païs une cruelle haîne,
Si je pouvais encore être toute Romaine;
Et ſi je demandais votre triomphe aux Dieux,
Au prix de tant de ſang qui m'eſt ſi précieux.
Je m'attache un peu moins aux intérêts d'un homme,
Je ne ſuis point pour Albe, & ne ſuis plus pour Rome
Je crains pour l'une & l'autre en ce dernier effort,
Et ſerai du parti qu'affligera le ſort.
Égale à tous les deux juſques à la victoire,
Je prendrai part aux maux, ſans en prendre à la gloire.
Et je garde, au milieu de tant d'apres rigueurs,
Mes larmes aux vaincus, & ma haîne aux vainqueurs.

JULIE.

Qu'on voit naître ſouvent de pareilles traverſes,
En des eſprits divers, des paſſions diverſes?
Et qu'à nos yeux Camille agit bien autrement!
Son frere eſt ſon époux, le vôtre eſt ſon amant:
Mais elle voit d'un œil bien différent de vôtre,
Son ſang dans une armée, & ſon amour dans l'autre.
Lorſque vous conſerviez un eſprit tout Romain,
Le ſien irréſolu, le ſien tout incertain,
De la moindre mêlée appréhendait l'orage,
De tous les deux partis déteſtait l'avantage,

Au malheur des vaincus donnait toujours ſes pleurs,
Et nourriſſait ainſi d'éternelles douleurs.
Mais hier quand elle ſut qu'on avait pris journée,
Et qu'enfin la bataille allait être donnée,
Une ſoudaine joie éclatant ſur ſon front. . . :

SABINE.

Ah! que je crains Julie, un changement ſi prompt!
Hier dans ſa belle humeur elle entretint Valere;
Pour ce rival, ſans doute, elle quitte mon frere;
Son eſprit ébranlé par les objets préſens,
Ne trouve point d'abſent aimable après deux ans.
Mais excuſez l'ardeur d'une amour fraternelle;
Le ſoin que j'ai de lui me fait craindre tout d'elle:
Je forme des ſoupçons d'un trop léger ſujet.
Près d'un jour ſi funeſte on change peu d'objet.
Les ames rarement ſont de nouveau bleſſées;
Et dans un ſi grand trouble on a d'autres penſées:
Mais on n'a pas auſſi de ſi doux entretiens,
Ni des contentemens qui ſoient pareils aux ſiens.

JULIE.

Les cauſes, comme à vous, m'en ſemblent fort obſcures.
Je ne me ſatisfais d'aucunes conjectures.
C'eſt aſſez de conſtance en un ſi grand danger,
Que de le voir, l'attendre, & ne point s'affliger;
Mais certes c'en eſt trop d'aller juſqu'à la joie.

SABINE.

Voyez qu'un bon génie à propos nous l'envoie.

Eſſayez ſur ce point à la faire parler ;
Elle vous aime aſſez pour ne vous rien celer.
Je vous laiſſe.

SCENE II.

CAMILLE, SABINE, JULIE.

SABINE.

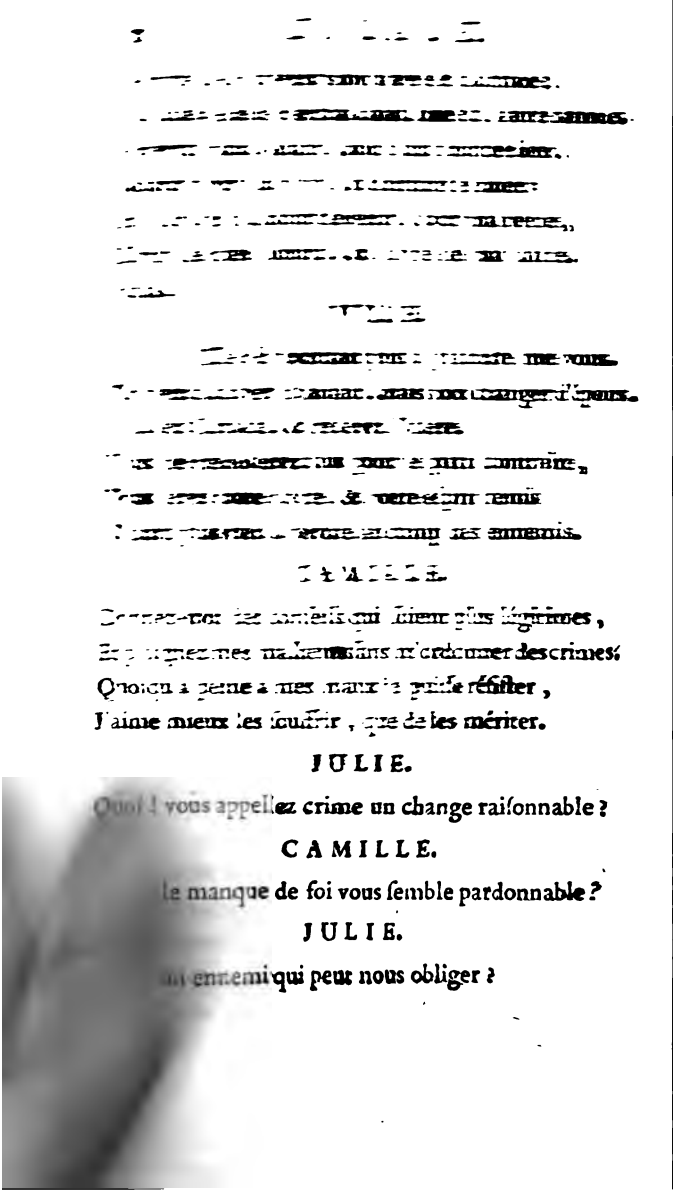
MA ſœur, entretenez Julie.
J'ai honte de montrer tant de mélancolie ;
Et mon cœur, accablé de mille déplaiſirs,
Cherche la ſolitude à cacher ſes ſoupirs.

SCENE III.

CAMILLE, JULIE.

CAMILLE.

QU'elle a tort de vouloir que je vous entretienne !
Croit-elle ma douleur moins vive que la ſienne,
Et que, plus inſenſible à de ſi grands malheurs,
A mes triſtes diſcours je mêle moins de pleurs !



JULIE.

Quoi ! vous appellez crime un change raiſonnable ?

CAMILLE.

le manque de foi vous ſemble pardonnable ?

JULIE.

un ennemi qui peut nous obliger ?

CAMILLE.

D'un ſerment ſolemnel qui peut nous dégager ?

JULIE.

Vous déguiſez en vain une choſe trop claire.
Je vous vis encore hier entretenir Valere ;
Et l'accueil gracieux qu'il recevait de vous
Lui permet de nourrir un eſpoir aſſez doux.

CAMILLE.

Si je l'entretins hier, & lui fis bon viſage,
N'en imaginez rien qu'à ſon déſavantage :
De mon contentement un autre était l'objet ;
Mais pour ſortir d'erreur ſachez-en le ſujet.
Je garde à Curiace un amitié trop pure,
Pour ſouffrir plus longtems qu'on m'eſtime parjure.
Il vous ſouvient qu'à peine on voyait de ſa ſœur,
Par un heureux hymen, mon frere poſſeſſeur,
Quand pour comble de joie il obtint de mon pere
Que de ſes chaſtes feux je ſerais le ſalaire.
Ce jour nous fut propice & funeſte à la fois ;
Uniſſant nos maiſons, il déſunit nos Rois ;
Un même inſtant conclut notre hymen & la guerre ;
Fit naître notre eſpoir, & le jetta par terre,
Nous ôta tout, ſi-tôt qu'il nous eut tout promis ;
Et nous faiſant amans, il nous fit ennemis.
Combien nos déplaiſirs parurent lors extrêmes !
Combien contre le Ciel il vomit de blaſphêmes !

Et combien de ruiſſeaux coulèrent de mes yeux !
Je ne vous le dis point, vous vîtes nos adieux.
Vous avez vu depuis le trouble de mon ame.
Vous ſavez pour la paix quels vœux a fait ma flamme,
Et quels pleurs j'ai verſés à chaque évenement,
Tantôt pour mon pays, tantôt pour mon amant.
Enfin mon déſeſpoir, parmi ces longs obſtacles,
M'a fait avoir recours à la voix des oracles.
Écoutez ſi celui qui me fut hier rendu,
Eut droit de raſſurer mon eſprit éperdu.
Ce Grec ſi renommé qui depuis tant d'années
Au pié de l'Aventin prédit nos deſtinées,
Lui qu'Apollon jamais n'a fait parler à faux,
Me promit par ces Vers la fin de mes travaux :
Albe & Rome demain prendront une autre face ;
Tes vœux ſont exaucés, elles auront la paix ;
Et tu ſeras unie avec ton Curiace,
Sans qu'aucun mauvais ſort t'en ſépare jamais.
Je pris ſur cet Oracle une entiere aſſurance ;
Et comme le ſuccès paſſait mon eſpérance,
J'abandonnai mon ame à des raviſſemens
Qui paſſaient les tranſports des plus heureux amans.
Jugez de leur excès. Je rencontrai Valère ;
Et contre ſa coutume il ne put me déplaire ;
Il me parla d'amour, ſans me donner d'ennui ;
Je ne m'apperçus pas que je parlais à lui ;
Je ne lui pus montrer de mépris ni de glace

Tout ce que je voyais me ſemblait Curiace ;
Tout ce qu'on me diſait me parlait de ſes feux ;
Tout ce que je diſais l'aſſurait de mes vœux.
Le combat général aujourd'hui ſe haſarde,
J'en fus hier la nouvelle, & je n'y pris pas garde ;
Mon eſprit rejettait ces funeſtes objets,
Charmé des doux penſers d'hymen & de la paix.
La nuit a diſſipé des erreurs ſi charmantes ;
Mille ſonges affreux, mille images ſanglantes,
Ou plutôt mille amas de carnage & d'horreur,
M'ont arraché ma joie, & rendu ma terreur.
J'ai vu du ſang, des morts, & n'ai rien vu de ſuite ;
Un ſpectre en paraiſſant prenait ſoudain la fuite ;
Ils s'effaçaient l'un l'autre, & chaque illuſion
Redoublait mon effroi par ſa confuſion.

JULIE.

C'eſt en contraire ſens qu'un ſonge s'interprète.

CAMILLE.

Je le dois croire ainſi, puiſque je le ſouhaite ;
Mais je me trouve enfin, malgré tous mes ſouhaits,
Au jour d'une bataille & non pas d'une paix.

JULIE.

Par-là finit la guerre, & la paix lui ſuccède.

CAMILLE.

Dure à jamais ce mal, s'il y faut ce remède!

Soit que Rome succombe, ou qu'Albe ait le dessous,
Cher amant, rends plus d'être un jour mon époux;
Jamais, jamais mon nom ne sera pour un homme
Qui soit ou le vainqueur, ou l'esclave de Rome.
Mais quel objet nouveau se présente en ces lieux?
Est-ce toi, Curiace, en croirai-je mes yeux?

SCENE IV.

CURIACE, CAMILLE, JULIE.

CURIACE.

N'En doutez point, Camille, & revoyez un homme
Qui n'est ni le vainqueur, ni l'esclave de Rome.
Cessez d'appréhender de voir rougir mes mains
Du poids honteux des fers, ou du sang des Romains.
J'ai cru que vous aimiez assez Rome & la gloire,
Pour mépriser ma chaîne, & haïr ma victoire;
Et comme également en cette extrémité
Je craignis la victoire & la captivité...

CAMILLE.

Curiace, il suffit, je devine le reste.
Tu fuis une bataille à tes vœux si funeste;
Et ton cœur tout à moi, pour ne me perdre pas,
Dérobe à ton pays le secours de ton bras.
Qu'une autre considere ici ta renommée,
Et te blâme, s'il veut, de m'avoir trop aimée,

Ce n'eſt point à Camille à t'en méſeſtimer ;
Plus ton amour paraît, plus elle doit t'aimer ;
Et ſi tu dois beaucoup aux lieux qui t'ont vu naître,
Plus tu quittes pour moi, plus tu le fais paraître.
Mais as-tu vu mon pere ? & peut-il endurer
Qu'ainſi dans ſa maiſon tu t'oſes retirer ?
Ne préfere-t-il point l'État à ſa famille ?
Ne regarde-t-il point Rome plus que ſa fille ?
Enfin notre bonheur eſt-il bien affermi ?
T'a-t-il vu comme gendre, ou bien comme ennemi ?

CURIACE.

Il m'a vu comme gendre, avec une tendreſſe
Qui témoignait aſſez une entiere alégreſſe ;
Mais il ne m'a point vu, par une trahiſon,
Indigne de l'honneur d'entrer dans ſa maiſon.
Je n'abandonne point l'intérêt de ma Ville ;
J'aime encor mon honneur en adorant Camille.
Tant qu'a duré la guerre, on m'a vu conſtamment
Auſſi bon citoyen que véritable amant.
D'Albe avec mon amour j'accordais la querelle ;
Je ſoupirais pour vous en combattant pour elle ;
Et s'il fallait encor que l'on en vînt aux coups,
Je combattrais pour elle en ſoupirant pour vous.
Oui, malgré les deſirs dont mon ame eſt charmée,
Si la guerre durait, je ſerais dans l'armée :
C'eſt la paix qui chez vous me donne un libre accès,
La paix à qui nos feux doivent ce beau ſuccès.

CAMILLE.

La paix ! Et le moyen de croire un tel miracle ?

IULIE.

Camille, pour le moins croyez-en votre Oracle ?
Et ſachons pleinement par quels heureux effets
L'heure d'une bataille a produit cette paix.

CURIACE.

L'aurait-on jamais cru ? Déja les deux armées
D'une égale chaleur au combat animées,
Se menaçaient des yeux, & marchant fièrement,
N'attendaient pour donner que le commandement,
Quand notre dictateur devant les rangs s'avance,
Demande à votre Prince un moment de ſilence ;
Et l'ayant obtenu : *Que faiſons-nous, Romains,*
Dit-il, *& quel démon nous fait venir aux mains?*
Souffrons que la raiſon éclaire enfin nos ames ;
Nous ſommes vos voiſins, nos filles ſont vos femmes,
Et l'hymen nous a joints par tant & tant de nœuds,
Qu'il eſt peu de nos fils qui ne ſoient vos neveux.
Nous ne ſommes qu'un ſang, & qu'un peuple en deux villes ;
Pourquoi nous déchirer par des guerres civiles,
Où la mort des vaincus affaiblit les vainqueurs,
Et le plus beau triomphe eſt arroſé de pleurs ?
Nos ennemis communs attendent avec joie
Qu'un des partis défait leur donne l'autre en proie,
Laſſé, demi-rompu, vainqueur, mais pour tout fruit
Dénué d'un ſecours par lui-même détruit.

Ils ont assez long-temps joui de nos divorces.
Contre eux dorénavant joignons toutes nos forces;
Et noyons dans l'oubli ces petits différends,
Qui de si bons guerriers sont de mauvais parens.
Que si l'ambition de commander aux autres
Fait marcher aujourd'hui vos troupes & les nôtres,
Pourvu qu'à moins de sang nous voulions l'appaiser,
Elle nous unira, loin de nous diviser.
Nommons des combattans pour la cause commune;
Que chaque peuple aux siens attache sa fortune;
Et suivant ce que d'eux ordonnera le sort,
Que le parti plus faible obéisse au plus fort.
Mais sans indignité pour des guerriers si braves,
Qu'ils deviennent sujets sans devenir esclaves,
Sans honte, sans tribut, & sans autre rigueur
Que de suivre en tous lieux les drapeaux du vainqueur.
Ainsi nos deux États ne feront qu'un Empire.
Il semble qu'à ces mots notre discorde expire.
Chacun jettant les yeux dans un rang ennemi,
Reconnait un beau-frere, un cousin, un ami.
Ils s'étonnent comment leurs mains de sang avides
Vôlaient sans y penser à tant de parricides,
Et font paraître un front couvert tout à la fois
D'horreur pour la bataille, & d'ardeur pour ce choix.
Enfin l'offre s'accepte, & la paix desirée
Sous ces conditions est aussi-tôt jurée :
Trois combattront pour tous; mais, pour les mieux choisir,
Nos Chefs ont voulu prendre un peu plus de loisir;

Le vôtre eſt au Sénat, le nôtre dans ſa tente.

CAMILLE.

O Dieux! que ce diſcours rend mon ame contente!

CURIACE.

Dans deux heures au plus, par un commun accord,
Le ſort de nos guerriers réglera notre ſort.
Cependant tout eſt libre, attendant qu'on les nomme.
Rome eſt dans notre camp, & notre camp dans Rome.
D'un & d'autre côté l'accès étant permis,
Chacun va renouer avec ſes vieux amis.
Pour moi, ma paſſion m'a fait ſuivre vos freres;
Et mes deſirs ont eu des ſuccès ſi proſpères,
Que l'Auteur de vos jours m'a promis à demain
Le bonheur ſans pareil de vous donner la main.
Vous ne deviendrez pas rebelle à ſa puiſſance?

CAMILLE.

Le devoir d'une fille eſt dans l'obéiſſance.

CURIACE.

Venez donc recevoir ce doux commandement,
Qui doit mettre le comble à mon contentement.

CAMILLE.

Je vais ſuivre vos pas, mais pour revoir mes freres,
Et ſavoir d'eux encor la fin de nos miſeres.

JULIE.

Allez, & cependant au pied de nos autels
J'irai rendre pour vous graces aux immortels.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

HORIACE, CURIACE.

CURIACE.

AINSI Rome n'a point ſéparé ſon eſtime ;
Elle eût cru faire ailleurs un choix illégitime.
Cette ſuperbe Ville en vos freres & vous
Trouve les trois guerriers qu'elle préfere à tous ;
Et ſon illuſtre ardeur d'oſer plus que les autres,
D'une ſeule maiſon brave toutes les nôtres.
Nous croirons, à la voir toute entiere en vos mains,
Que, hors les fils d'Horace, il n'eſt point de Romains.
Ce choix pouvait combler trois familles de gloire,
Conſacrer hautement leurs noms à la mémoire ;
Oui, l'honneur que reçoit la vôtre par ce choix,
En pouvait à bon titre immortaliſer trois,
Et puiſque c'eſt chez vous que mon heur & ma flamme
M'ont fait placer ma ſœur, & choiſir une femme,
Ce que je vais vous être, & ce que je vous ſuis,
Me font y prendre part autant que je le puis :

SCENE II.

HORACE, CURIACE, FLAVIAN

CURIACE.

ALBE de trois Guerriers a-t-elle fait le choix?

FLAVIAN.

Je viens pour vous l'apprendre.

CURIACE.

Hé bien? qui ſont les trois?

FLAVIAN.

Vos deux freres & vous.

CURIACE.

Qui?

FLAVIAN.

Vous & vos deux frères.
Mais pourquoi ce front triſte & ces regards ſévères.
Ce choix vous déplaît-il?

CURIACE.

Non, mais il me ſurprend;
Je m'eſtimais trop peu pour un honneur ſi grand.

FLAVIAN.

Dirai-je au Dictateur, dont l'ordre ici m'envoie,
Que vous le recevez avec si peu de joie?
Ce morne & froid accueil me surprend à mon tour.

CURIACE.

Dis-lui que l'amitié, l'alliance, & l'amour,
Ne pourront empêcher que les trois Curiaces
Ne servent leur pays contre les trois Horaces.

FLAVIAN.

Contre eux! Ahic'est beaucoup me dire en peu de mots.

CURIACE.

Portez-lui ma réponse, & nos laisse en repos.

SCENE III.

HORACE, CURIACE.

CURIACE.

QUe désormais le Ciel, les enfers, & la terre,
Unissent leurs fureurs à nous faire la guerre;
Que les hommes, les Dieux, les démons & le sort
Préparent contre nous un général effort;
Je mets à faire pis, en l'état où nous sommes,
Le sort & les démons, & les Dieux, & les hommes,

Ce qu'ils ont de cruel, & d'horrible, & d'affreux,
L'eſt bien moins que l'honneur qu'on nous fait à tous :

HORACE.

Le ſort qui de l'honneur nous ouvre la barriere
Offre à notre conſtance une illuſtre matiere ;
Il épuiſe ſa force à former un malheur,
Pour mieux ſe meſurer avec notre valeur ;
Et comme il voit en nous des ames peu communes,
Hors de l'ordre commun il nous fait des fortunes.
Combattre un ennemi pour le ſalut de tous,
Et contre un inconnu s'expoſer ſeul aux coups,
D'une ſimple vertu c'eſt l'effet ordinaire ;
Mille déja l'ont fait, mille pourraient le faire.
Mourir pour le pays eſt un ſi digne ſort,
Qu'on brigueraît en foule une ſi belle mort.
Mais vouloir au public immoler ce qu'on aime,
S'attacher au combat contre un autre ſoi-même,
Attaquer un parti qui prend pour défenſeur
Le frere d'une femme, & l'amant d'une ſœur ;
Et rompant tous ces nœuds s'armer pour la patrie
Contre un ſang qu'on voudroit racheter de ſa vie ;
Une telle vertu n'appartenait qu'à nous :
L'éclat de ſon grand nom lui fait peu de jaloux ;
Et peu d'hommes au cœur l'ont aſſez imprimée,
Pour oſer aſpirer à tant de renommée.

CURIACE.

Il eſt vrai que nos noms ne ſauraient plus périr.

L'occaſion

L'occaſion eſt belle, il nous la faut chérir.
Nous ſerons les miroirs d'une vertu bien rare :
Mais votre fermeté tient un peu du barbare.
Peu même des grands cœurs, tireraient vanité
D'aller par ce chemin à l'immortalité :
A quelque prix qu'on mette une telle fumée,
L'obſcurité vaut mieux que tant de renom née.
Pour moi, je l'oſe dire, & vous l'avez pu voir,
Je n'ai point conſulté pour ſuivre mon devoir ;
Notre longue amitié, l'amour, ni l'alliance,
N'ont pu mettre un moment mon eſprit en balance ;
Et puiſque par ce choix Albe montre en effet
Qu'elle m'eſtime autant que Rome vous a fait,
Je crois faire pour elle autant que vous pour Rome ;
J'ai le cœur auſſi bon, mais enfin je ſuis homme.
Je vois que votre honneur demande tout mon ſang ;
Que tout le mien conſiſte à vous percer le flanc ;
Prêt d'épouſer la ſœur, qu'il faut tuer le frere,
Et que pour mon pays j'ai le ſort ſi contraire.
Encor qu'à mon devoir je coure ſans terreur,
Mon cœur s'en effarouche, & j'en fremis d'horreur ;
J'ai pitié de moi-même, & jette un œil d'envie
Sur ceux dont notre guerre a conſumé la vie ;
Sans ſouhait toutefois de pouvoir reculer.
Ce triſte & fier honneur m'émeut ſans m'ébranler :
J'aime ce qu'il me donne, & je plains ce qu'il m'ôte ;
Et ſi Rome demande une vertu plus haute.

Je rends graces aux Dieux de n'être pas Romain,
Pour conſerver encor quelque choſe d'humain.

HORACE.

Si vous n'êtes Romain, ſoyez digne de l'être ;
Et ſi vous m'égalez, faites-le mieux paraître.
La ſolide vertu dont je fais vanité,
N'admet point de faibleſſe avec ſa fermeté,
Et c'eſt mal de l'honneur entrer dans la carriere,
Que, dès le premier pas, regarder en arriere.
Notre malheur eſt grand, il eſt au plus haut point,
Je l'enviſage entier, mais je n'en frémis point.
Contre qui que ce ſoit que mon pays m'employe,
J'accepte aveuglement cette gloire avec joie.
Celle de recevoir de tels commandemens
Doit étouffer en nous tous autres ſentimens.
Qui près de le ſervir conſidere autre choſe,
A faire ce qu'il doit lâchement ſe diſpoſe,
Ce droit ſaint & ſacré rompt tout autre lien.
Rome a choiſi mon bras, je n'examine rien.
Avec une alégreſſe auſſi pleine & ſincere
Que j'épouſai la ſœur, je combattrai le frere ;
Et pour trancher enfin ces diſcours ſuperflus,
Albe vous a nommé, je ne vous connais plus.

CURIACE.

Je vous connois encore, & c'eſt ce qui me tue ;
Mais cette âpre vertu ne m'était pas connue ;

Comme notre malheur elle eſt au plus haut point.
Souffrez que je l'admire & ne l'imite point.

HORACE.

Non, non, n'embraſſez pas de vertu par contrainte,
Et puiſque vous trouvez plus de charme à la plainte,
En toute liberté goûtez un bien ſi doux.
Voici venir ma ſœur pour ſe plaindre avec vous.
Je vais revoir la vôtre, & réſoudre ſon ame
A ſe bien ſouvenir qu'elle eſt toujours ma femme,
A vous aimer encor ſi je meurs par vos mains,
Et prendre en ſon malheur des ſentimens Romains.

SCENE IV.

CAMILLE, HORACE, CURIACE.

HORACE.

Avez-vous ſu l'état qu'on fait de Curiace,
Ma ſœur?

CAMILLE.

Hélas! mon ſort a bien changé de face.

HORACE.

Armez-vous de conſtance, & montrez-vous ma ſœur;
Et ſi par mon trépas il retourne vainqueur,

Ne le recevez point en meurtrier d'un frere,
Mais en homme d'honneur qui fait ce qu'il doit faire,
Qui ſert bien ſon pays, & ſait montrer à tous,
Par ſa haute vertu, qu'il eſt digne de vous.
Comme ſi je vivais, achevez l'hyménée.
Mais ſi ce fer auſſi tranche ſa deſtinée,
Faites à ma victoire un pareil traitement :
Ne me reprochez point la mort de votre amant,
Vos larmes vont couler, & votre cœur ſe preſſe ;
Conſumez avec lui toute cette faibleſſe ;
Querellez ciel & terre, & maudiſſez le ſort ;
Mais après le combat ne penſez plus au mort.
(*à Curiace.*)
Je ne vous laiſſerai qu'un moment avec elle,
Puis nous irons enſemble où l'honneur nous appelle.

SCENE V.

CURIACE, CAMILLE.

CAMILLE.

IRAS-TU, Curiace ; & ce funeſte honneur
Te plaît-il aux dépens de tout notre bonheur ?

CURIACE.

Hélas! je vois trop bien qu'il faut, quoi que je faſſe,
Mourir ou de douleur, ou de la main d'Horace.

Je vais comme au ſupplice à cet illuſtre emploi ;
Je maudis mille fois l'état qu'on fait de moi ;
Je hais cette valeur qui fait qu'Albe m'eſtime ;
Ma flamme au déſeſpoir paſſe juſques au crime ;
Elle ſe prend au Ciel, & l'oſe quereller.
Je vous plains, je me plains, mais il y faut aller.

CAMILLE.

Non, je te connais mieux, tu veux que je te prie,
Et qu'ainſi mon pouvoir t'excuſe à ta patrie.
Tu n'es que trop fameux par tes autres exploits ;
Albe a reçû par eux tout ce que tu lui dois.
Autre n'a mieux que toi ſoutenu cette guerre,
Autre de plus de morts n'a couvert notre terre :
Ton nom ne peut plus croître, il ne lui manque rien ;
Souffre qu'un autre ici puiſſe annoblir le ſien.

CURIACE.

Que je ſouffre à mes yeux qu'on ceigne une autre tête
Des lauriers immortels que la gloire m'apprête,
Ou que tout mon pays reproche à ma vertu
Qu'il aurait triomphé ſi j'avais combattu ;
Et que ſous mon amour ma valeur endormie
Couronne tant d'exploits d'une telle infamie !
Non, Albe, après l'honneur que j'ai reçu de toi,
Tu ne ſuccomberas, ni vaincras que par moi :
Tu m'as commis ton ſort, je t'en rendrai bon compte,
Et vivrai ſans reproche, ou périrai ſans honte.

CAMILLE.

Quoi ! tu ne veux pas voir qu'ainſi tu me trahis !

CURIACE.

Avant que d'être à vous je ſuis à mon pays.

CAMILLE.

Mais te priver, pour lui, toi-même d'un beau-frere,
Ta ſœur de ſon mari !

CURIACE.

Telle eſt notre miſere.
Le choix d'Albe & de Rome ôte toute douceur
Aux noms jadis ſi doux de beau-frere & de ſœur.

CAMILLE.

Tu pourras donc, cruel, me préſenter ſa tête,
Et demander ma main pour prix de ta conquête ?

CURIACE.

Il n'y faut plus penſer en l'état où je ſuis,
Vous aimer ſans eſpoir, c'eſt tout ce que je puis.
Vous en pleurez, Camille ?

CAMILLE.

Il faut bien que je pleure,
Mon inſenſible amant ordonne que je meure ;
Et quand l'hymen pour nous allume ſon flambeau,
Il l'éteint de ſa main pour m'ouvrir le tombeau.

Ce cœur impitoyable à ma perte s'obſtine,
Et dit qu'il m'aime encore alors qu'il m'aſſaſſine.

CURIACE.

Que les pleurs d'une amante ont de puiſſans diſcours,
Et qu'un bel œil eſt fort avec un tel ſecours!
Que mon cœur s'attendrit à cette triſte vûe!
Ma conſtance contre elle à regret s'évertue.
N'attaquez plus ma gloire avec tant de douleurs;
Et laiſſez-moi ſauver ma vertu de vos pleurs;
Je ſens qu'elle chancelle, & défend mal la place.
Plus je ſuis votre amant, moins je ſuis Curiace.
Faible d'avoir déja combattu l'amitié,
Vaincrait-elle à la fois l'amour & la pitié?
Allez, ne m'aimez plus, ne verſez plus de larmes,
Ou j'oppoſe l'offenſe à de ſi fortes armes;
Je me défendrai mieux contre votre courroux,
Et, pour le mériter, je n'ai plus d'yeux pour vous.
Vengez-vous d'un ingrat, punifſez un volage.
Vous ne vous montrez point ſenſible à cet outrage!
Je n'ai plus d'yeux pour vous, vous en avez pour moi.
En faut-il plus encor? Je renonce à ma foi.
Rigoureuſe vertu dont je ſuis la victime,
Ne peux-tu réſiſter ſans le ſecours d'un crime?

CAMILLE.

Ne fais point d'autre crime, & j'atteſte les Dieux
Qu'au lieu de t'en haïr je t'en aimerai mieux;

Oui, je te chérirai tout ingrat & perfide ;
Et ceſſe d'aſpirer au nom de fratricide.
Pourquoi ſuis-je Romaine, ou que n'es-tu Romain ?
Je te préparerais des lauriers de ma main ;
Je t'encouragerais au lieu de te diſtraire ;
Et je te traiterais comme j'ai fait mon frere.
Hélas ! j'étais aveugle en mes vœux aujourd'hui :
J'en ai fait contre toi, quand j'en ai fait pour lui.
Il revient ; quel malheur, ſi l'amour de ſa femme
N'a peut non plus ſur lui que le mien ſur ton ame !

SCENE VI.

ORACE, SABINE, CURIACE, CAMILLE.

CURIACE.

Dieux ! Sabine le ſuit ! Pour ébranler mon cœur
Eſt-ce peu de Camille, y joignez-vous ma ſœur,
Et laiſſant à ſes pleurs vaincre ce grand courage,
L'amenez-vous ici chercher même avantage ?

SABINE.

Non, non, mon frere, non, je ne viens en ce lieu
Que pour vous embraſſer, & pour vous dire adieu.

Votre ſang eſt trop bon, n'en craignez rien de lâche,
Rien dont la fermeté de ces grands cœurs ſe fâche,
Si ce malheur illuſtre ébranlait l'un de vous.
Je le déſavoûrais pour frere, ou pour époux.
Pourrai-je toutefois vous faire une priere
Digne d'un tel époux, & digne d'un tel frere?
Je veux d'un coup ſi noble ôter l'impiété,
A l'honneur qui l'attend rendre ſa pureté,
La mettre en ſon état ſans mélange de crimes;
Enfin je vous veux faire ennemis légitimes.
Du ſaint nœud qui vous joint je ſuis le ſeul lien.
Quand je ne ſerai plus, vous ne vous ſerez rien.
Briſez votre alliance, & rompez-en la chaîne;
Et puiſque votre honneur veut des effets de haine;
Achetez par ma mort le droit de vous haïr:
Albe le veut, & Rome, il faut leur obéïr:
Qu'un de vous deux me tue, & que l'autre me venge;
Alors votre combat n'aura plus rien d'étrange;
Et du moins l'un des deux ſera juſte aggreſſeur
Ou pour venger ſa femme, ou pour venger ſa ſœur.
Mais quoi! vous ſouilleriez une gloire ſi belle,
Si vous vous animiez par quelque autre querelle.
Le zéle du pays vous défend de tels ſoins,
Vous feriez peu pour lui ſi vous vous étiez moins;
Il lui faut, & ſans haine, immoler un beau-frere.
Ne différez donc plus ce que vous devez faire,
Commencez par ſa ſœur à répandre ſon ſang,

Commencez par ſa femme à lui percer le flanc,
Commencez par Sabine à faire de vos vies
Un digne ſacrifice à vos chères patries :
Vous êtes ennemis en ce combat fameux,
Vous d'Albe, vous de Rome, & moi de toutes deux.
Quoi ! me reſervez-vous à voir une victoire,
Ou pour haut appareil d'une pompeuſe gloire,
Je verrois les lauriers d'un frere ou d'un mari
Fumer encor d'un ſang que j'aurai tant chéri ?
Pourrai-je entre vous deux régler alors mon ame,
Satisfaire aux devoirs & de ſœur & de femme,
Embraſſer le vainqueur en pleurant le vaincu ?
Non, non, avant ce coup Sabine aura vécu :
Ma mort le préviendra, de qui que je l'obtienne :
Le refus de vos mains y condamne la mienne.
Sus donc, qui vous retient ? Allez, cœurs inhumains,
J'aurai trop de moyens pour y forcer vos mains ;
Vous ne les aurez point au combat occupées,
Que ce corps au milieu n'arrête vos épées ;
Et, malgré vos refus, il faudra que leurs coups
Se faſſent jour ici pour aller juſqu'à vous.

HORACE.

O ma femme !

CURIACE.

O ma ſœur !

CAMILLE.

Courage ! ils s'amoliſſent.

SABINE.

Vous pouſſez des ſoupirs, vos viſages pâliſſent!
Quelle peur vous ſaiſit? Sont-ce-là ces grands cœurs,
Ces Héros qu'Albe & Rome ont pris pour défenſeurs?

HORACE.

Que t'ai-je fait, Sabine, & quelle eſt mon offenſe?
Qui t'oblige à chercher une telle vengeance.
Que t'a fait mon honneur? & par quel droit viens-tu
Avec toute ta force attaquer ma vertu?
Du moins contente-toi de l'avoir étonnée,
Et me laiſſe achever cette grande journée.
Tu me viens de réduire en un étrange point;
Aime aſſez ton mari pour n'en triompher point;
Va-t-en, & ne rends plus la victoire douteuſe;
La diſpute déjà m'en eſt aſſez honteuſe.
Souffre qu'avec honneur je termine mes jours.

SABINE.

Va, ceſſe de me craindre, on vient à ton ſecours.

SCENE VII.

Le vieil HORACE, HORACE, CURIACE, SABINE, CAMILLE.

Le vieil HORACE.

QU'EST ceci, mes enfans? écoutez-vous vos flammes,
Et perdez-vous encor le tems avec des femmes?
Prêts à verſer du ſang, regardez-vous des pleurs?
Fuyez, & laiſſez-les déplorer leurs malheurs.
Leurs plaintes ont pour vous trop d'art & de tendreſſe
Elles vous feraient part enfin de leur faibleſſe;
Et ce n'eſt qu'en fuyant qu'on pare de tels coups.

SABINE.

N'appréhendez rien d'eux, ils ſont dignes de vous.
Malgré tous nos efforts, vous en devez attendre
Ce que vous ſouhaitez & d'un fils & d'un gendre;
Et ſi notre faibleſſe avait pû les changer,
Nous vous laiſſons ici pour les encourager.
Allons, ma ſœur, allons, ne perdons plus de larmes,
Contre tant de vertus ce ſont de faibles armes.
Ce n'eſt qu'au déſeſpoir qu'il nous faut recourir.
Tigres, allez combattre, & nous allons mourir.

SCENE VII.

Le vieil HORACE, HORACE, CURIACE.

HORACE.

MON pere, retenez des femmes qui s'emportent;
Et de grace, empêchez sur-tout qu'elles ne sortent;
Leur amour importun viendrait, avec éclat,
Par des cris & des pleurs troubler notre combat;
Et ce qu'elles nous font ferait qu'avec justice
On nous imputerait ce mauvais artifice.
L'honneur d'un si beau choix serait trop acheté,
Si l'on nous soupçonnait de quelque lâcheté.

Le vieil HORACE.

J'en aurai soin. Allez, vos freres vous attendent,
Ne pensez qu'aux devoirs que vos pays demandent.

CURIACE.

Quel adieu vous dirai-je, & par quels complimens...

Le vieil HORACE.

Ah n'attendriſſez point ici mes ſentimens.
Pour vous encourager ma voix manque de termes,
Mon cœur ne forme point de penſers aſſez fermes ;
Moi-même en cet adieu j'ai les larmes aux yeux.
Faites votre devoir, & laiſſez faire aux Dieux.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SABINE, *seule.*

PRENONS parti, mon ame, en de telles disgraces,
Soyons femme d'Horace, ou sœur des Curiaces;
Cessons de partager nos inutiles soins;
Souhaitons quelque chose, & craignons un peu moins.
Mais las! quel parti prendre en un sort si contraire?
Quel ennemi choisir, d'un époux, ou d'un frère?
La nature ou l'amour parle pour chacun d'eux;
Et la loi du devoir m'attache à tous les deux.
Sur leurs hauts sentimens réglons plutôt les nôtres;
Soyons femme de l'un, ensemble, & sœur des autres;
Regardons leur honneur comme un souverain bien;
Imitons leur constance, & ne craignons plus rien.
La mort qui les menace est une mort si belle,
Qu'il en faut sans frayeur attendre la nouvelle.
N'appellons point alors les destins inhumains;
Songeons pour quelle cause, & non par quelles mains.
Revoyons les vainqueurs, sans penser qu'à la gloire
Que toute leur maison reçoit de leur victoire;

Et ſans conſidérer aux dépens de quel ſang
Leur vertu les éleve en cet illuſtre rang,
Faiſons nos intérêts de ceux de leur famille :
En l'une je ſuis femme, en l'autre je ſuis fille ;
Et tiens à toutes deux par de ſi forts liens,
Qu'on ne peut triompher que par les bras des miens.
Fortune, quelques maux que ta rigueur m'envoie,
J'ai trouvé les moyens d'en tirer de la joie,
Et puis voir aujourd'hui le combat ſans terreur,
Les morts ſans déſeſpoir, les vainqueurs ſans horreur.
Flatteuſe illuſion, erreur douce & groſſiere,
Vain effort de mon ame, impuiſſante lumiere,
De qui le faux brillant prend droit de m'éblouir,
Que tu ſais peu durer, & tôt s'évanouir !
Pareille à ces éclairs qui, dans le fort des ombres,
Pouſſent un jour qui fuit, & rend les nuits plus ſombres,
Tu n'as frappé mes yeux d'un moment de clarté
Que pour les abymer dans plus d'obſcurité.
Tu charmais trop ma peine, & le Ciel, qui s'en fâche,
Me vend déja bien cher ce moment de relâche.
Je ſens mon triſte cœur percé de tous les coups
Qui m'ôtent maintenant un frère, ou mon époux.
Quand je ſonge à leur mort, quoi que je me propoſe,
Je ſonge par quels bras, & non pour quelle cauſe ;
Et ne vois les vainqueurs en leur illuſtre rang,
Que pour conſidérer aux dépens de quel ſang.
La maiſon des vaincus touche ſeule mon ame ;

En l'une je ſuis fille, en l'autre je ſuis femme ;
Et tiens à toutes deux par de ſi forts liens,
Qu'on ne peut triompher que par la mort des miens.
C'eſt-là donc cette paix que j'ai tant ſouhaitée!
Trop favorables Dieux, vous m'avez écoutée ;
Quels foudres lancez-vous quand vous vous irritez,
Si même vos faveurs ont tant de cruautés ?
Et de quelle façon puniſſez-vous l'offenſe,
Si vous traitez ainſi les vœux de l'innocence ?

SCENE II.

SABINE, JULIE.

SABINE.

En eſt-ce fait, Julie, & que m'apportez-vous ?
Eſt-ce la mort d'un frère, ou celle d'un époux ?
Le funeſte ſuccès de leurs armes impies
De tous les combattans a-t-il fait des hoſties ?
Et m'enviant l'horreur que j'aurais des vainqueurs,
Pour tous tant qu'ils étaient demande-t-il mes pleurs ?

JULIE.

Quoi ! ce qui s'eſt paſſé, vous l'ignorez encore ?

SABINE.

Vous faut-il étonner de ce que je l'ignore ?

Et ne ſçavez-vous pas que de cette maiſon
Pour Camille & pour moi l'on fait une priſon ?
Julie, on nous renferme, on a peur de nos larmes;
Sans cela nous ſerions au milieu de leurs armes;
Et par les déſeſpoirs d'une chaſte amitié,
Nous aurions des deux camps tiré quelque pitié.

JULIE.

Il n'étoit pas beſoin d'un ſi tendre ſpectacle,
Leur vue à leur combat apporte aſſez d'obſtacle.
Si-tôt qu'ils ont paru prêts à ſe meſurer,
On a dans les deux camps entendu murmurer.
A voir de tels amis, des perſonnes ſi proches,
Venir pour leur patrie aux mortelles approches,
L'un s'émeut de pitié, l'autre eſt ſaiſi d'horreur,
L'autre d'un ſi grand zèle admire la fureur;
Tel porte juſqu'aux cieux leur vertu ſans égale,
Et tel l'oſe nommer ſacrilège & brutale.
Ces divers ſentimens n'ont pourtant qu'une voix;
Tous accuſent leurs chefs, tous déteſtent leurs choix;
Et ne pouvant ſouffrir un combat ſi barbare,
On s'écrie, on s'avance, enfin on les ſépare.

SABINE.

Que je vous dois d'encens, grands Dieux, qui m'exaucez!

JULIE.

Vous n'êtes pas, Sabine, encore où vous penſez:

Vous pouvez eſpérer, vous avez moins à craindre ;
Mais il vous reſte encore aſſez de quoi vous plaindre.
En vain d'un ſort ſi triſte on les veut garantir,
Ces cruels généreux n'y peuvent conſentir.
La gloire de ce choix leur eſt ſi précieuſe,
Et charme tellement leur ame ambitieuſe,
Qu'alors qu'on les déplore ils s'eſtiment heureux,
Et prennent pour affront la pitié qu'on a d'eux.
Le trouble des deux camps ſouille leur renommée ;
Ils combattront plutôt & l'une & l'autre armée,
Et mourront par les mains qui leur font d'autres loix,
Que pas un d'eux renonce aux honneurs d'un tel choix.

SABINE.

Quoi ! dans leur dureté ces cœurs d'acier s'obſtinent ?

IULIE.

Oui, mais d'autre côté les deux camps ſe mutinent ;
Et leur cris, des deux parts pouſſés en même tems,
Demandent la bataille, ou d'autres combattans.
La préſence des chefs à peine eſt reſpectée,
Leur pouvoir eſt douteux, leur voix mal écoutée ;
Le Roi même s'étonne, &, pour dernier effort,
Puiſque chacun, dit-il, *s'échauffe en ce diſcord,*
Conſultons des grands Dieux la majeſté ſacrée,
Et voyons ſi ce change à leurs bontés agrée.
Quel impie oſera ſe prendre à leur vouloir.
Lorſqu'en un ſacrifice ils nous l'auront fait voir ?

SABINE.

Sur ce qu'il fait pour nous prenons plus d'assurance,
Et souffrons les douceurs d'une juste espérance.
Quand la faveur du ciel ouvre à demi ses bras,
Qui ne s'en promet rien, ne la mérite pas;
Il empêche souvent qu'elle ne se déploye;
Et lorsqu'elle descend, son refus la renvoye.

CAMILLE.

Le Ciel agit sans nous en ces événemens,
Et ne les régle point dessus nos sentimens.

JULIE.

Il ne vous a fait peur que pour vous faire grace.
Adieu. Je vais savoir comme enfin tout se passe.
Modérez vos frayeurs, j'espere à mon retour
Ne vous entretenir que de propos d'amour,
Et que nous n'emploirons la fin de la journée
Qu'aux doux préparatifs d'un heureux hymenée.

SABINE.

J'ose encor l'espérer.

CAMILLE.

Moi, je n'espere rien.

JULIE.

L'effet vous fera voir que nous en jugeons bien.

SCENE IV.

SABINE, CAMILLE.

SABINE.

PARMI nos déplaiſirs ſouffrez que je vous blâme.
Je ne puis approuver tant de trouble en votre âme.
Que feriez-vous, ma ſœur, au point où je me vois,
Si vous aviez à craindre autant que je le dois,
Et ſi vous attendiez de leurs armes fatales
Des maux pareils aux miens, & des pertes égales?

CAMILLE.

Parlez plus ſainement de vos maux & des miens;
Chacun voit ceux d'autrui d'un autre œil que les ſiens;
Mais à bien regarder ceux où le Ciel me plonge,
Les vôtres auprès d'eux vous ſembleront un ſonge.
La ſeule mort d'Horace eſt à craindre pour vous.
Des frères ne ſont rien à l'égal d'un Époux.
L'hymen qui nous attache en une autre famille,
Nous détache de celle où l'on a vécu fille.
On voit d'un œil divers des nœuds ſi différens;
Et pour ſuivre un mari l'on quitte ſes parens.
Mais, ſi près d'un hymen, l'amant que donne un pere
Nous eſt moins qu'un Époux, & non pas moins qu'un frere;

[illegible]

[illegible] vos [illegible]

[illegible] vos [illegible];

[illegible].

[illegible] à l'[illegible].

[illegible]

[illegible] l'autre.

[illegible] que la [illegible]

[illegible] bien différens.

[illegible]

[illegible] caractères;

[illegible]

[illegible] jours;

[illegible]

[illegible]-mêmes;

[illegible] sont extrêmes.

Mais [illegible] que vous voulez,

[illegible] vous [illegible].

[illegible],

[illegible].

[illegible] par raison:

[illegible] comparaison.

C'est [illegible] leurs [illegible]

A ceux que la naissance a rendu nécessaires,

Et dont le Ciel s'a[illegible] à vous persuader,

[illegible] à charmer, & non à soulager;

Mai

Mais pour vous, le devoir vous donne dans vos plaintes,
Où porter vos souhaits, & terminer vos craintes.

CAMILLE.

Je le vois bien, ma sœur, vous n'aimâtes jamais ;
Vous ne connaissez point ni l'amour, ni ses traits ;
On peut lui résister quand il commence à naître,
Mais non pas le bannir quand il s'est rendu maître,
Et que l'aveu d'un pere, engageant notre foi,
A fait de ce tyran un légitime Roi.
Il entre avec douceur, mais il regne par force,
Et quand l'ame une fois a goûté son amorce,
Vouloir ne plus aimer, c'est ce qu'elle ne peut,
Puisqu'elle ne peut plus vouloir que ce qu'il veut ;
Ses chaînes sont pour nous aussi fortes que belles.

SCENE V.

Le vieil HORACE, SABINE, CAMILLE.

Le vieil HORACE.

JE viens vous apporter de fâcheuses nouvelles,
Mes filles ; mais en vain je voudrais vous celer
Ce qu'on ne vous saurait longtems dissimuler.
Vos freres sont aux mains, les Dieux ainsi l'ordonnent.

SABINE.

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

Le vieil HORACE.

Loin de blâmer [illegible],
Je crois faire [illegible] ;
Et [illegible] peut [illegible],
Si je prenais ici [illegible] que vous :
Non qu'Albe par son choix m'a fait haïr vos freres ;
[illegible] me sont encor des personnes bien cheres ;

Mais enfin l'amitié n'eſt pas de même rang,
Et n'a point les effets de l'amour ni du ſang.
Je ne ſens point pour eux la douleur qui tourmente
Sabine comme ſœur, Camille comme amante.
Je puis les regarder comme nos ennemis,
Et donne ſans regret mes ſouhaits à mes fils.
Ils ſont, graces aux Dieux, dignes de leur patrie;
Aucun étonnement n'a leur gloire flétrie;
Et j'ai vu leur honneur croître de la moitié,
Quand ils ont des deux camps refuſé la pitié.
Si par quelque faibleſſe ils l'avaient mendiée,
Si leur haute vertu ne l'eût répudiée,
Ma main bientôt ſur eux m'eût vengé hautement
De l'affront que m'eût fait ce mol conſentement.
Mais lorſqu'en dépit d'eux on en a voulu d'autres,
Je ne le cèle point, j'ai joint mes vœux aux vôtres.
Si le Ciel pitoyable eût écouté ma voix,
Albe ſerait réduite à faire un autre choix;
Nous pourrions voir tantôt triompher les Horaces,
Sans voir leurs bras ſouillés du ſang des Curiaces;
Et de l'événement d'un combat plus humain
Dépendrait maintenant l'honneur du nom Romain.
La prudence des Dieux autrement en diſpoſe;
Sur leur ordre éternel mon eſprit ſe repoſe,
Il s'arme en ce beſoin de généroſité,
Et du bonheur public fait ſa félicité.
Tâchez d'en faire autant pour ſoulager vos peines;

SCENE VI.

Le vieil HORACE, SABINE, CAMILLE, JULIE.

Le vieil HORACE.

NOus venez-vous, Julie, apprendre la victoire ?

JULIE.

Mais plutôt du combat les funeſtes effets.
Rome eſt ſujette d'Albe, & vos fils ſont défaits ;
Des trois les deux ſont morts, ſon Époux ſeul vous reſte.

Le vieil HORACE.

O d'un triſte combat effet vraiment funeſte !
Rome eſt ſujette d'Albe, & pour l'en garantir
Il n'a pas employé juſqu'au dernier ſoupir !
Non, non, cela n'eſt point, on vous trompe, Julie.
Rome n'eſt point ſujette, ou mon fils eſt ſans vie.
Je connois mieux mon ſang, il fait mieux ſon devoir.

JULIE.

Mille de nos remparts comme moi l'ont pu voir.
Il s'eſt fait admirer tant qu'ont duré ſes freres ;
Mais quand il s'eſt vu ſeul contre trois adverſaires,
Prêt d'être enfermé d'eux, ſa fuite l'a ſauvé.

Le vieil HORACE.

Et nos ſoldats trahis ne l'ont point achevé !
Dans leurs rangs à ce lâche ils ont donné retraite!

JULIE.

Je n'ai rien voulu voir après cette défaite.

CAMILLE.

O mes freres!

Le vieil HORACE.

Tout beau, ne les pleurez pas tous ;
Deux jouiſſent d'un ſort dont leur pere eſt jaloux,
Que des plus nobles fleurs leur tombe ſoit couverte ;
La gloire de leur mort m'a payé de leur perte :
Ce bonheur a ſuivi leur courage invaincu,
Qu'ils ont vu Rome libre autant qu'ils ont vécu,
Et ne l'auront point vue obéir qu'à ſon Prince,
Ni d'un État voiſin devenir la Province.
Pleurez l'autre, pleurez l'irréparable affront
Que ſa fuite honteuſe imprime à notre front ;
Pleurez le deshonneur de toute notre race,
Et l'opprobre éternel qu'il laiſſe au nom d'Horace.

JULIE.

Que vouliez-vous qu'il fît contre trois ?

Le vieil HORACE.

Qu'il mourût,
qu'un beau déſeſpoir alors le ſecourût.

N'eût-il que d'un moment reculé ſa défaite,
Rome eût été du moins un peu plus tard ſujette;
Il eût avec honneur laiſſé mes cheveux gris;
Et c'était de ſa vie un aſſez digne prix.
Il eſt de tout ſon ſang comptable à ſa patrie,
Chaque goute épargnée a ſa gloire flétrie;
Chaque inſtant de ſa vie, après ce lâche tour,
Met d'autant plus ma honte avec la ſienne au jour.
J'en romprai bien le cours, & ma juſte colere,
Contre un indigne fils uſant des droits d'un pere,
Saura bien faire voir dans ſa punition
L'éclatant déſaveu d'une telle action.

SABINE.

Écoutez un peu moins ces ardeurs généreuſes,
Et ne nous rendez point tout-à-fait malheureuſes.

Le vieil HORACE.

Sabine, votre cœur ſe conſole aiſément;
Nos malheurs juſqu'ici vous touchent faiblement.
Vous n'avez point encor de part à nos miſeres;
Le Ciel vous a ſauvé votre époux & vos freres:
Si nous ſommes ſujets, c'eſt de votre pays;
Vos freres ſont vainqueurs quand nous ſommes trahis;
Et voyant le haut point où leur gloire ſe monte,
Vous regardez fort peu ce qui nous vient de honte.
Mais votre trop d'amour pour cet infame époux
Vous donnera bientôt à plaindre comme à nous.

Vos pleurs en ſa faveur ſont de faibles défenſes.
J'atteſte des grands Dieux les ſuprêmes puiſſances,
Qu'avant ce jour fini, ces mains, ces propres mains,
Laveront dans ſon ſang la honte des Romains.

(*Le viel Horace ſort.*)

SABINE.

Suivons le promptement, la colere l'emporte.
Dieux! verrons-nous toujours des malheurs de la ſorte:
Nous faudra-t-il toujours en craindre de plus grands,
Et toujours rédouter la main de nos parens?

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Le viel HORACE, CAMILLE.

Le vieil HORACE.

NE me parlez jamais en faveur d'un infame,
Qu'il me fuie à l'égal des freres de ſa femme ;
Pour conſerver un ſang qu'il tient ſi précieux,
Il n'a rien fait encor, s'il n'évite mes yeux ;
Sabine y peut mettre ordre, ou de rechef j'atteſte
Le ſouverain pouvoir de la troupe céleſte. . . .

CAMILLE.

Ah ! mon pere, prenez un plus doux ſentiment ;
Vous verrez même Rome en uſer autrement ;
Et de quelque malheur que le Ciel l'ait comblée,
Excuſer la vertu ſous le nombre accablée.

Le vieil HORACE.

Le jugement de Rome eſt peu pour mon regard.
Camille, je ſuis pere, & j'ai mes droits à part.

Je ſais trop comme agit la vertu véritable ;
C'eſt ſans en triompher que le nombre l'accable ;
Et ſa mâle vigueur, toujours en même point,
Succombe ſous la force, & ne lui cède point.
Taiſez-vous, & ſachons ce que nous veut Valere.

SCENE II.

Le vieil HORACE, VALERE, CAMILLE.

VALERE.

ENvoyé par le Roi pour conſoler un pere,
Et pour lui témoigner....

Le vieil HORACE.

N'en prenez aucun ſoin.
C'eſt un ſoulagement dont je n'ai pas beſoin,
Et j'aime mieux voir morts que couverts d'infamie,
Ceux que vient de m'ôter une main ennemie.
Tous deux pour leur pays ſont morts en gens d'honneur;
Il me ſuffit.

VALERE.

Mais l'autre eſt un rare bonheur ;
De tous les trois chez vous il doit tenir la place.

Le vieil HORACE.

Que n'a-t-on vu périr en lui le nom d'Horace !

VALERE.

Seul vous le maltraitez après ce qu'il a fait.

Le vieil HORACE.

C'eſt à moi ſeul auſſi de punir ſon forfait.

VALERE.

Quel forfait trouvez-vous en ſa bonne conduite ?

Le vieil HORACE.

Quel éclat de vertu trouvez-vous en ſa fuite ?

VALERE.

La fuite eſt glorieuſe en cette occaſion.

Le vieil HORACE.

Vous redoublez ma honte & ma confuſion.
Certes l'exemple eſt rare & digne de mémoire
De trouver dans la fuite un chemin à la gloire.

VALERE.

Quelle confuſion, & quelle honte à vous,
D'avoir produit un fils qui nous conſerve tous,
Qui fait triompher Rome, & lui gagne un Empire !
A quels plus grands honneurs faut-il qu'un pere aſpire ?

Le vieil HORACE.

Quels honneurs, quel triomphe, & quel Empire enfin,
Lorſqu'Albe ſous ſes loix range notre deſtin ?

VALERE.

Qui parlez-vous ici d'Albe & de ſa victoire ?
Ignorez-vous encor la moitié de l'hiſtoire ?

Le vieil HORACE.

Je ſais que par la fuite il a trahi l'État.

VALERE.

Oui, s'il eût en fuyant terminé le combat ;
Mais on a bientôt vu qu'il ne fuyait qu'en homme
Qui ſavait ménager l'avantage de Rome.

La vieil HORACE.

Quoi ! Rome enfin triomphe !

VALERE.

Apprenez, apprenez
La valeur de ce fils qu'à tort vous condamnez.
Reſté ſeul contre trois, mais en cette aventure,
Tous trois étant bleſſés, & lui ſeul ſans bleſſure,
Trop faibles pour eux tous, trop fort pour chacun d'eux,
Il ſait bien ſe tirer d'un pas ſi hazardeux ;
Il fuit pour mieux combattre, & cette prompte ruſe
Diviſe adroitement trois freres qu'elle abuſe.
Chacun le ſuit d'un pas ou plus ou moins bleſſé,
Selon qu'il ſe rencontre ou plus ou moins preſſé ;
Leur ardeur eſt égale à pourſuivre ſa fuite,
Mais leurs coups inégaux ſéparent leur pourſuite.

Horace les voyant l'un de l'autre écartés,
Se retourne, & déja les croit demi-domptés;
Il attend le premier, & c'était votre gendre.
L'autre tout indigné qu'il ait osé l'attendre,
En vain en l'attaquant fait paraître un grand cœur,
Le sang qu'il a perdu ralentit sa vigueur.
Albe à son tour commence à craindre un sort contraire;
Elle crie au second qu'il secoure son frere;
Il se hâte & s'épuise en efforts superflus;
Il trouve en les joignant que son frere n'est plus.

CAMILLE.

Hélas!

VALERE.

Tout hors d'haleine il prend pourtant sa place,
Et redouble bien-tôt la victoire d'Horace.
Son courage sans force est un débile appui:
Voulant venger son frere, il tombe après de lui.
L'air résonne des cris qu'au Ciel chacun envoie;
Albe en jette d'engoisse, & les Romains de joie.
Comme notre Héros se voit près d'achever,
C'est peu pour lui de vaincre, il veut encor braver.
J'en viens d'immoler deux aux mânes de mes freres,
Rome aura le dernier de mes trois adversaires:
C'est à ses intérêts que je vais l'immoler,
Dit-il, & tout d'un tems on le voit y voler.
La victoire entr'eux deux n'était pas incertaine;
L'Albain percé de coups ne se traînait qu'à peine;

Et comme une victime aux marches de l'autel,
Il ſemblait préſenter ſa gorge au coup mortel :
Auſſi le reçoit-il, peut s'en faut, ſans défenſe,
Et ſon trépas de Rome établit la puiſſance.

Le vieil HORACE.

O mon fils ! ô ma joie ! ô l'honneur de nos jours !
O d'un État penchant l'ineſpéré ſecours !
Vertu digne de Rome, & ſang digne d'Horace !
Appui de ton pays, & gloire de ta race !
Quand pourrai-je étouffer dans tes embraſſemens
L'erreur dont j'ai formé de ſi faux ſentimens ?
Quand pourra mon amour baigner avec tendreſſe
Ton front victorieux de larmes d'allégreſſe ?

VALERE.

Vos careſſes bien-tôt pourront ſe déployer :
Le Roi dans un moment vous le va renvoyer ;
Et remet à demain la pompe qu'il prépare
D'un ſacrifice aux Dieux pour un bonheur ſi rare
Aujourd'hui ſeulement on s'acquitte vers eux,
Par des chants de victoire, & par de ſimples vœux.
C'eſt où le Roi le mène ; & tandis il m'envoie
Faire office vers vous de douleur & de joie.
Mais cet office encor n'eſt pas aſſez pour lui ;
Il y viendra lui-même, & peut-être aujourd'hui ;
Il croit mal reconnaître une vertu ſi pure,
Si ſa propre bouche il ne vous en aſſure.

S'il ne vous dit chez vous combien vous doit l'État.

Le vieil HORACE.

De tels remercimens ont pour moi trop d'éclat ;
Et je me tiens déja trop payé par les vôtres,
Du ſervice d'un fils, & du ſang des deux autres.

VALERE.

Le Roi ne ſait que c'eſt d'honorer à demi ;
Et ſon ſceptre arraché des mains de l'ennemi,
Fait qu'il tient cet honneur qu'il lui plaît de vous faire,
Au-deſſous du mérite & du fils & du pere.
Je vais lui témoigner quels nobles ſentimens
La vertu vous inſpire en tous vos mouvemens,
Et combien vous montrez d'ardeur pour ſon ſervice.

Le vieil HORACE.

Je vous devrai beaucoup pour un ſi bon office.

SCENE III.

Le vieil HORACE, CAMILL.

Le vieil HORACE.

MA fille, il n'eſt plus tems de répandre des pleurs,
Il ſied mal d'en verſer où l'on voit tant d'honneurs :

On pleurs injuſtement des pertes domeſtiques,
Quand on en voit ſortir des victoires publiques.
Rome triomphe d'Albe, & c'eſt aſſez pour nous;
Tous nos maux à ce prix doivent nous être doux.
En la mort d'un amant vous ne perdez qu'un homme
Dont la perte eſt aiſée à réparer dans Rome;
Après cette victoire, il n'eſt point de Romain
Qui ne ſoit glorieux de vous donner la main.
Il me faut à Sabine en porter la nouvelle;
Ce coup ſera ſans doute aſſez rude pour elle;
Et ſes trois frères morts par la main d'un époux,
Lui donneront des pleurs bien plus juſtes qu'à vous:
Mais j'eſpere aiſément en diſſiper l'orage;
Et qu'un peu de prudence aidant ſon grand courage,
Fera bien-tôt régner ſur un ſi noble cœur
Le généreux amour qu'elle doit au vainqueur.
Cependant étouffez cette lâche triſteſſe;
Recevez-le, s'il vient, avec moins de faibleſſe;
Faites-vous voir ſa ſœur, & qu'en un même ſanc
Le Ciel vous a tous deux formés du même ſang.

SCENE IV.

CAMILLE, *seule.*

OUI, je lui ferai voir par d'infaillibles marques,
Qu'un véritable amour brave la main des Parques,
Et ne prend pas de loix de ces cruels Tyrans,
Qu'un astre injurieux nous donne pour parens.
Tu blâmes ma douleur, tu l'oses nommer lâche;
Je l'aime d'autant plus que plus elle te fâche,
Impitoyable pere; & par un juste effort,
Je la veux rendre égale aux rigueurs de mon sort.
En vit-on jamais un, dont les rudes traverses
Prissent en moins de rien tant de faces diverses,
Qui fût doux tant de fois, & tant de fois cruel,
Et portât tant de coups avant le coup mortel?
Vit-on jamais une ame en un jour plus atteinte
De joie & de douleur, d'espérance & de crainte,
Asservie en esclave à plus d'évenemens,
Et le pitoyable jouet de plus de changemens?
Un oracle m'assure, un songe me travaille;
La paix calme l'effroi que me fait la bataille.
Mon hymen se prépare, & presque en un moment,
Pour combattre mon frère on choisit mon amant.
Ce choix me désespere, & tous le désavouent.
La partie est rompue, & les Dieux la renouent.

Rome ſemble vaincue, & ſeul des trois Albains
Curiace en mon ſang n'a point trempé ſes mains.
O Dieux ! ſentais-je alors des douleurs trop légères,
Pour le malheur de Rome, & la mort de deux freres ?
Et me flattais-je trop, quand je croyais pouvoir
L'aimer encor ſans crime, & nourrir quelque eſpoir ?
Sa mort m'en punit bien ; & la façon cruelle
Dont mon ame éperdue en reçoit la nouvelle,
Son rival me l'apprend, & faiſant à mes yeux
D'un ſi triſte ſuccès le récit odieux ;
Il porte ſur le front une allégreſſe ouverte,
Que le bonheur public fait bien moins que ma perte ;
Et bâtiſſant en l'air ſur le malheur d'autrui,
Auſſi-bien que mon frère il triomphe de lui.
Mais ce n'eſt rien encore au prix de ce qui reſte :
On demande ma joie en un jour ſi funeſte :
Il me faut applaudir aux exploits du vainqueur,
Et baiſer une main qui me perce le cœur.
En un ſujet de pleurs ſi grand, ſi légitime ;
Se plaindre eſt une honte, & ſoupirer un crime :
Leur brutale vertu veut qu'on s'eſtima heureux ?
Et, ſi l'on n'eſt barbare, on n'eſt point généreux.
Dégénérons, mon cœur, d'un ſi vertueux pere :
Soyons indigne ſœur d'un ſi généreux frère :
C'eſt gloire de paſſer pour un cœur abattu,
Quand la brutalité fait la haute vertu.
Eclatez, mes douleurs, à quoi bon vous contraindre ?

Quand on a tout perdu, que ſaurait-on plus craindre ?
Out ce cruel vainqueur n'ayez point de reſpect :
oin d'éviter ſes yeux, croiſez à ſon aſpect :
)ffenſez ſa victoire, irritez ſa colère,
r prenez, s'il ſe peut, plaiſir à lui déplaire.
l vient, préparons-nous à montrer conſtamment
Ce que doit une amante à la mort d'un amant.

SCENE V.

HORACE, CAMILLE, PROCULE.

(*Procule porte en ſa main les trois épées des Curiaces.*)

HORACE.

MA ſœur voici le bras qui venge nos deux freres,
Le bras qui rompt le cours de nos deſtins contraires,
Qui nous rend maîtres d'Albe ; enfin voici le bras
Qui ſeul fait aujourd'hui le ſort de deux Etats.
Voiſces marques d'honneur, ces témoins de ma gloire ;
Et rends ce que tu dois à l'heur de ma victoire.

CAMILLE.

Recevez donc mes pleurs, c'eſt ce que je lui dois.

HORACE.

Rome n'en veut point voir après de tels exploits :

Et nos deux freres morts dans le malheur des armes,
Sont trop payés de ſang pour exiger des larmes.
Quand la perte eſt vengée, on n'a plus rien perdu.

CAMILLE.

Puiſqu'ils ſont ſatisfaits par le ſang répandu,
Je ceſſerai pour eux de paraître affligée;
Et j'oublirai leur mort que vous avez vengée.
Mais qui me vengera de celle d'un amant,
Pour me faire oublier ſa perte en un moment?

HORACE.

Que dis-tu malheureuſe?

CAMILLE.

O mon cher Curiace!

HORACE.

O d'une indigne ſœur inſupportable audace!
D'un ennemi public, dont je reviens vainqueur,
Le nom eſt dans ta bouche, & l'amour dans ton cœur!
Ton ardeur criminelle à la vengeance aſpire!
Ta bouche la demande, & ton cœur la reſpire!
Suis moins ta paſſion, régle mieux tes deſirs,
Ne me fais plus rougir d'entendre tes ſoupirs;
Tes flammes déſormais doivent être étouffées,
[illegible]les de ton ame, & ſonge à mes trophées:

Qu'ils ſoient dorénevant ton unique entretien.

CAMILLE.

Donne-moi donc, barbare, un cœur comme le tien;
Et ſi tu veux enfin que je t'ouvre mon ame,
Rends-moi mon Curiace, ou laiſſe agir ma flamme.
Ma joie & mes douleurs dépendaient de ſon ſort;
Je l'adorais vivant, & je le pleure mort.
Ne cherche plus ta ſœur où tu l'avais laiſſée;
Tu ne revois de moi qu'une amante offenſée,
Qui, comme une furie attachée à tes pas,
Te veut inceſſamment reprocher ſon trépas.
Tigre altéré de ſang, qui me défends les larmes,
Qui veux que dans ſa mort je trouve encor des charmes,
Et que, juſques au Ciel élevant tes exploits,
Moi-même je le tue une ſeconde fois!
Puiſſent tant de malheurs accompagner ta vie,
Que tu tombes au point de me porter envie!
Et vois bien-tôt ſouiller par quelque lâcheté
Cette gloire ſi chere à ta brutalité.

HORACE.

O Ciel! qui vit jamais une pareille rage?
Crois-tu donc que je ſois inſenſible à l'outrage,
Que je ſouffre en mon ſang ce mortel déshonneur?
Aime, aime cette mort qui fait notre bonheur;
Et préfere du moins au ſouvenir d'un homme
Ce que doit ta naiſſance aux intérêts de Rome,

CAMILLE.

Rome, l'unique objet de mon reſſentiment!
Rome à qui vient ton bras d'immoler mon amant!
Rome qui t'a vu naître, & que mon cœur adore!
Rome enfin que je hais, parce qu'elle t'honore!
Puiſſent tous ſes voiſins, enſemble conjurés,
Sapper ſes fondemens encor mal aſſurés!
Et ſi ce n'eſt aſſez de toute l'Italie,
Que l'Orient contre elle à l'Occident s'allie;
Que cent peuples, unis des bouts de l'univers,
Paſſent, pour la détruire, & les monts & les mers;
Qu'elle-même ſur ſoi renverſe ſes murailles,
Et de ſes propres mains déchire ſes entrailles!
Que le courroux du Ciel, allumé par mes vœux,
Faſſe pleuvoir ſur elle un déluge de feux!
Puiſſé-je de mes yeux y voir tomber ce foudre,
Voir ces maiſons en cendre, & tes lauriers en poudre,
Voir le dernier Romain à ſon dernier ſoupir,
Moi ſeule en être cauſe, & mourir de plaiſir!

HORACE, *mettant l'épée à la main, & pourſuivant ſa ſœur qui s'enfuit.*

C'eſt trop; ma paſſion à la raiſon fait place,
Va dedans l'enfers plaindre ton Curiace.

CAMILLE, *bleſſée derriere le Théâtre.*

Ah! traître!

HORACE, *revenant sur le Théâtre.*

Ainsi reçoive un châtiment soudain
Quiconque ose pleurer un ennemi Romain.

SCENE VI.

HORACE, PROCULE.

PROCULE.

QUE venez-vous de faire?

HORACE.

Un acte de justice.
Un semblable forfait veut un pareil supplice.

PROCULE.

Vous deviez la traiter avec moins de rigueur.

HORACE.

Ne me dis point qu'elle est & mon sang & ma sœur,
Mon pere ne peut plus l'avouer pour sa fille;
Qui maudit son pays renonce à sa famille;
Des noms si pleins d'amour ne lui sont plus permis;
De ses plus chers parens il fait ses ennemis;
Le sang même les arme en haine de son crime;
La plus prompte vengeance en est plus légitime;
Et ce souhait impie, encore qu'impuissant,
Est un monstre qu'il faut étouffer en naissant.

SCENE VIII.

SABINE, HORACE, PROCULE.

SABINE.

A QUOI s'arrête ici ton illuſtre colère?
Viens voir mourir ta ſœur dans les bras de ton pere;
Viens repaître tes yeux d'un ſpectacle ſi doux;
Ou, ſi tu n'es point las de ces généreux coups,
Immole au cher pays des vertueux Horaces,
Ce reſte malheureux du ſang des Curiaces;
Si prodigue du tien, n'épargne pas le leur,
Joins Sabine à Camille, & ta femme à ta ſœur.
Nos crimes ſont pareils, ainſi que nos miſeres;
Je ſoupire comme elle, & déplore mes freres;
Plus coupable en ce point contre tes dures loix,
Qu'elle n'en pleurait qu'un, & que j'en pleure trois;
Qu'après ſon châtiment ma faute continue.

HORACE.

Seche tes pleurs, Sabine, ou les cache à ma vue,
Rends-toi digne du nom de ma chaſte moitié;
Et ne m'accable point d'une indigne pitié.
Si l'abſolu pouvoir d'une pudique flamme
Ne nous laiſſe à tous deux qu'un penſer & qu'une ame,

C'eſt

C'eſt à toi d'élever tes ſentimens aux miens,
Non à moi de deſcendre à la honte des tiens.
Je t'aime, & je connais la douleur qui te preſſe;
Embraſſe ma vertu pour vaincre ta faibleſſe;
Participe à ma gloire au lieu de la ſouiller,
Tâche à t'en revêtir, non à m'en dépouiller.
Es-tu de mon honneur ſi mortelle ennemie,
Que je te plaiſe mieux couvert d'une infamie?
Sois plus femme que ſœur; &, te réglant ſur moi,
Fais-toi de mon exemple une immuable loi.

SABINE.

Cherche pour t'imiter des ames plus parfaites.
Je ne t'impute point les pertes que j'ai faites;
J'en ai les ſentimens que je dois en avoir;
Et je m'en prends au ſort plutôt qu'à ton devoir.
Mais enfin je renonce à la vertu Romaine,
Si pour la poſſéder je dois être inhumaine;
Et ne puis voir en moi la femme du vainqueur;
Sans y voir des vaincus la déplorable ſœur.
Prenons part en public aux victoires publiques;
Pleurons dans la maiſon nos malheurs domeſtiques;
Et ne regardons point des biens communs à tous,
Quand nous voyons des maux qui ne ſont que pour nous.
Pourquoi veux-tu, cruel, agir d'une autre ſorte?
Laiſſe en entrant ici tes lauriers à la porte,
Mêle tes pleurs aux miens. Quoi! ces lâches diſcours
N'arment point ta vertu contre mes triſtes jours?

Mon crime redoublé n'émeut point ta colère !
Que Camille eſt heureuſe ! elle a pû te déplaire ;
Elle a reçu de toi ce qu'elle a prétendu,
Et recouvre là-bas tout ce qu'elle a perdu.
Cher époux, cher auteur du tourment qui me preſſe ;
Écoute la pitié, ſi ta colère ceſſe ;
Exerce l'une ou l'autre après de tels malheurs,
A punir ma faibleſſe, ou finir mes douleurs.
Je demande la mort pour grace, ou pour ſupplice ;
Qu'elle ſoit un effet d'amour, ou de juſtice,
N'importe : tous ſes traits n'auront rien que de doux ;
Si je les vois partir de la main d'un époux.

HORACE.

Quelle injuſtice aux Dieux d'abandonner aux femmes
Un Empire ſi grand ſur les plus belles ames,
Et de ſe plaire à voir de ſi faibles vainqueurs
Régner ſi puiſſamment ſur les plus nobles cœurs.
A quel point ma vertu devient-elle réduite !
Rien ne la ſaurait plus garantir que la fuite.
Adieu. Ne me ſuis point, ou retiens tes ſoupirs.

SABINE, *ſeule.*

O colère, ô pitié, ſourdes à mes deſirs !
Vous négligez mon crime, & ma douleur vous laſſe ;
Et je n'obtiens de vous ni ſupplice, ni grace.
Allons-y par nos pleurs faire encore un effort ;
Et n'employons après, que nous à notre mort.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

Le vieil HORACE, HORACE,

Le vieil HORACE.

RETIRONS nos regards de cet objet funeſte ;
Pour admirer ici le jugement céleſte.
Quand la gloire nous enfle, il ſait bien comme il faut
Confondre notre orgueil qui s'éleve trop haut.
Nos plaiſirs les plus doux ne vont point ſans triſteſſe ;
Il mêle à nos vertus des marques de faibleſſe,
Et rarement accorde à notre ambition
L'entier & pur honneur d'une bonne action.
Je ne plains point Camille, elle était criminelle ;
Je me tiens plus à plaindre, & je te plains plus qu'elle ;
Moi, d'avoir mis au jour un cœur ſi peu Romain ;
Toi, d'avoir par ſa mort déshonoré ta main.
Je ne la trouve point injuſte, ni trop prompte ;
Mais tu pouvais, mon fils, t'en épargner la honte ;
Son crime, quoiqu'énorme & digne du trépas,
Était mieux impuni, que puni par ton bras.

Et que ſon trop d'amour pour la cauſe publique
Par ſes mains à ſon pere ôte une fille unique.
Ce coup eſt un peu rude à l'eſprit le plus fort ;
Et je doute comment vous portez cette mort.

Le vieil HORACE.

Sire, avec déplaiſir, mais avec patience.

TULLE.

C'eſt l'effet vertueux de votre expérience.
Beaucoup par un long âge ont appris comme vous
Que le malheur ſuccéde au bonheur le plus doux ;
Peu ſavent comme vous s'appliquer ce remède ;
Et dans leur intérêt toute leur vertu cède.
Si vous pouvez trouver dans ma compaſſion
Quelque ſoulagement pour votre affliction ;
Ainſi que votre mal, ſachez qu'elle eſt extrême,
Et que je vous en plains autant que je vous aime.

VALERE.

Sire, puiſque le Ciel entre les mains des Rois
Dépoſe ſa juſtice, & la force des loix,
Et que l'État demande aux Princes légitimes
Des prix pour les vertus, des peines pour les crimes ;
Souffrez qu'un bon ſujet vous faſſe ſouvenir
Que vous plaignez beaucoup ce qu'il vous faut punir.
Souffrez...

Le vieil HORACE.

Quoi ! qu'on envoie un vainqueur au ſupplice ?

TULLE.

Permettez qu'il achève, & je ferai justice ;
J'aime à la rendre à tous, à toute heure, en tout lieu ;
C'est par elle qu'un Roi se fait un demi-Dieu ;
Et c'est dont je vous plains, qu'après un tel service
On puisse contre lui me demander justice.

VALERE.

Souffrez donc, ô grand Roi, le plus juste des Rois,
Que tous les gens de bien vous parlent par ma voix :
Non que nos cœurs jaloux de ses honneurs s'irritent,
S'il en reçoit beaucoup, ses hauts faits les méritent ;
Ajoutez-y plutôt que d'en diminuer ;
Nous sommes tous encor prêts d'y contribuer.
Mais puisque d'un tel crime il s'est montré capable,
Qu'il triomphe en vainqueur, & périsse en coupable,
Arrêtez sa fureur ; & sauvez de ses mains,
Si vous voulez régner, le reste des Romains ;
Il y va de la perte, ou du salut du reste.
La guerre avait un cours si sanglant, si funeste ;
Et les nœuds de l'hymen, durant nos bons destins,
Ont tant de fois uni des peuples si voisins,
Qu'il est peu de Romains que le parti contraire
N'intéresse en la mort d'un gendre, ou d'un beau-frère,
Et qui ne soient forcés de donner quelques pleurs,
Dans le bonheur public, à leurs propres malheurs.
Si c'est offenser Rome, & que l'heur de ces armes
L'autorise à punir ce crime de nos larmes,

[illegible] ce barbare vainqueur,
[illegible] pas à celui de sa sœur,
[illegible] pressante,
[illegible] d'une amante.
[illegible] du nuptial flambeau,
[illegible] au tombeau?
[illegible] s'est asservie;
[illegible] & de mort & de vie;
[illegible] ne pourront plus durer,
[illegible] clémence il plaira l'endurer.
[illegible] aveugler aux mœurs de Rome,
[illegible] coup est indigne d'un homme;
[illegible] commander qu'on mît devant vos yeux
[illegible] exploit d'un bras victorieux.
[illegible] sang, pour accuser sa rage,
[illegible] rejaillir au visage;
[illegible] des horreurs qu'on ne peut concevoir:
[illegible] vous pourraient émouvoir:
[illegible] ces moyens qui fesent l'artifice.
[illegible] demain remis le sacrifice;
[illegible] que les Dieux, vengeurs des innocens,
[illegible] parricide acceptent de l'encens?
[illegible] sacrilège arrêterait sa peine;
[illegible] ôter de leur haine;
[illegible] qu'en tous ses trois combats
[illegible] de Rome a plus fait que son bras;
[illegible] Dieux, auteurs de sa victoire,

Ont permis qu'auſſi-tôt il en ſouillât la gloire ;
Et qu'un ſi grand courage, après ce noble effort,
Fût digne en même jour de triomphe & de mort.
Sire, c'eſt ce qu'il faut que votre arrêt décide.
En ce lieu Rome a vu le premier parricide ;
La ſuite en eſt à craindre, & la haîne des cieux.
Sauvez-nous de ſa main, & redoutez les Dieux.

TULLE.

Défendez-vous, Horace.

HORACE.

A quoi bon me défendre ?
Vous ſavez l'action, vous la venez d'entendre ;
Ce que vous en croyez me doit être une loi.
Sire, on ſe défend mal contre l'avis d'un Roi ;
Et le plus innocent devient ſoudain coupable,
Quand aux yeux de ſon Prince il paraît condamnable ;
C'eſt crime qu'en vers lui ſe vouloir excuſer ;
Notre ſang eſt ſon bien, il en peut diſpoſer ;
Et c'eſt à nous de croire, alors qu'il en diſpoſe ;
Qu'il ne s'en prive point ſans une juſte cauſe.
Sire, prononcez donc, je ſuis prêt d'obéir ;
D'autres aiment la vie, & je la dois haïr.
Je ne reproche point à l'ardeur de Valere
Qu'en amant de la ſœur il accuſe le frère ;
Mes vœux avec les ſiens conſpirent aujourd'hui ;
Il demande ma mort, je la veux comme lui.

Un ſeul point entre nous met cette différence ;
Que mon honneur par-là cherche ſon aſſurance,
Et qu'à ce même but nous voulons arriver,
Lui pour ſervir ma gloire, & moi pour la ſauver.
Sire, c'eſt rarement qu'il s'offre une matiere
A montrer d'un grand cœur la vertu toute entiere ;
Suivant l'occaſion elle agit plus ou moins,
Et paraît forte ou faible aux yeux de ſes témoins.
Le peuple, qui voit tout ſeulement par l'écorce,
S'attache à ſon effet pour juger de ſa force :
Il veut que ſes dehors gardent un même cours,
Qu'ayant fait un miracle, elle en faſſe toujours.
Après une action pleine, haute, éclatante,
Tout ce qui brille moins remplit mal ſon attente :
Il veut qu'on ſoit égale en tous tems, en tous lieux ;
Il n'examine point ſi lors on pouvait mieux,
Ni que, s'il ne voit pas ſans ceſſe une merveille,
L'occaſion eſt moindre, & la vertu pareille.
Son injuſtice accable, & détruit les grands noms ;
L'honneur des premiers faits ſe perd par les ſeconds ;
Et quand la renommée a paſſé l'ordinaire,
Si l'on n'en veut déchoir, il ne faut plus rien faire.
Je ne vanterai point les exploits de mon bras ;
Votre majeſté, Sire, a vu mes trois combats ;
Il eſt bien mal-aiſé qu'un pareil les ſeconde,
Qu'une autre occaſion à celle-ci réponde,
mon courage, après de ſi grands coups,

Parvienne à des ſuccès qui n'aillent au-deſſous ;
Si bien que, pour laiſſer une illuſtre mémoire,
La mort ſeule aujourd'hui peut conſerver ma gloire,
Encor la fallait-il ſi-tôt que j'eus vaincu,
Puiſque pour mon honneur j'ai déja trop vécu.
Un homme tel que moi voit ſa gloire ternie,
Quand il tombe en péril de quelque ignominie ;
Et ma main aurait ſu déja m'en garantir ;
Mais ſans votre congé mon ſang n'oſe ſortir ;
Comme il vous appartient, votre aveu doit ſe prendre ;
C'eſt vous le dérober qu'autrement le répandre.
Rome ne manque point de généreux guerriers,
Aſſez d'autres ſans moi ſoutiendront vos lauriers ;
Que votre majeſté déſormais m'en diſpenſe ;
Et ſi ce que j'ai fait vaut quelque récompenſe,
Permettez, ô grand Roi, que de ce bras vainqueur
Je m'immole à ma gloire, & non pas à ma ſœur.

SCENE III.

[illegible], le vieil HORACE,

[illegible] CURIACE.

CURIACE.

Soit comme [illegible] & vous dans [illegible]
[illegible] d'une [illegible]. & celles d'une femme,
[illegible] vous [illegible] vos [illegible],
[illegible] pour la [illegible]. & [illegible] pour [illegible].
[illegible] et [illegible] veille avec [illegible]
[illegible] [illegible] [illegible] de la justice;
[illegible] [illegible] pour vous, [illegible];
[illegible] [illegible] [illegible];
[illegible] [illegible] [illegible];
Ce n'est pas pour prendre une injuste pitié,
Mais en [illegible] la plus chère moitié.
Les nœuds de l'hymenée, & son amour extrême,
Font qu'il vit plus en moi qu'il ne vit en lui-même;
[illegible] vous m'accordez de mourir aujourd'hui,
[illegible] plus en moi qu'il ne mourrait en lui.
[illegible] que je demande, & qu'il faut que j'obtienne;
[illegible] sa peine, & finira la mienne.

Sire, voyez l'excès de mes triſtes ennuis,
Et l'effroyable état où mes jours ſont réduits.
Quelle horreur d'embraſſer un homme dont l'épée
De toute ma famille a la trame coupée ;
Et quelle impiété de haïr un Époux,
Pour avoir bien ſervi les ſiens, l'État & vous !
Aimer un bras ſouillé du ſang de tous mes frères !
N'aimer par un mari qui finit nos miſeres !
Sire, délivrez-moi, par un heureux trépas :
Des crimes de l'aimer, & de ne l'aimer pas :
J'en nommerai l'arrêt une faveur bien grande.
Ma main peut me donner ce que je vous demande ;
Mais ce trépas enfin me ſera bien plus doux,
Si je puis de ſa honte affranchir mon Époux,
Si je puis par mon ſang appaiſer la colère
Des Dieux qu'a pu fâcher ſa vertu trop ſévère ;
Satisfaire en mourant aux mânes de ma ſœur,
Et conſerver à Rome un ſi bon défenſeur.

Le vieil HORACE.

Sire, c'eſt donc à moi de répondre à Valere.
Mes enfans avec lui conſpirent contre un père :
Tous trois veulent me perdre, & s'arment ſans raiſon
Contre ſi peu de ſang qui reſte en ma maiſon.
(*A Sabine.*)
Toi, qui par des douleurs à ton devoir contraires,
Veux quitter un mari pour ſe joindre tes frères,

Va plutôt consulter leurs mânes généreux ;
Ils sont morts, mais pour Albe, & s'en tiennent heureux ;
Puisque le Ciel voulait qu'elle fût asservie,
Si quelque sentiment demeure après la vie,
Ce malheur semble moindre, & moins rudes ses coups,
Voyant que tout l'honneur en retombe sur nous.
Tous trois désavoûront la douleur qui te touche,
Les larmes de tes yeux, les soupirs de ta bouche,
L'horreur que tu fais voir d'un mari vertueux.
Sabine, sois leur sœur, suis ton devoir comme eux.
(*Au Roi.*)
Contre ce cher Époux Valere en vain s'anime ;
Un premier mouvement ne fut jamais un crime ;
Et la louange est due au lieu du châtiment,
Quand la vertu produit ce premier mouvement.
Aimer nos ennemis avec idolâtrie,
De rage en leur trépas maudire la patrie,
Souhaiter à l'État un malheur infini,
C'est ce qu'on nomme crime, & ce qu'il a puni.
Le seul amour de Rome a sa main animée ;
Il serait innocent, s'il l'avait moins aimée.
Qu'ai-je dit, Sire ? il l'est, & ce bras paternel
L'aurait déja puni, s'il était criminel ;
J'aurais su mieux user de l'entière puissance
Que me donne sur lui les droits de la naissance.
J'aime trop l'honneur, Sire, & ne suis point de rang
A souffrir ni d'affront, ni de crime en mon sang.

C'eſt dont je ne veux point de témoin que Valere ;
Il a vu quel accueil lui gardait ma colère,
Lorſqu'ignorant encor la moitié du combat,
Je croyais que ſa fuite avait trahi l'État.
Qui le fait ſe charger des ſoins de ma famille ?
Qui le fait malgré moi vouloir venger ma fille ?
Et par quelle raiſon, dans ſon juſte trépas,
Prend-il un intérêt qu'un pere ne prend pas ?
On craint qu'après ſa ſœur il n'en maltraite d'autres !
Sire, nous n'avons part qu'à la honte des nôtres ;
Et de quelque façon qu'un autre puiſſe agir,
Qui ne nous touche point ne nous fait point rougir.
(*A Valere.*)
Tu peux pleurer, Valere, & même aux yeux d'Horace ;
Il ne prend intérêt qu'aux crimes de ſa race ;
Qui n'eſt point de ſon ſang ne peut faire d'affront
Aux lauriers immortels qui lui ceignent le front.
Lauriers, ſacrés rameaux qu'on veut réduire en poudre,
Vous qui mettez ſa tête à couvert de la foudre,
L'abandonnerez-vous à l'infâme couteau
Qui fait cheoir les méchans ſous la main d'un bourreau ?
Romains, ſouffrirez-vous qu'on vous immole un homme
Sans qui Rome aujourd'hui ceſſerait d'être Rome ;
Et qu'un Romain s'efforce à tacher le renom
D'un guerrier à qui tous doivent un ſi beau nom ?
Dis, Valere, dis-nous, ſi tu veux qu'il périſſe,
Où tu penſes choiſir un lieu pour ſon ſupplice ?

Sera-ce entre ces murs, que mille & mille voix
Font réſonner encor du bruit de ſes exploits?
Sera-ce hors des murs, au milieu de ces places
Qu'on voit fumer encor du ſang des Curiaces;
Entre leurs trois tombeaux, & dans ce champ d'honneur,
Témoin de ſa vaillance, & de notre bonheur?
Tu ne ſaurais cacher ſa peine à ſa victoire;
Dans les murs, hors des murs, tout parle de ſa gloire;
Tout s'oppoſe à l'effort de ton injuſte amour,
Qui veut d'un ſi bon ſang ſouiller un ſi beau jour.
Albe ne pourra pas ſouffrir un tel ſpectacle,
Et Rome par ſes pleurs y mettra trop d'obſtacle.
Vous les préviendrez, Sire, & par un juſte arrêt,
Vous ſaurez embraſſer bien mieux ſon intérêt.
Ce qu'il a fait pour elle, il peut encor le faire;
Il peut la garantir encor d'un ſort contraire.
Sire, ne donnez rien à mes débiles ans.
Rome aujourd'hui m'a vû pere de quatre enfans;
Trois dans ce même jour ſont morts pour ſa querelle;
Il m'en reſte encore un, conſervez-le pour elle;
N'ôtez pas à ſes murs un ſi puiſſant appui;
Et ſouffrez pour finir que je m'adreſſe à lui.
Horace, ne crois pas que le peuple ſtupide
Soit le maître abſolu d'un renom bien ſolide.
Sa voix tumultueuſe aſſez ſouvent fait bruit,
Mais un moment l'élève, un moment le détruit;
Et ce qu'il contribue à notre renommée,

Toujours en moins de rien se dissipe en fumée.
C'est aux Rois, c'est aux grands, c'est aux esprits bien faits
A voir la vertu pleine en ses moindre effets;
C'est d'eux seuls qu'on reçoit la véritable gloire,
Eux seuls des vrais héros assurent la mémoire.
Vis toujours en Horace, & toujours auprès d'eux
Ton nom demeurera grand, illustre, fameux,
Bien que l'occasion moins haute, ou moins brillante,
D'un vulgaire ignorant trompe l'injuste attente.
Ne hais donc plus la vie, & du moins vis pour moi,
Et pour servir encor ton pays & ton Roi.
Sire, j'en ai trop dit, mais l'affaire vous touche;
Et Rome toute entière a parlé par ma bouche.

VALERE.

Sire, permettez-moi....

TULLE.

Valere, c'est assez;
Vos discours par les leurs ne sont pas effacés;
J'en garde à mon esprit les forces plus pressantes;
Et toutes vos raisons me sont encor présentes.
Cette énorme action faite presque à nos yeux
Outrage la nature, & blesse jusqu'aux Dieux.
Un premier mouvement qui produit un tel crime,
Ne saurait lui servir d'excuse légitime:
Les moins sévères loix en ce point sont d'accord;
Et, si nous les suivons, il est digne de mort.

Si d'ailleurs nous voulons regarder le coupable ;
Ce crime, quoique grand, énorme, inexcusable ;
Vient de la même épée, & part du même bras
Qui me fait aujourd'hui maître de deux États.
Deux ſceptres en ma main, Albe à Rome aſſervie,
Parlent bien hautement en faveur de ſa vie.
Sans lui j'obéirais où je donne la loi ;
Et je ſerais ſujet où je ſuis deux fois Roi.
Aſſez de bons ſujets dans toutes les Provinces
Par des vœux impuiſſans s'acquittent vers leurs Princes ;
Tous les peuvent aimer, mais tous ne peuvent pas
Par d'illuſtres effets aſſurer leurs États ;
Et l'art & le pouvoir d'affermir des couronnes,
Sont des dons que le Ciel fait à peu de perſonnes ;
De pareils ſerviteurs ſont les forces des Rois ;
Et de pareils auſſi ſont au-deſſus des loix.
Qu'elles ſe taiſent donc, que Rome diſſimule
Ce que dès ſa naiſſance elle vit en Romule ;
Elle peut bien ſouffrir en ſon libérateur,
Ce qu'elle a bien ſouffert en ſon premier auteur.
Vis donc, Horace, vis, guerrier trop magnanime,
Ta vertu met ta gloire au-deſſus de ton crime :
Sa chaleur généreuſe a produit ton forfait ;
D'une cauſe ſi belle il faut ſouffrir l'effet.
Vis pour ſervir l'État, vis, mais aime Valere ;
Et ſoit qu'il ait ſuivi l'amour, ou le devoir,
Qu'il ne reſte entre vous ni haîne ni colère ;

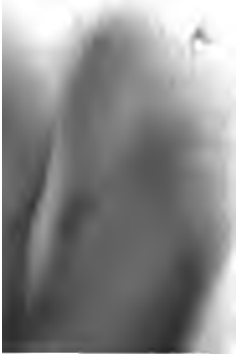
Sans aucun ſentiment réſous-toi de le voir.
Sabine, écoutez moins la douleur qui vous preſſe,
Chaſſez de ce grand cœur ces marques de faibleſſe.
C'eſt en ſéchant vos pleurs que vous vous montrerez
La véritable ſœur de ceux que vous pleurez.
Mais nous devons aux Dieux demain un ſacrifice,
Et nous aurions le Ciel à nos vœux mal propice,
Si nos Prêtres, avant que de ſacrifier,
Ne trouvaient les moyens de le purifier.
Son pere en prendra ſoin; il lui ſera facile
D'appaiſer tout d'un tems les mânes de Camille.
Je la plains, & pour rendre à ſon ſort rigoureux
Ce que peut ſouhaiter ſon eſprit amoureux,
Puiſqu'en un même jour l'ardeur d'un même zèle
Achève le deſtin de ſon amant & d'elle,
Je veux qu'un même jour, témoin de leurs deux morts,
Dans un même tombeau voie enfermer leurs corps.

SCENE IV & DERNIERE.

JULIE, *ſeule.*

CAMILLE, ainſi le Ciel t'avait bien avertie
Des tragiques ſuccès qu'il t'avait préparés ;
Mais toujours du ſecret il cache une partie
Aux eſprits les plus nets & les mieux éclairés.
Il ſemblait nous parler de ton proche hyménée ;
Il ſemblait tout promettre à tes vœux innocens ;
Et nous cachant ainſi ta mort inopinée,
Sa voix n'eſt que trop vraie en trompant notre ſens.
Alle & Rome aujourd'hui prennent une autre face.
Tes vœux ſont exaucés, elles goûtent la paix ;
Et tu vas être unie avec ton Curiace,
Sans qu'aucun mauvais ſort s'en ſépare jamais.

Fin du cinquième & dernier Acte.



La Place, Pierre Antoine de

L'HEUREUSE INFORTUNE,

COMÉDIE

EN DEUX ACTES.

AVERTISSEMENT.

ON a voulu perſuader à l'Auteur de cette petite Comédie, (deſtinée de ſa part, comme un témoignage de ſa reconnoiſſance envers MM. les précédens Directeurs du Théâtre de Bruxelles,) *qu'il ſe trouvoit beaucoup de reſſemblance entre le caractere de ſon héroïne & celui de* Pauline, *dans celle des* deux Amis.

Sans entrer dans le détail de tout ce qu'il pourroit répondre à cette obſervation, on ſe contentera de dire qu'il n'étoit point à Paris, *lorſque la piece de* M. De Beaumarchais *y fut jouée; & que celle de* l'Heureuſe Infortune *étoit faite lorſqu'il vit l'autre, pour la premiere fois, ſur le Théâtre de* Bruxelles, *vers la fin de l'année derniere.*

On ajoutera ſeulement que celle qu'on donne aujourd'hui au Public, eſt tirée d'un Conte que M. D. L. P. *en ſa qualité d'Auteur du* Mercure de France, *a fait & inſéré, au mois de Janvier* 1767, *dans le ſecond volume de ce Journal; & que la Comédie des* deux Amis, *ou* du Négociant de Lyon, *n'a paru à Paris qu'en* 1770.

PERSONNAGES.

M. DORMER, *Négociant Anglois.*
WILLIAM, *ſon Commis.*
MISS NANCY, *ſa fille.*
M. HOWARD, *ami de M. Dormer.*
M. STANLEY, *Banquier.*
JACQSON, *Domeſtique.*

La Scene eſt à Londres, chez M. Dormer.

L'HEUREUSE INFORTUNE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente le Cabinet d'un Négociant. M. Dormer, *en robe de chambre, après avoir parcouru des livres de compte, s'avance ſur le devant du Théâtre.*

SCENE PREMIERE.

M. DORMER, *d'un air inquiet.*

QUE l'état d'un Négociant eſt affreux, lorſque du courrier qu'il

attend, dépendent à la fois & ſa ruine & ſon honneur!... Immenſe & perfide Océan! quel cœur de bronze eut le premier mortel qui t'ôſa confier ſa vie!... Hélas! je t'ai confié plus encore, & j'en ſuis peut-être puni.... Cruelle incertitude! un cœur ſenſible étouffe en vain tes mouvemens : ſouvent le malheur même eſt moins pénible.... (*Il s'agite & écoute à la porte du Cabinet.*) Mon commis ne revient point!.. (*Il ſe jette dans un fauteuil.*) La poſte doit pourtant être arrivée?... (*Il regarde ſa montre, & va conſulter ſa pendule.*) Toutes deux ſont d'accord: l'heure eſt paſſée.... ô *William!* s'il m'eût été permis de te révéler mon ſecret, tu ſerois de retour; la pitié t'eût donné des ailes.... Mais on monte?... C'eſt lui, ſans doute.

SCENE II.

M. DORMER, WILLIAM.

(*M. Dormer prend avidement le paquet de lettres.*)

APPROCHE, donne, & laiſſe-moi... (*En reprenant, tout-à-coup, un ton plus doux.*) Pardonne, cher William..... j'oubliois que je parle à mon égal.... Mais, je devois me rendre au port.... On t'y connoît?... Vas-y pour moi (*William s'en va.*) William?... Un mot.... (*D'un ton plus bas.*) Écoute bien tout ce qu'on y dira de nouveau; viens, au plutôt, m'en rendre compte.... & ſur-tout, ne me cache rien!

SCENE III.

M. DORMER, *ſeul.*

(*Il eſt aſſis, & met la main ſur un paquet de lettres.*)

ENFIN, voilà mon ſort!... Ou le vaiſſeau qui contient tout *ce qui peut* encore me ſauver, eſt arrivé des Indes à Cadix, ou je vais lire & ſa perte & la mienne.... Affreuſe alternative!... (*Il parcourt, en tremblant, toutes les lettres, & trouve enfin celle qu'il cherche.*) La voici!... (*Il fixe les yeux ſur la lettre.*) De quel poids énorme eſt maintenant, pour moi, ce foible papier!... Je tremble de l'ouvrir.... (*Il rejette la lettre ſur le Bureau, & ſe ſauve à l'autre extrémité du Cabinet.*) O ma Nancy! ô toi qui me tiens lieu de tout, depuis que j'ai perdu ta mere! ô mon enfant! le ciel connoît ſi c'eſt pour moi que je frémis.... (*Il ſe rapproche du bureau, & reprend la lettre.*)

Mais un rayon d'eſpoir luit dans mon cœur, & le ranime.... il vient du ciel, ſans doute; & c'eſt trop l'offenſer, que de déſeſpérer de ſa bonté.... (*Il briſe le cachet, lit, & retombe dans ſon fauteuil, en s'écriant:*) Ah! malheureux...

SCENE IV.

M. DORMER, JACQSON.

JACQSON.

MONSIEUR Howard demande à vous parler.

(*M. Dormer ne l'entend point d'abord. Jacqſon répète un peu plus haut; & M. Dormer fait enfin ſigne que M. Howard peut entrer.*)

SCENE V.

M. DORMEL, M. HOWARD.

M. HOWARD, *avec gaieté.*

[illegible] nouvelle, mon ami ... [illegible] ne regagne; [illegible] hommes ... Tes [illegible] vers, grâce au [illegible] une heure [illegible]. Je [illegible] mourir [illegible], sauver mes [illegible], vivre pour moi, pour mes amis, pour [illegible], pour la Nature, que je regarde avec des yeux de père, & pour ... (*Il [illegible]*) Mais quoi ... Tu me regardes [illegible]; & la douleur couvre ton front! (*Il court vers la porte.*) Holà! quelqu'un! ... Holà!

M. DORMEL, *en courant à lui.*

[illegible], mon ami ...

M. HOWARD.

Quoi!... Lorſque je te vois mourant?

M. DORMER.

Arrête, dis-je.... ou tu me perds!

M. HOWARD.

En ce cas, parle.... ou j'appelle ta fille.

M. DORMER.

Annonce-moi plutôt la mort.

(*Il retombe dans ſon fauteuil.*)

M. HOWARD, *tremblant.*

Quel eſt ce myſtere effrayant?... Quoi! tes ſecrets ne ſont-ils plus les miens?

M. DORMER, *en ſoupirant.*

Lis cette lettre.

M. HOWARD, *après avoir lu.*

Eh bien!... C'eſt un vaiſſeau perdu... C'eſt ta fortune, je le ſens.... (*Avec vivacité.*) Mais, me voici, moi, qui vaut deux fois ce que tu perds, & qui ſuis ton ami.... Va, c'eſt trop t'affliger.... c'eſt nous dégrader tous les deux.

M. DORMER, *après un moment de ſilence.*

O ma fille ! ô ma Nancy ! Serai-je encore ton pere ?... Avec toutes les grâces, tous les attraits & les talens dont la nature & l'art embellirent jamais ton ſexe ; objet des vœux de mille amans, que ces mêmes attraits, (bien plus encore que ton apparente fortune) attachent ſur tes pas, que vas-tu devenir ?... Ah, mon ami ! toute jeune qu'elle eſt, & quelque amour qu'*elle* ait pour moi, quels ſeront ſes reproches ! En conçois-tu de mieux fondés ?.. Et, ſi ton cœur en eſt ému, ſens ce que doit ſouffrir celui d'un pere tel que moi !... (*Avec chaleur.*) Que dis-je, hélas !... Croirois-tu que, dans ce moment, que dans cet inſtant même, où ſa ruine eſt prononcée, elle attend Milady *Murray*, qui va, ce ſoir, pour la premiere fois, la mener au ſpectacle ?... Dieu ! que diront demain d'impitoyables créanciers, s'ils la voient aujourd'hui briller de tout l'éclat, dont ma foibleſſe & la fatale incertitude de mon ſort ont cru devoir orner ſes charmes ?... Voilà, mon

M. HOWARD.

Eh ! qui pourroit m'en empêcher ?

M. DORMER.

L'excès de mon malheur.... Cher Howard, garde ta fortune : à ton âge, on en a beſoin ; & je ferois deux malheureux.

M. HOWARD.

Si tu dis vrai.... je le ſuis plus que toi !... Mais, ſachons donc par quel malheur ſubit ?...

M. DORMER.

D'*Erford* m'a toujours obligé.... Tu ſais ce qu'il a fait pour moi ?...

M. HOWARD.

Eh bien ?...

M. DORMER.

J'ai répondu pour lui.... Depuis deux ans, je ſoutiens ſon crédit.... & ce jour voit tomber le mien !

M. HOWARD.

Si tu n'étois malheureux qu'à demi, je te reprocherois ton imprudence ; & ſur-tout de me l'avoir cachée.... Mais ne penſons plus qu'au remede : & s'il en eſt, compte ſur moi.

rarement en ville, & qu'il voudroit voir marié; mais qui, ſans être fat, eſt difficile ſur le choix.... J'eſtime & connois ce neveu; je crois même qu'il me le rend: j'irai le voir.... Mais, à ſuppoſer qu'il ſoit abſent, que pourroit gagner l'oncle, en te traitant avec trop de rigueur?

M. DORMER.

Il doit me croire ingrat.

M. HOWARD.

Et toi, le croire généreux, puiſqu'il t'en a donné la preuve.

M. DORMER.

Hélas! puiſſe-t-il l'être encore!... Mais l'heure coule.... Et ma Nancy?...

M. HOWARD.

Je ne penſois qu'à toi.... Eſt-elle ici?

M. DORMER.

Je crains qu'elle ne nous ſurprenne.

M. HOWARD.

Eh bien! va m'attendre dans ton jardin; je ne tarderai pas à t'y rejoindre.... (*En lui prenant la main, & en le regardant fixement.*) Sois homme,

au moins!... & ſouviens-toi, que tu me rendrois malheureux.

(*Dormer l'embraſſe & ſort.*)

SCENE VI.

M. HOWARD, *ſeul.*

L'AMITIÉ promet tout.... Tout, au premier coup-d'œil, lui ſemble aiſé.... Le cœur eſt toujours imprudent ... (*Il ſe promene en rêvant.*) Cette Nancy, que j'ai promis de prévenir ſur le déſaſtre de ſon pere, eſt jeune, aimable, a probablement la vanité de ſon âge, & ſur-tout de ſon ſexe.... (Au fond, c'eſt notre faute; on les éleve ainſi....) Dès-là, comment m'y prendre? Car, puis-je compter ſur mon cœur, puiſqu'il ſaigne déja de tout le mal que je vais faire au ſien?... Dormer, pourtant, compte ſur moi; & ſi ſa fille ſort, je les expoſe & les perds tous les deux.... (*Il réve un inſtant.*) Je crois entrevoir un moyen,

qui, par degrés, pourra la diſpoſer à deviner ce que je tremble de lui dire... Elle vient.... Gardons-nous, ſur-tout, de l'effrayer.

SCENE VII.

M. HOWARD, MISS NANCY, *très-parée.*

MISS NANCY, *à la Cantonnade.*

NON, Fanny, non; c'eſt en vain que vous me flattez; & je n'en croirai que mon pere.... (*A M. Howard.*) Ah!... C'eſt vous, M. Howard? je vous croyois avec lui.... Il avoit promis de m'attendre; & je ſerai grondée par Milady, qui, dans l'inſtant, va me venir chercher.

M. HOWARD, *avec embarras.*

Une affaire imprévue.... & qui me fâche, ainſi que lui.... qui, cependant, peut s'arranger... l'a fait ſortir, pour un inſtant.

MISS NANCY.

Une affaire imprévue.... & qui vous fâche ainſi que lui?... (*Avec vivacité.*) Monſieur! quelle peut être cette affaire?

M. HOWARD, *avec un ton d'importance.*

Eh bien! eh bien!... Pour un ſeul mot, ne la voilà-t-il pas aux champs?... Ne diroit-on pas qu'un Banquier.... puiſſe être ſans affaire?

MISS NANCY.

Pardon, Monſieur.... mais dès que l'affaire eſt de nature à vous chagriner tous les deux.... ai-je tort de m'en allarmer?

M. HOWARD.

Oh! ce n'eſt pas ce que je dis.... (*En la fixant.*) Mais, quel éclat, aimable Miſſ!... Vous voilà belle comme un Ange!... Et....

MISS NANCY, *en l'interrompant.*

Monſieur, parlez-moi de mon pere... Que craint-il? Où eſt-il?... Vous le ſavez? Et je veux le voir dans l'inſtant.

M. HOWARD, *en l'imit*

Je veux, je veux!... Mais
le pardonne, & vous redis....
peut tarder à rentrer.

MISS NANCY, *en le fi*

M. Howard!... je ne vou
mais il triste.... & sur-tout, a

M. HOWARD, *encore plus*

Oh, Dame!... on ne rit
jours; & vous.... n'êtes plu
mon enfant.

MISS NANCY

Monsieur, je le suis toui
mon pere; & l'embarras
je vous vois....

M. HOWARD

J'aime à vous voir un
ble.... Ah, chere Miss!
beau present des cieux... M
seroit-il également susce
meté, si l'intérêt de vos am
être le vôtre même en
vous la preuve?

MISS NANCY, *avec im*

Un onsieur....
est-il

M. HOWARD, *en l'imitant.*

Je veux, je veux!... Mais je vous le pardonne, & vous redis.... qu'il ne peut tarder à rentrer.

MISS NANCY, *en le fixant.*

M. Howard!... je ne vous vis jamais ſi triſte.... & ſur-tout, avec moi?

M. HOWARD, *encore plus interdit.*

Oh, Dame!... on ne rit pas toujours; & vous.... n'êtes plus enfant, mon enfant.

MISS NANCY.

Monſieur, je le ſuis toujours pour mon pere; & l'embarras extrême où je vous vois....

M. HOWARD.

J'aime à vous voir un cœur ſenſible.... Ah, chere Miſſ! c'eſt le plus beau preſent des cieux... Mais ce cœur ſeroit-il également ſuſceptible de fermeté, ſi l'intérêt de vos amis, ſi peut-être le vôtre même en exigeoit de vous la preuve?

MISS NANCY, *avec impatience.*

Un mot, Monſieur.... mon père eſt-il vivant?

M. HOWARD.

Oh! quant à ce, je vous le jure!... Et vous me connoiſſez.

MISS NANCY.

Quel eſt donc ſon chagrin, Monſieur?... (*fiérement.*) J'ai droit de le ſavoir.

M. HOWARD.

Quelqu'un.... de votre état, ma chere Miſſ.... quelqu'un, à qui vous vous intéreſſez beaucoup, vient de tomber dans la plus profonde miſere!...

MISS NANCY.

Ah, ciel!...

M. HOWARD.

Et des raiſons.... que vous ne ſaurez que trop tôt.... nous forcent, votre pere & moi, de partager ſa peine, avec d'autant plus de raiſon, que.... notre ſituation préſente....

MISS NANCY.

Ah! je reſpire, & reconnois le bon cœur de mon pere.... (*Avec vivacité.*) Mais, Monſieur, j'ai, dit-on, quelques biens acquis, que m'a laiſſé ma mere, & dont la loi permet que je

diſpoſe?... ainſi tranquilliſez votre ami.

M. HOWARD.

Quoi! vous ſacrifieriez ſi légèrement votre fortune?

MISS NANCY.

Eh! pourquoi non, dès que c'eſt l'obliger?... Mais revenons à cette infortunée, & dont le ſort m'attriſte autant que vous.... Monſieur, a-t-elle un pere?

M. HOWARD.

Oui, chere Miſſ.... Un pere qui l'adore; un pere veuf, qui n'a d'autre enfant qu'elle; un pere enfin... tendre comme le vôtre, &.... dont le cœur...

MISS NANCY, *en l'interrompant.*

Hâtez-vous donc de leur aller rendre la vie.... Gardez-vous, cependant, qu'ils puiſſent deviner quelle eſt la main qui les ſoulage.... Ah, Monſieur! gardez-vous-en bien! car je crois les connoître.

M. HOWARD, *avec attendriſſement.*

Si pourtant ce n'étoit pas eux?...

MISS NANCY, *avec trouble.*

Si ce n'étoit pas eux!... Ne me parliez-vous pas d'un pere veuf, & qui n'a d'autre enfant qu'une fille?... Et n'eſt-ce pas celui de *Miſſ d'Erford*.... de ma meilleure amie?... (*Avec terreur.*) Vous vous taiſez!... vous me cachez vos pleurs!... (*Avec terreur.*) Ah! j'interprète enfin ce ſilence!... & mon pere eſt perdu, ſans doute?

M. HOWARD, *en ſanglottant.*

Conſervez vos biens, mon enfant...: vous les ſacrifieriez en pure perte.

MISS NANCY, *après un moment de ſilence.*

O mon pere, que je vous plains!... Si vous y ſurvivez, ce coup ſera moins ſenſible pour moi.... (*Avec plus de recueillement.*) Ce que vous m'apprenez, Monſieur Howard, a dû coûter à votre cœur: je ſais combien il eſt ſenſible.... Épargnez-vous ces pleurs; réſervez-les pour votre ami: ſon âge & ſes vertus l'en rendent plus digne que moi.... Mais, que vois-je?... C'eſt lui!... (*Elle vôle dans ſes bras.*) O mon pere!... & plus mon pere que jamais!

SCENE VIII.

Les mêmes Acteurs. M. DORMER.

M. DORMER.

MA fille, je n'ai pu me vaincre!... Tandis qu'il t'inſtruiſoit de mon malheur, je n'ai pu reſter loin de toi.... Je viens ſubir mon ſort, & m'expoſer aux reproches trop mérités, que ma fille a droit de me faire.

MISS NANCY.

Hélas! vous n'en recevrez qu'un.... Vous avez douté de mon cœur?

M. DORMER.

J'ai ce tort de plus, mon enfant!... C'eſt dans tes bras que je dois l'expier.... (*A M. Howard, avec chaleur.*) Viens, cher Howard; paſſons dans cet arriere-cabinet, Voyons, dans ce déſaſtre affreux, à lui ſauver, du moins, ce qu'elle tient de la nature & de ſa mere.

MISS

MISS NANCY.

Ah ! quels que ſoient mes droits, je n'en veux tenir que de vous.

M. DORMER, *à M. Howard.*

Juge de mon malheur !... Ce ſentiment augmente encore ma peine.

SCENE IX.

MISS NANCY, *ſeule.*

QUEL changement ſubit !... Juſte ciel, ſoutenez mon pere !... Si la bonté, ſi les vertus que vous aimez, ſi tout ce que nous connoiſſons de reſpectable, a des droits ſur votre pitié... juſte ciel, ſoutenez mon pere !

SCENE X.

MISS NANCY, JACQSON.

JACQSON.

MILADY *Murray* vous attend; vous fait dire qu'il eſt cinq heures, & que ſon équipage eſt à la porte.

MISS NANCY, *troublée.*

Ah!... dis, mon cher Jacqſon.... dis que je ne ſaurois ſortir.... que je me trouve indiſpoſée.... (*A part.*) Hélas! ce n'eſt peut-être pas avoir menti.

SCENE XI.

MISS NANCY, *ſeule.*

VAINS ornemens, qui pourtant me flattiez, vous n'avez plus d'attraits pour moi, lorſque mon pere eſt malheureux!

(*Elle ſort, en commençant à ſe défaire de ſa parure.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MISS NANCY, *ſeule.*

(Elle eſt habillée beaucoup plus ſimplement.)

Que les hommes ſont heureux!... Sans cette gêne rigoureuſe, impoſée à mon ſexe, avec quelle vivacité j'aurois, hier, avant la nuit, vôlé chez le principal créancier de mon pere!... chez ce M. Stanley, de qui dépend, aujourd'hui, ſa deſtinée & la mienne; chez ce M. Stanley, qu'on dit ſi bon, ſi généreux, & ſi fort au-deſſus de ce qu'il peut perdre avec nous.... Je

l'aurois attendri, ſans doute.... & puiſqu'il a le cœur ſenſible, il auroit pû l'être à mes pleurs.... Mais, qu'ai-je droit d'attendre d'une lettre? A quel titre ôſé-je le prier de paſſer, ce matin, chez moi, ſans demander à voir mon pere? Et que n'aura-t-il pas droit de penſer d'une jeune perſonne, aſſez hardie pour braver les ſoupçons que peut fonder une telle démarche?... Hélas! l'excès de ma douleur avoit, ſans doute, *obſcurci* ma raiſon.... Mais, comment ſerois-je ſortie à l'inſçu de mon pere?... A mon âge, ſur-tout, quel prétexte aurois-je inventé pour en impoſer à ſes gens? Il falloit donc écrire, ou bien avoir les plus cruels reproches à me faire.... Mais ce Monſieur Stanley ſait, probablement, qui je ſuis? Et, dans ce cas, tout doit me raſſurer.... (*En regardant ſa montre.*) Il eſt pourtant preſque midi!... S'il venoit maintenant.... & ſi mon pere, ainſi que de coutume, entroit chez moi, que diroit-il, en me voyant tête-à-tête avec ſon créancier? Et que lui

dirois-je moi-même?... la vérité; on la doit toujours à ſon pere.... J'entends du bruit.... & je n'eus jamais tant de peur....

SCENE II.

MISS NANCY, JACQSON.

JACQSON.

MONSIEUR Stanley demande à vous parler.

MISS NANCY.

Des ſiéges, vîte.... Allez.... ſurtout, ne vous écartez pas : j'ai des ordres à vous donner.

SCENE III.

MISS NANCY, M. STANLEY.

MISS NANCY, *avec timidité.*

Ah, Monſieur! daignez me pardonner d'avoir été vous ſupplier.... de venir juſqu'ici....

M. STANLEY, *à part.*

Ciel! où ſe cachoient tant d'attraits?

MISS NANCY, *en continuant.*

Mais, quand vous en ſaurez la cauſe....

M. STANLEY.

Elle eſt toute, ſans doute.... & que le qu'elle ſoit, je me croirai toujours heureux de pouvoir vous ſervir.

MISS NANCY, *en ſe levant.*

Me ſervir!... Ah, Monſieur! ne voyez en moi qu'une timide ſuppliante, & qui ne veut qu'intéreſſer votre bonté, en faveur du plus malheureux

& du meilleur des peres.... Il va ſuccomber à ſon ſort, ſi vous lui refuſez votre ſecours.

M. STANLEY, *vivement.*

Hâtez-vous de parler, Madame.... En quoi puis-je l'aider? Il ne peut que m'intéreſſer, dès qu'il vous afflige à ce point.

MISS NANCY.

Sa probité, je crois, vous eſt connue.... il ne la démentît jamais.... mais le commerce a, dit-on, ſes écueils, & les plus éclairés s'y briſent... Un cœur trop bon, trop de facilité pour un ami, qui l'avoit jadis obligé; la perte d'un vaiſſeau, qui faiſoit toute ſa reſſource; des engagemens qui le preſſent, & ſur-tout avec vous, Monſieur le plongent maintenant dans le plus affreux déſeſpoir.... (*D'un ton plus animé.*) Je perds mon pere enfin, s'il faut qu'un éclat ſcandaleux flétriſſe aujourd'hui ſon honneur.

(*Elle veut ſe jetter à ſes pieds.*)

M. STANLEY, *en la relevant.*

Ah, Madame!... que faites-vous?

MISS NANCY.

Ce que le devoir.... ce que mes craintes m'inſpirent!

M. STANLEY.

Mon cœur en eſt touché, Madame.... & cependant croit votre pere heureux, dans ſon malheur, d'avoir une fille ſi tendre.... & ſi digne d'un autre ſort.

MISS NANCY, *vivement.*

Le ſien dépend de vous, Monſieur.... Vous ſeul cauſez toutes ſes craintes, & d'autant plus, qu'il vous a déja dû beaucoup.... Mais ſi vous daignez vous prêter à ſon malheur, ſes autres créanciers ne ſont preſque rien à ſes yeux.... (*Avec chaleur.*) C'eſt de vous ſeul, enfin; c'eſt de ce noble & généreux Stanley, dont il proclame les bienfaits, que le pere & la fille attendent l'honneur.... & la vie.

M. STANLEY, *avec vivacité, & en ſe levant.*

J'ai tardé trop long-temps, Madame.... allons chez votre pere. Abré-

geons le ſupplice où, ſans doute, il eſt expoſé.

MISS NANCY, *en l'arrêtant.*

Monſieur!... Mon pere ne ſait rien de ce que j'ôſe, auprès de vous, tenter pour lui.

M. STANLEY, *avec ſurpriſe.*

Il n'en ſait rien?...

MISS NANCY.

J'ôſe même vous ſupplier de ne lui point parler de moi.... qu'il puiſſe croire, enfin, ne devoir qu'à vos ſeules bontés, ce que vous daignerez faire pour lui.

M. STANLEY.

De plus en plus, je vous admire!

MISS NANCY.

Ah, Monſieur!... je n'en veux qu'à votre pitié.... & puiſſe-t-elle encore m'obtenir de vous une grâce!

M. STANLEY.

Supprimez donc ce mot.... C'eſt un nouveau plaiſir que vous m'allez, ſans doute, procurer.

M. STANLEY.

Aimable.... incomparable Miſſ!... vous m'avez offenſé, ſans doute.... mais, je ne vous ſuis point connu.... (*En lui remettant la boîte.*) Reprenez cet écrin. Plus il eſt beau que vous me l'offriez, plus il ſeroit affreux que j'acceptaſſe, de vos mains, un pareil gage!... Et je ſuis déja trop heureux d'avoir connu, dans l'inſtant même, où j'y comptois le moins, l'âme la plus ſenſible, & la plus noble de ſon ſexe.

SCENE IV.

[illegible], JACQUIN.

MISS NANCY, *à Jacquin.*

[illegible]

JACQUIN.

[illegible], qui veut [illegible]

MISS NANCY, *à son Laquais.*

[illegible]

M. STANLEY.

[illegible]

SCENE V.

M. STANLEY, *ſeul.*

EH bien! trop fier & trop difficile Stanley!... Seroit-ce ici que l'Amour t'auroit attendu ; qu'il t'auroit fait, tout-à-coup, rencontrer ce que, depuis dix ans, tu prétendois trouver dans une épouſe?... Que ton oncle ſeroit content!... Que toi-même!... (*En ſe reprenant tout-à-coup.*) Mais non : j'ai trop de fois été trompé, pour en croire au vernis des apparences.... (*Il ſe promene, en rêvant.*) Rendons-nous juſtice, pourtant; toujours plus galant qu'amoureux, dois-je tant m'étonner, qu'ayant ſi foiblement connu l'amour, je l'euſſe inſpiré foiblement?.. Quelle femme, d'ailleurs, put jamais avoir droit de plaire autant que Miſſ Nancy? Ses grâces ſans apprêt, ſa candeur, ſa beauté, (moins belle encore que ſon âme) cette touchante vérité de ſentiment, qui ſe peint dans ſes yeux ; qui,

dans un âge où rien encore ne ſemble avoir droit d'impoſer, fait naître dans un cœur auſſi défiant qu'aguerri le reſpect & l'amour.... L'amour !... Mais, ſous le voile de la pitié, ſous le beau dehors des vertus dont l'éclat vient de m'éblouir, ce ſentiment ſeroit-il déja dans mon cœur? Eſt-ce l'amour enfin qui m'auroit rendu généreux? Non.... Je ſuis ſeul; & je puis m'avouer que je l'étois déja; que c'eſt preſque le ſeul plaiſir dont mon cœur ait vraiment joui.... Et ſi ce plaiſir eſt ſi pur, (même en obligeant des ingrats) que ne doit-il pas être, en rencontrant un cœur ſenſible!... Craignons, pourtant, de nous lier par nos propres bienfaits : ſouvent la vanité nous trompe, & le plus ſourd entend ſa voix.... N'importe ; & duſſé-je m'en repentir, allons ſauver le pere de Nancy.

SCENE VI.

(*Au moment où M. Stanley veut ſortir, il rencontre M. Dormer. Tous les deux reculent à la fois.*)

M. DORMER.

CIEL! que vois-je?... Un homme chez ma fille!... (*Il s'approche de M. Stanley.*) C'eſt vous, Monſieur?... Votre oncle eſt-il inſtruit de mon malheur? Vous autoriſe-t-il à venir ici m'arracher le ſeul bien qui me reſte?

M. STANLEY.

Ah, Monſieur! qu'ôſez-vous penſer?... Mais l'apparence eſt contre moi. Daignez, du moins, m'entendre!... ou, plutôt, liſez cet écrit.

M. DORMER, *en jettant les yeux ſur l'adreſſe.*

C'eſt la main de ma fille!... Quelle horreur!...

(*Il s'appuie ſur un fauteuil, & laiſſe tomber la lettre.*)

M. STANLEY, *en la ramaſſant.*

A quels ſoupçons ôſez-vous vous livrer!... Liſez, du moins, Monſieur; liſez, de grâce, & voyez à quel point vous offenſez & votre fille & moi!... (*D'un ton plus rapide.*) Mon oncle étoit abſent; il attendoit quelques lettres qui l'intéreſſent fortement; il m'avoit dit de les ouvrir: hier, au ſoir, je reçus celle-ci; j'ai cru ne devoir pas m'y refuſer, & ne ſaurois m'en repentir, qu'autant que ma préſence *ici* vous a pu faire ſoupçonner la pureté de mes motifs.... Liſez, encore un coup; & connoiſſez plus vos torts que les nôtres!

M. DORMER, *après avoir lu.*

Ah, Monſieur! que je ſuis coupable!... Que je rougis d'un trop prompt mouvement!

M. STANLEY.

L'honneur le juſtifie; & je ſouffrois autant que vous.... Admirez, cependant, le procédé de votre fille, & concevez combien j'ai droit de l'admirer moi-même!

M. DORMER.

Où donc eſt-elle?... Où te caches-tu, mon enfant?... Avec tant de vertus, doit-on craindre de revoir ſon pere?

M. STANLEY.

Elle n'eſt point ici : Milady *Murray* la retient ; & j'aſpire après ſon retour... Mais permettez que je confirme au pere le plus tendrement chéri, tout ce que je viens de promettre à la plus belle, à la plus eſtimable des filles.... Monſieur ! ſi vous daignez me croire un cœur fait pour ſentir ce que mérite la vertu, ne me refuſez pas votre amitié !... &, pour me le prouver, ne penſez plus aux droits que peut avoir ſur vous mon oncle ; ils deviennent les miens, & vous ſavez ce que je peux ſur lui.... Quant aux autres engagemens, envoyez-moi, dans le moment, votre commis, & qu'il aille les acquitter.... Je ne ſentis jamais, avec plus de raviſſement, ce que je dois à la Fortune.

M. DORMER.

Juſte ciel ! comment exprimer?...

M. STANLEY, *en lui prenant la main.*

N'en parlons plus, de grâce!

M. DORMER, *avec tranſport.*

O ma Nancy!... je te dois le bonheur d'avoir connu le plus reſpectable des humains!

M. STANLEY.

Quel cœur barbare eût pu ſe refuſer à ſa douleur, à la tendre vivacité de ſes ſentimens pour ſon pere, au ſacrifice auſſi rare qu'attendriſſant, de ſes bijoux les plus précieux, pour le ſauver des maux dont elle frémiſſoit pour lui?... Ah! qu'il eſt doux d'être chéri, comme vous l'êtes!... & de l'être par elle!

M. DORMER.

L'ai-je bien entendu?... Quoi! ma Nancy! quoi! ces bijoux que tu ne tenois point de moi, le ſeul bien qui pût te reſter, le ſeul qui pût te faire vivre, & qui devoit t'être ſi cher.... quoi! tu me les ſacrifiois, à moi qui, par mon imprudence, avois détruit ta fortune & la mienne!

M. STANLEY.

Ces bijoux, dites-vous, étoient auſſi ſon propre bien?... Ce trait eſt ſans exemple! & ſi mes vœux n'étoient pas de nature à vous paroître intéreſſés, je vous dirois, Monſieur, qu'un cœur tel que celui de votre fille étoit déja pour moi d'un ſi grand prix, que.... (*Avec tranſport.*) Mais non, Monſieur; le plus puiſſant Monarque même à peine en ſeroit digne. Ainſi, pardonnez donc à la vivacité d'un ſentiment, dont vous induirez un aveu, que mon oncle ſeul eût connu; que nulle femme, juſqu'ici, (quoiqu'il m'aſſurât tous ſes biens, pourvu qu'il me vît marié,) ne put jamais obtenir de mon cœur; que je regrette enfin d'avoir laiſſé ſi légérement échapper, dans un moment où vous pourriez penſer que j'ôſe ici me prévaloir des droits que j'imagine avoir acquis ſur vous..... (*Avec le ſentiment le plus vif.*) Épargnez-moi, ſi vous me croyez eſtimable; épargnez-moi ce trop humiliant ſoupçon.... &, pour me raſſurer à cet égard; pour me

convaincre, enfin, que vous me croyez votre ami, car ce titre me ſera dû: promettez-moi de ne point refuſer; d'accepter même, ſans regret, tout ce que doit aux ſentimens d'un Négociant tel que vous, un cœur aſſez heureux pour en connoître tout le prix.

M. DORMER.

Monſieur!...

M. STANLEY, *effrayé.*

Vous balancez?...

M. DORMER.

Je ſerois trop ingrat.

M. STANLEY, *en l'embraſſant.*

Achevez de me raſſurer....

M. DORMER.

Expliquez-vous.... & tout ce que permet l'honneur....

M. STANLEY.

Croyez qu'il eſt ſacré pour moi.... (*En lui prenant la main.*) Monſieur, mes ſentimens ſont encore inconnus à votre fille.... Ils peuvent paroître ſubits; mais je ſens qu'ils ſeront dura-

bles ; & j'ôſe vous prier de lui en dérober la connoiſſance : elle pourroit les mal interpréter. C'eſt au temps ſeul, c'eſt à mes procédés, que j'eſpere devoir un jour ſon eſtime & la vôtre... Adieu, Monſieur ; d'autres devoirs m'appellent maintenant. Que la réflexion, ſur-tout, ne me ſoit pas nuiſible, en mon abſence.... &, pour me raſſurer ſur cette crainte, envoyez-moi votre commis. S'il ne vient point, au gré de mes deſirs, je me croirai perdu dans votre eſprit, ou dans celui de votre fille. Mon oncle, alors, aura ſeul le bonheur de vous être utile à tous deux.... Il le ſera, j'en ſuis garant. Quant à moi, je quitte ces lieux ; vous ne m'y verrez jamais.

SCENE VII.

M. DORMER, *ſeul.*

J'IGNORE ſi je veille! &, ſi cet homme eſt, en effet, tout ce qu'il paroît ſi bien être, en fut-il jamais de plus grand? Fut-il jamais bonheur ſemblable au mien?

SCENE VIII.

M. DORMER, MISS NANCY.

MISS NANCY, *en entrant précipitamment.*

MON pere ici!... Que je ſuis malheureuſe!

M. DORMER.

Arrête, mon enfant!... je ſais tout ce que je te dois.... viens embraſſer ton pere.

MISS NANCY.

Ah ! qu'aurez-vous penſé de moi?

M. DORMER.

Tout ce qu'a dû penſer quelqu'un à qui tu rends & la vie & l'honneur.... J'ai vu ta lettre, ma Nancy; je ſais ce que je dois à ton courage, & tu m'en vois pénétré juſqu'aux larmes.

MISS NANCY.

Dieu ! quel plaiſir ſuccede à mes terreurs !

M. DORMER.

Tâche de te calmer, & réponds-moi.... Sur-tout, ſois libre & franche avec ton pere ; il en eſt digne ; & c'eſt la vérité qu'il te demande.

MISS NANCY.

Pourrois-je vous la déguiſer ?

M. DORMER.

Que penſes-tu des procédés de notre bienfaiteur ?

MISS NANCY, *après avoir réfléchi.*

Que je lui envie le bonheur d'avoir trouvé l'occaſion.... de ſe montrer ſi généreux.

M. DORMER.

Ce ſentiment t'honore autant qu'il l'honore lui-même, & peint à la fois vos deux cœurs.... Mais tu n'ignores pas combien il rend juſtice au tien?... Et me voilà ſon obligé!

MISS NANCY, *avec embarras.*

Son obligé.... ſans doute.... Mais, s'en prévaudroit-il aſſez..... pour exiger?...

M. DORMER.

Abrégeons, mon enfant.... Tu ſais combien il me ſeroit affreux ou de contraindre, ou de gêner en rien tes ſentimens.... Encore un coup, ne me déguiſe rien; & quel que puiſſe être mon ſort, ſois ſûre que le tien ne ſauroit être malheureux. Howard, ton bon ami, qui veut bien être ton tuteur, te répondra que ce qu'on peut ſauver de ta fortune, eſt ſuffiſant pour te procurer de l'aiſance.

MISS NANCY, *avec chaleur.*

En ce cas-là, je ſuis donc libre!... (*En ſe reprenant tout-à-coup.*) Mais, vous, mon pere?...

M. DORMER.

M. DORMER.

Tu me nourriras, mon enfant....

MISS NANCY.

Moi!... Non, je en tiendrai jamais rien que de vous.... (*Avec terreur.*) Mais, juſte ciel! quelle réflexion vient m'accabler!... Et votre honneur?

M. DORMER, *en ſanglotant.*

Tu ſeras heureuſe, Nancy.... J'en pleurerai la perte.

MISS NANCY.

Et moi, je n'y pourrai ſurvivre!

M. DORMER, *en s'eſſuyant les yeux.*

Écoute.... Si je te ſuis cher, tu dois vivre pour moi.... Dans ce cas, ma Nancy, puis-je me diſpenſer de recevoir les bienfaits de M. Stanley?... Et s'il en demandoit le prix.... que lui dirois-je?

MISS NANCY, *après un moment de ſilence.*

Il n'avoit, m'a-t-on dit, d'autre objet que celui d'enrichir encore, & de marier ſon neveu?... Se pourroit-il qu'il eût ſitôt changé d'avis?

M. DORMER.

Sors d'erreur, mon enfant.... c'eſt à ce neveu même, à qui nous venons de parler.

MISS NANCY, *à part.*

Ciel!...

M. DORMER.

Pendant l'abſence de ſon oncle, il a reçu ta lettre.... Et la conformité des noms t'a trompée.

MISS NANCY, *à part.*

Cet oncle, en effet, m'avoit paru bien jeune.... (*Haut.*) Autre embarras, pire que le premier!

M. DORMER.

Ce neveu t'aime, enfin.... il me l'a dit.... ainſi, que dirois-tu, s'il me demandoit ta main?

MISS NANCY, *avec dépit.*

Qu'il perdroit, à mes yeux, tout le prix de ſa bienfaiſance.

M. DORMER.

A la bonne-heure.... Mais, s'il inſiſtoit.... que ferois-tu?

MISS NANCY, *après un moment de réflexion.*

Je le refuſerois.

M. DORMER.

Tu le refuſerois ?

MISS NANCY.

Oui, mon pere.... à moins qu'il ne fût aſſez lâche pour ſe venger de mes refus, en vous abandonnant aux horreurs dont il vouloit vous affranchir.... Alors, pour vous ſauver, vous me verriez affronter la mort même.

(*M. Dormer, ne pouvant plus parler, preſſe ſa fille dans ſes bras.*)

MISS NANCY, *en continuant.*

(*Avec vivacité.*)

Eh ! ſans cela, (car mon âme à vos yeux doit ſe dévoiler toute entiere) & ſans les ſentimens que je vous dois, pourrois-je, en abuſant du goût ſubit que cet homme auroit pris pour moi, pourrois-je m'expoſer à paroître un jour à ſes yeux, ou trop intéreſſée, ou trop ingrate ? Hélas ! ne tremblerois-je pas, à chaque inſtant, des repro-

ches humilians, dont il auroit, peut-être, droit de m'accabler?... Dussé-je enfin, par son amour aussi pur que constant, voir, par degrés, dissiper mes terreurs; dussé-je même, un jour, avoir pour lui tous les sentimens qu'il auroit pour moi, (je l'avoue, à regret, mon pere!) mais trop délicat, ou trop fier, mon cœur ne pourroit soutenir l'idée de tout tenir des seules bontés d'un époux.

SCENE IX.

Les mêmes Acteurs, M. HOWARD.

M. HOWARD.

FORT bien! fort bien, cela!... viens, ma Nancy, que je t'embraſſe & t'en aime encore plus.... (*En jettant les yeux ſur le pere & ſur la fille.*) Comme ils ſont étonnés!... Oh! vous allez l'être bien plus encore.... Au moment qu'il ſortoit d'ici, j'ai rencontré notre amoureux. (*A M. Dormer.*) Tu ſais que je le connoiſſois; mais j'ignorois qu'il fût en ville. Il m'a conté toute ſon aventure: elle lui fait honneur, ainſi qu'à toi, chere Nancy.... dès-là, conçois tous mes tranſports.... mais il faut la finir cette aventure, & j'en offre le dénouement.... M. Stanley, dont la figure & l'âme ne font qu'un, agit & penſe noblement: vous en avez la preuve. Unique héritier de ſon oncle, & déja riche par lui-même, (mais de

tout temps indiſpoſé contre le mariage) M. Stanley, converti par Nancy, brûle d'amour pour elle, & de longtemps, probablement, n'ôſera le lui déclarer, (car c'eſt ainſi qu'il faut aimer, dit-on, pour aimer bien....) Mais moi, que l'âge preſſe de jouir; qui veux le bonheur de Nancy, le tien, (*En regardant le pere.*) & par conſéquent le mien même : écoutez ma ſentence, & gardez-vous d'en appeller... Toi, ma Nancy, baiſſe les yeux; c'eſt fort bien fait, en pareil cas.... mais, pour te mettre dans celui de moins devoir à ton époux; voici la moitié de mes biens, en bons billets, payables au porteur, (*En préſentant un porte-feuille à* Nancy.) Oh! point de façons... prends; l'amitié ne doit point rougir en pareil cas.... (Dès ce matin, j'avois voulu les donner à *Dormer.*) Prends, dis-je, & ſois heureuſe, en nous rendant heureux ton pere & moi. (*Nancy veut lui baiſer la main.*) Non pas! non pas cela! (*Il l'embraſſe.*) Ceci vaut mieux.... (*A M. Dormer.*) Pour toi, mon vieil & bon ami, en t'aſſociant, ainſi qu'on le deſire, au com-

merce de nos Stanley, tes affaires ſont liquidées; tu peux vivre & mourir en paix..... (*En élevant la voix.*) Et vous, noble Stanley, à qui j'ai dit de me ſuivre, & qui ne pouvez être loin; venez promettre, entre mes mains, à Miſſ Nancy, de mériter de plus en plus les ſentimens qu'elle aimera ſans doute à vous devoir.

SCENE DERNIERE.

(*M. Howard entraîne M. Stanley auprès de Miſſ Nancy; &, de-là, ſe met entre elle & lui.*)

M. HOWARD, *à M. Stanley, en lui prenant la main.*

DONNEZ.... (*A Miſſ Nancy.*) Donnez auſſi.... La candeur & la probité (*En joignant les mains des deux amans.*) n'ont pas beſoin d'autres préliminaires.

M. STANLEY, *avec tranſport.*

Ah! cher Howard, que ne vous

dois-je pas?... Mais, puis-je me flatter, aimable Miſſ?... Et vous, Monſieur, (*A M. Dormer.*) puis-je eſpérer?

M. DORMER.

Je ſais, Monſieur, tout ce que je vous dois.... Mais je ne puis vous devoir encore davantage, à moins que Nancy n'y conſente.

M. HOWARD.

Oh! je conſens pour elle, moi.... (*A Nancy.*) Voyons!... dédis-moi, ſi tu l'ôſes.

M. DORMER, *à Nancy.*

Eh bien, ma fille?...

M. HOWARD, *avec chaleur.*

Eh bien! qui ne dit rien, conſent.

MISS NANCY, *avec embarras.*

Mon pere.... c'eſt à vous.... & c'eſt au temps à me faire connoître....

M. HOWARD, *vivement.*

Quoi?... Que ferez-vous jamais de mieux, que ce que ce jour vous a vu

faire à tous les deux?... Lorſqu'on ſe connoît par de ſi beaux endroits, quel beſoin eſt-il, pour s'aimer, de ſe connoître davantage?... (*En hauſſant la voix.*) Allons, allons, mes bons amis; allons, chere Nancy : je réponds du ſuccès de tes graves réflexions, car c'eſt le cœur qui les fera; & vais toujours, en attendant, commander mon habit de noces.... (*Au Parterre.*) Après un tel évènement, on pourra, je crois, convenir qu'*il eſt d'heureuſes Infortunes.*

FIN.

APPROBATION.

J'AI lû, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, *le Théâtre de M. de la Place*; & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impreſſion. A Paris, ce 8 Mars 1773.

CRÉBILLON.